

ALLER VOIR ailleurs...



DOSSIERS:

MARC LABRÈCHE ET L'INFORMATION SPECTACLE

PAGE B 3

QUI VEUT D'UN ORCHESTRE?

PAGE B 4

LE MULTIMÉDIA À L'ÉCOLE

PAGE B 5

UN QUÉBEC DE TI-MÉ

PAGE B 20

CINÉMA
page B 6

THÉÂTRE
page B 9

ARTS VISUELS
page B 11

DISQUES
page B 14

IL N'Y A PAS QUE LA VILLE LUMIÈRE QUI VIBRERA AUX COULEURS DES ARTS D'ICI AVEC LES FESTIVITÉS CULTURELLES DU *PRINTEMPS DU QUÉBEC* À PARIS. LA VILLE AUX SEPT COLLINES, LA VILLE OÙ LE TEMPS NE MEURT PAS, ROME, NE SERA PAS EN RESTE. *ORIZZONTE QUÉBEC* Y PREND L'AFFICHE JUSQU'EN AVRIL PROCHAIN: THÉÂTRE, DANSE, CINÉMA, VIDÉOGRAPHIE, LITTÉRATURE ET ART CONTEMPORAINS PRENDONT D'ASSAUT LA VILLE ÉTERNELLE. DERRIÈRE LES CÉLÉBRATIONS, AVANT LES PREMIÈRES EN SOL ITALIEN, UNE VÉRITABLE MACHINE POLITIQUE S'ACTIVE...

BERNARD LAMARCHE

Rome vibre éternellement. À chaque coin de rue, elle vous balance à la figure les gloires de son passé et le charme de son présent. Mais ces jours-ci, en fait depuis quelques semaines, aux bruits de la ville, à la cohue que rendent si supportable les splendeurs de la cité éternelle, s'est ajoutée la rumeur d'Orizzonte Québec, la première manifestation massive de la culture québécoise en Italie, dotée d'une imposante et prestigieuse masse critique de productions.

Le coup d'envoi de cette manifestation en bloc de la culture québécoise a été donné dans le cadre du dernier Festival d'automne (28 septembre au 31 octobre). Pour un, la critique italienne a servi son chant de sirène en rendant compte de manière élogieuse des pièces *Littoral* de Wajdi Mouawad (Théâtre O Parleur) et *Leitmotiv-L'amour, la guerre, le destin*, de Michel Robidoux (mise en scène de Daniel Meilleur) du Théâtre des Deux Mondes. Dans le Teatro Valle, lieu de présentation des deux pièces, a été tenue pendant une semaine une petite exposition d'illustrateurs québécois, présentée par l'Association des illustrateurs et illustratrices du Québec, un extrait de la Première Biennale de l'illustration québécoise.

La rétrospective de l'œuvre vidéographique de Nelson Hendricks appartient déjà au passé, alors que côté théâtre, plus tard dans la saison, les Italiens pourront se frotter à l'écriture traduite de Marie Laberge, dont la pièce *Le Faucon* prendra des allures de *Il Falco*, à Rome dès décembre (la première italienne avait lieu cette semaine à Palerme). Côté jeunesse, grâce à l'échange entre la Maison québécoise pour l'enfance et la jeunesse et le Teatro delle Briciole/Vetrina Europa de Parme, est prévu au programme *L'Orchetto*, la version italienne de *L'Ogrelet* de Suzanne Lebeau.

C'est été tout que c'eut été beaucoup. Or, d'autres activités ont pris l'affiche ou la prendront sous peu. Le retour très apprécié de la version italienne de la pièce de Robert Lapage, *Les Aiguilles et l'Opium*, a précédé de quelques semaines le lancement du dernier-né cinématographique du metteur en scène et cinéaste, *Nô*, également en traduction. Si la dramaturgie québécoise possède déjà quelques lignes à ses lettres de noblesse italiennes, le milieu de la danse est à s'organiser encore plus solidement ici. Dans le cadre de l'événement Orizzonte Québec, c'est aux compagnies Carpe Diem (*FH... les petites morts de la paume — Le sabot de maoganie*, d'Emmanuel Jouthe), Goldhuber & Latski en première mondiale (*It's Not What You Think — Riot of Red Light to Reed*, 24 au 28 novembre) et Hélène Blackburn (*Incarnation*, en février 1999), qu'est passé le flambeau de la représentation québécoise.

VOIR PAGE B 2 : VOIR AILLEURS...



PPS Danse
en collaboration avec
les Arts du Plein
présente

BAGNE

UNE CRÉATION DE **Pierre-Paul Savoie et Jeff Hall** AVEC **Carole Courtois et Sarah Williams**

LA NOUVELLE VERSION FEMME
enfin à Montréal!

- « L'une des plus extraordinaires performances de danse-théâtre québécoise »
— The Globe and Mail, Toronto
- « Un superbe spectacle... de la dynamite émotionnelle »
— The Star Tribune, Minneapolis
- « Une œuvre provocante, percutante, libérante »
— Le Soleil, Québec

COPRODUCTEURS :

SCÉNOGRAPHIE BERNARD LAGACÉ · MUSIQUE ORIGINALE GINETTE BERTRAND · COSTUMES CAROLE COURTOIS · ÉCLAIRAGES MARC PARENT · PHOTO ROLLINE LAPORTE

1-2-3-4-5 ET 8-9-10-11-12 décembre À 20 H 30

Monument-National
1182, boul. St-Laurent · Billetterie : 871-2224
Réseau Admission : 790-1245 ou 1-800-361-4595

Admission générale : 23 \$ TAXES INCL.
Étudiants, Aînés, Groupes, Professionnels de la danse : 20 \$ TAXES INCL.

PARTENAIRES À MONTRÉAL :
Canac
www.microtec.net/~pps

LES ARTS

VOIR
AILLEURS...

*La collection permanente
du Musée du Québec
a fourni son lot d'œuvres
à Orizzonte Québec*

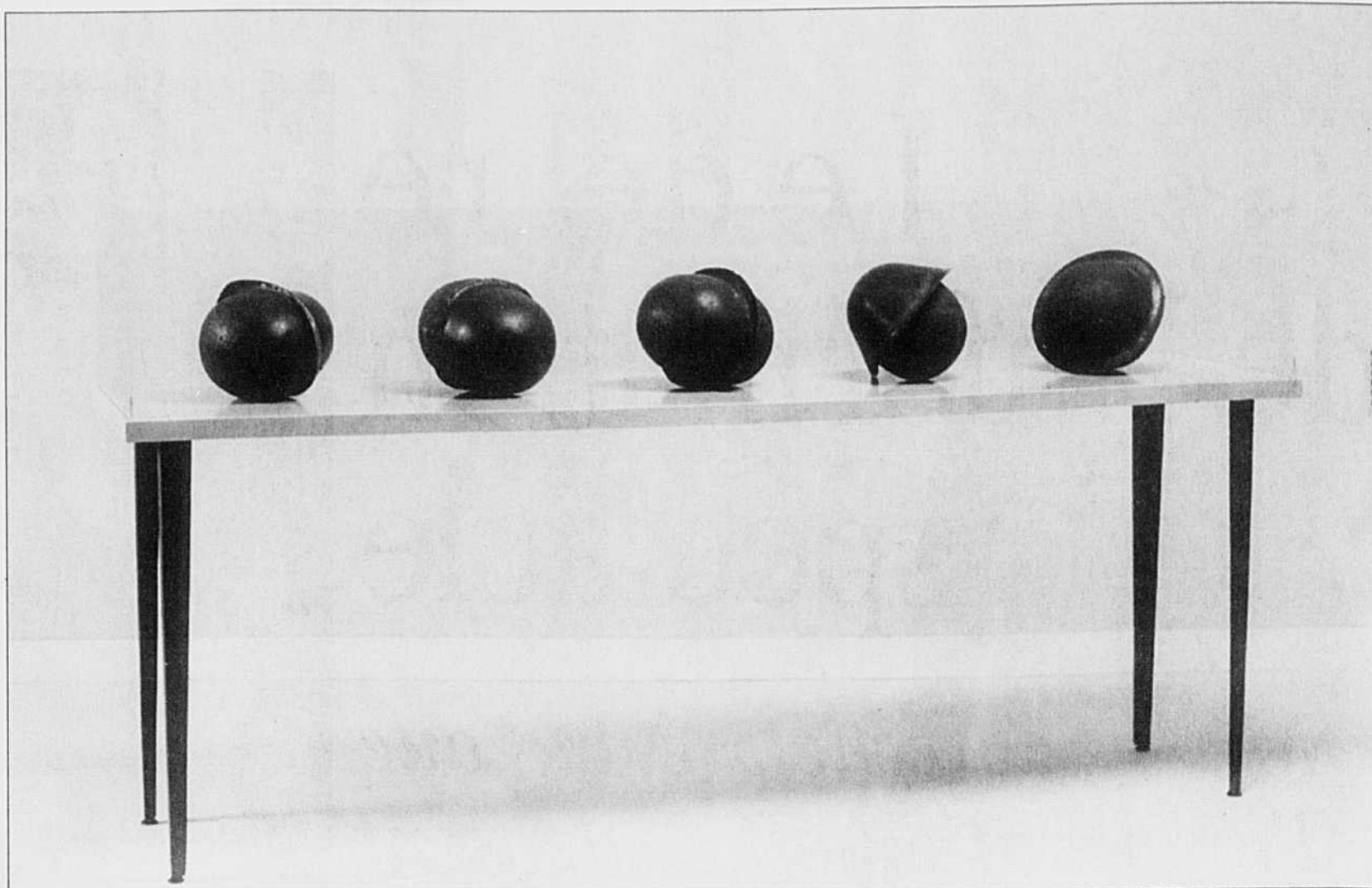
SUITE DE LA PAGE B 1

Sans conteste, un des axes majeurs de cet horizon québécois revient aux arts visuels contemporains, une initiative du Musée du Québec. Sous la gouverne de la commissaire Louise Dery, qui a signé les textes de chacun des catalogues des cinq expositions inaugurées à Rome cette semaine, et de Didier Prioul, conservateur en chef du Musée du Québec. Ce volet sera complété par les travaux de Dominique Blain, Angela Grauerholz, Roberto Pellegrinuzzi, Geneviève Cadieux, tous des artistes bien établis de la scène québécoise et canadienne, et de Jean-Jacques Ringuette qui fraye toujours du côté des jeunes artistes en train de se faire remarquer, dits en émergence. Ces artistes seront présentés dans un réseau enviable de galeries romaines, respectivement la Sala 1, Galleria Valentina Moncada, Galleria Pino Casagrande, Galleria S.A.L.E.S. et Il ponte. Contemporanea.

Fait à noter, d'une importance certaine, la production de ces artistes a en commun le médium photographique qui prédomine. Cette réalité ne tient pas du hasard, comme le précise Louise Dery: «Quand j'ai fait les premières démarches auprès des galeries, j'ai essayé de voir quelles étaient les sensibilités des galeristes, du milieu de l'art contemporain en général, quels étaient les intérêts privilégiés à Rome.

C'était important de ne pas forcer l'entrée d'œuvres ou d'artistes dans des galeries. C'est un travail de mise en accord entre ce qui se fait dans ces galeries et de ce que j'avais dans mes cartables de travail. Il s'agissait de sonder des sensibilités communes entre des lieux d'expositions et des pratiques d'artistes. Ces pratiques qui ont fait surface, il s'est avéré, après coup, que c'était surtout de la photographie. Ces galeries, en temps normal, présentent substantiellement de la photographie.»

La formule n'est pas banale. Rarement a-t-on vu travailler ensemble deux instances politiques nationales, une institution muséale d'état, et des galeries privées. Les activités de ces trois niveaux d'intervenants convergent dans un effort de diffusion de la culture et des arts visuels à proprement parler. Bien évidemment, la collection permanente du Musée du Québec a fourni son lot d'œuvres. Par ailleurs, des corpus voyagent déjà et la vitrine d'Orizzonte Québec permet de concrétiser des projets qui pouvaient demeurer flottants. Par exemple, Maria Angela Schroth, la directrice de SALA 1, connaissait le travail de Dominique Blain, qu'elle avait connu au Québec, il y a dix ans, lors d'une mission, à l'invitation du Ministère des relations internationales, qui lui avait permis de visiter plusieurs ateliers d'artistes. «Le projet s'est bâti rapidement, à partir de cette rencontre



Semences, de Dominique Blain

SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC

précédente et autour de la publication monographique du Musée du Québec l'an dernier, parce que la directrice voulait présenter spécifiquement cette artiste», de préciser Didier Prioul.

Outre la photographie et l'installation, d'autres dimensions ressortent de la portion arts visuels de l'événement, que John Porter, directeur du Musée du Québec, résumait en conférence de presse, mardi dernier: la communication, le commentaire social, les idéologies, l'écologie et ce que le directeur a identifié comme un «esprit fin-de-siècle». Bref, une axe politique clair se dessine dans cette sélection. Mais il n'est pas son seul lieu d'expression.

Du politique à la politique

Orizzonte Québec, sous le vernis des soirées d'ouvertures, c'est aussi le résultat de la troisième sous-commission mixte Québec-Italie et l'étroite collaboration entre l'Agence culturelle du Québec et plusieurs partenaires culturels italiens. Saviez-vous qu'existe à Bologne, depuis 1984, un important centre d'études québécoises? Cette section universitaire sera soufflée à la taille d'un département inter-universitaire mettant en commun les res-

sources de huit universités, dont celles de Turin, Bari, L'Aquila et Venise. Il fallait assister, lundi dernier au Teatro dell'orologio, place Chiesa

Québec, au-delà des inclinations et des sensibilités respectueuses pour les cultures autres, c'est aussi une logistique à tout crin. Cette mission délicate à plus d'un point de vue — la logistique implique obligatoirement une dose appréciable de diplomatie — revient à Daniela

**Malgré la
fermeture de
la délégation,
près de
200 activités
culturelles
impliquant le
bureau de
Daniela
Renosto sont
organisées
chaque
année**

Renosto, agente culturelle du Québec en Italie. (Il n'y a plus de délégation québécoise à Rome depuis 1992. Plusieurs bureaux qui possédaient le statut de délégation ont aussi été fermés. Restent Tokyo, Londres, Paris, New York, Mexico et Bruxelles, qui sont des délégations générales. Les bureaux de Rome, comme ceux de Boston, Atlanta, Los Angeles et Düsseldorf n'existent tout simplement plus.)

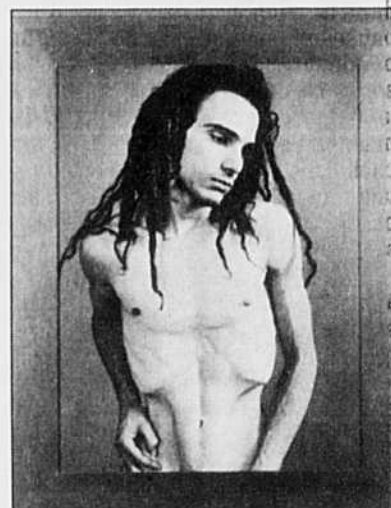
Ce qui n'équivaut pas à limiter les activités. Au contraire. Près de 200 activités culturelles impli-

quant le bureau de Daniela Renosto sont organisées chaque année: «Après la fermeture en Italie, le gouvernement a mis sur pied des mesures alternatives. A contrat, une personne a été engagée, avec le titre d'agent culturel. Les échanges entre l'Italie et le Québec sont encadrés dans une sous-commission mixte culturelle Québec-Italie impliquant le ministère des Affaires étrangères italien et le ministère des Relations internationales du Québec. La troisième vient d'être renouvelée en juillet. Dans le cadre de ce protocole culturel a été inséré Orizzonte Québec.»

Les retombées n'iront pas qu'aux arts visuels. «Littoral reviendra en tournée l'an prochain. Une commissaire est intéressée à faire venir la Biennale de l'illustration au complet. Ce qu'il y a d'intéressant dans cet événement, c'est qu'il a été produit avec plusieurs

partenaires. Ce sont des partenaires italiens, qui ont pris des risques, qui ont invité des artistes, et qui se sont impliqués aussi financièrement. C'est une des plus belles réussites d'Orizzonte Québec. Dans le cas du Festival de Théâtre, il y a eu de réelles coproductions, ce qui crée des liens durables. Pour les arts visuels, ça fonctionne autrement. Myriam Laplante, une artiste québécoise installée à Rome depuis 12 ans, très respectée dans le milieu romain, nous a servi de pilote. Les gens qu'elle a approchés ont prêté une oreille attentive, parce que son travail est reconnu ici. Cela dit, les galeristes approchés sentent vraiment qu'ils participent à un projet culturel, qu'il ne s'agit pas simplement de présenter des artistes. Des réseaux sont en train d'être créés.»

L'histoire de Rome est colossale. Notre histoire l'est moins. «Dans une petite mesure, avec Orizzonte Québec, on démontre la vitalité de notre jeune histoire, et celle de notre contemporanéité. En ce sens, c'est une belle opération.» Mission accomplie? La durabilité des liens créés parlera d'elle-même.



Ecce Homines, Les offenses crépusculaires, n° 14, de Jean-Jacques Ringuette

SOURCE MUSÉE DU QUÉBEC



Epic, une œuvre de Angela Grauerholz

Epic, une œuvre de Angela Grauerholz

LES ARTS du Maurier PRÉSENTENT

Les dix commandements

UNE ŒUVRE CHOREGRAPHIQUE DE HAROLD RHÉAUME INTERPRÈTES Éric Bernier, Lucie Boissinot, Sophie Corriveau, Daniel Firth, Patrick Lamothe, Jacques Moisan, Natalie Plante, Maud Simoneau, Dave St-Pierre ET Suzanne Trépanier MUSIQUE ORIGINALE LG Breton ECLAIRAGES Marc Parent

DU 18 AU 22 NOVEMBRE 1998 À 20H 175, Sainte-Catherine Ouest, Métro Place-des-Arts

Reservations (514) 842-2112 Réseau Admission (514) 790-1245 Abonnements et groupes (514) 525-3595

Le 19 novembre, jeudi-causerie: Manon Levac anime une rencontre avec les artistes.

Cinquième salle Place des Arts

Ministère de la Culture et des Communications

LE DEVOIR

Groupe Investors

présente

en collaboration avec



Casse Noisette

Nault/Tchaïkovski

17-30 décembre 1998

SALLE WILFRID-PELLETIER, PLACE DES ARTS
(514) 842-2112

OFFRE SPÉCIALE POUR LA FAMILLE!
50% DE RABAIS POUR LES ENFANTS
(enfants de 12 ans et moins)

Matinée à 14h	jeudi 17 déc.	vendredi 18 déc.	samedi 19 déc.	dimanche 20 déc.	lundi 21 déc.	mardi 22 déc.	mercredi 23 déc.
Soirée à 19h30	jeudi 17 déc.	vendredi 18 déc.	samedi 19 déc.	dimanche 20 déc.	lundi 21 déc.	mardi 22 déc.	mercredi 23 déc.
Catégorie Élite 8 premières rangées Loges corbeille	69 \$	49 \$	39 \$	29 \$ / 19 \$			
Adultes	69 \$	49 \$	39 \$	29 \$ / 19 \$			
Enfants	34,50 \$	24,50 \$	19,50 \$	14,50 \$ / 9,50 \$			

ADMISSION : 790-1245

INFO-ARTS BELL : 790-ARTS

GROUPES : 849-8681



Les grands Ballets
Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

Votre don
In memoriam,
fuites-le entre deux
battements de cœur.
C'est facile,
l'instant d'un
coup de fil...

Tél. : (514) 871-1551
ou 1 800 567-8563

et nous enverrons
une carte
à la mémoire
de l'être cher.



FONDATION
DES MALADIES
DU CŒUR
DU QUÉBEC

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

CANADIEN PACIFIQUE

CARON BÉLANGER
ERNST & YOUNG

L'Impériale



MONDOR

LES ARTS

MÉDIAS

Le délire de l'information spectacle

Marc Labrèche prétend que l'information officielle tient aussi du spectacle

La Fin du monde est un «bulletin de nouvelles underground», dit-il. Un «néobulletin». Non, c'est d'abord «du divertissement». C'est «seulement de la télévision». Mariage hybride qui dérange, sorte d'objet inconnu qu'on ne sait plus où classer.

Mais pourquoi vouloir absolument tout classer? Marc Labrèche qui, dans la même soirée, a successivement utilisé tous ces termes pour qualifier son émission, aime bien échapper aux cadres trop stricts et chercher là où on ne l'attendait pas.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Le soir de notre rencontre, *La fin du monde* est à 7 heures se produisant devant un public, événement exceptionnel qui a duré toute la semaine. Lorsque Marc Labrèche est arrivé derrière son petit bureau de présentateur de nouvelles quelques minutes avant la mise en ondes c'était presque le délire, ça applaudissait dans la salle, ça criait. Pendant les pauses publicitaires il s'est résigné pendant quelques secondes à faire son personnage de la grenouille Yolande parce que le public lui réclamait. Après l'émission, alors qu'il marchait dans la rue, une femme l'accostait pour lui dire à quel point il était plus beau dans la vraie vie, on lui faisait signer des autographes...

Tout cela était un peu étourdissant, à l'image d'une émission qui monte sans cesse dans les cotes d'écoute et qui, en même temps, ne cesse de soulever des débats intenses sur l'information-spectacle et sur la confusion des genres.

Des vagues...

Pourtant Marc Labrèche soupire, doute. Il apprécie le contact avec le public mais il sait très bien que l'émission n'était pas la même cette semaine devant public. Les effets humoristiques ne passaient pas tout à fait de la même façon.

Et puis il angoisse un peu: il lui faut décider si *La Fin du monde* aura une troisième saison et il craint de se répéter. En même temps il connaît pour une des rares fois de sa vie de sautimbanque une certaine sécurité financière. Dilemme.

Et il est étonné de constater à quel point *La Fin du monde* soulève des vagues, particulièrement dans la profession journalistique. Certains sont

farouchement contre, estimant que *La Fin du monde* dénature le travail journalistique. D'autres fans sont farouchement pour, considérant que l'émission apporte un vent de fraîcheur dans un univers empesté.

«Nous n'avons jamais eu la prétention de faire du journalisme, explique le principal intéressé. Je ne vois pas où est la confusion. Nous n'avons jamais voulu menacer personne, nous serions bien prétentieux de vouloir menacer le Téléjournal. Nous sommes d'abord une émission de divertissement. Cela ne veut pas dire que le contenu est vide.»

Mais c'est un bulletin de nouvelles ou non?

«C'est un bulletin de nouvelles underground, une parodie, et en même temps ce sont de vraies nouvelles, répond-il. Mais ça n'a pas le même poids qu'on peut accorder à un réseau officiel ou à un journal qui présente les vraies nouvelles. Il me semble le public peut faire la différence. Il sait très bien que s'il veut être informé à fond il doit regarder une autre émission.»

La Fin du monde n'est pas un concept de marketing calculé pour rejoindre un public précis. L'équipe s'est lancée dans le projet sans trop savoir où elle allait.

«Ça a pris du temps pour que les gens comprennent ce que nous voulions faire et nous-mêmes avons essayé des choses pour définir le ton général, explique Labrèche. Quand tu mets une perruque et un costume et que tu interprètes un personnage c'est un code: tu as le droit de rire, tu sais que le comédien joue la comédie. Ce qui a déstabilisé au début c'est de me voir arriver comme je suis, sans déguisement, et que je tiens les propos que je tiens.»

Bulletin de nouvelles style *Hara-Kiri* ou *Canard enchaîné* donc, ou pure émission de divertissement? *La Fin du monde* joue sur tous les codes en même temps et si elle soulève autant de débats c'est probablement par-

ce qu'elle met en présence deux univers qui étaient supposés être incompatibles: une partie de l'équipe vient du monde du théâtre (comme Marc Labrèche) ou du show-bizz (comme Stéphane Laporte, concepteur général de l'émission), alors qu'une autre partie de l'équipe vient carrément du journalisme officiel.

Par exemple le rédacteur en chef de *La Fin du monde*, Jacques Mathieu, est un journaliste d'expérience qui a longtemps été à CKAC, puis affecté dans la salle des nouvelles de TQS, sans parler de son passage à la vice-présidence de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec.

Un signe de santé

D'où les accusations de confusion des genres. «Mais l'information officielle c'est aussi du spectacle, et les politiciens sont en représentation!» s'exclame Marc Labrèche.

Et le fait que le premier ministre du Québec ait donné sa première entrevue officielle de la campagne électorale à *La Fin du monde*? «Nixon était allé chez Johnny Carson bien avant nous, répond Marc Labrèche. Lucien Bouchard est aussi un individu qui a le droit de venir chez nous. Je ne suis pas journaliste, je ne prétends pas l'être, mais comme citoyen j'ai aussi le droit de demander à Lucien Bouchard ou à Jean Charest ce que je veux leur demander. Et je trouve que c'est sain, que c'est un signe de démocratie, que c'est un signe de santé que les gens puissent jouer avec leur image.»

Puis, Marc Labrèche ajoute, sourire en coin, que, dans le fond, l'entrevue accordée par Lucien Bouchard à *La Fin du monde* «a eu comme effet de péter la ballonne de certains journalistes». Autrement dit: de remettre en question le monopole des commentateurs officiels et patentés sur le discours politique.

Mais quand même, si *La Fin du monde* dépassait en cote d'écoute le *Téléjournal* (ce qui est sûrement à la veille d'arriver, lundi dernier, pour la première diffusion devant public, la seule édition de 18h de *La Fin du monde* aurait attiré 450 000 auditeurs selon la direction de TQS), faudrait-il s'inquiéter?

«Écoute, les canaux d'information sont multiples, nous sommes inondés d'information, à la radio, à la télévi-



Marc Labrèche

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

sion, sur Internet, répond-il. Si on dépasse le *Téléjournal*, ça ne veut rien dire, c'est juste de la télévision que nous faisons. Sincèrement, je ne vois pas en quoi nous serions une menace pour le travail journalistique sérieux. Quand les gens veulent compléter pour vrai, ils vont chercher ailleurs.»

«Il est certain qu'en personnalisant les nouvelles comme on le fait, en leur donnant un tel ton, on fait voir les choses autrement, poursuit-il. Nous présentons de vraies nouvelles mais traitées de façon complètement différente. Il y a un besoin pour ça. Peut-être que les gens sont blasés d'entendre les nouvelles toujours de la même façon. Mais je me répète, ça ne remplace pas le travail journalistique véritable. Il y a de la place pour tout le monde.»

Dans le fond, Marc Labrèche plaide pour un espace de liberté qu'il n'est pas nécessaire de définir dans un cadre strict. Il aime bien jouer dans les «zones floues et grises», dit-il, il aime bien explorer la faille qui permet de se remettre en question. *La Fin du monde* joue sur plusieurs codes, celui du show-bizz, celui de la satire, celui de la provocation, celui du journalisme sérieux, fait cohabiter Lucien Bouchard et Normand Lamour, dans une

sorte d'exercice périlleux où l'on frôle souvent la catastrophe mais où on finit toujours par se relever. «Être sur l'équilibre, sur la corde raide, c'est ça qui est trippant, c'est ça qui fait qu'on ne s'ennuie pas», avoue-t-il.

Touche-à-tout

Une déclaration qui correspond bien à ce touche-à-tout inclassable et original, à la fois acteur classique et expérimental, qui avait commencé sa carrière à 17 ans en jouant au Rideau-Vert le personnage désaxé de Harold dans *Harold et Maude*, et qui depuis 20 ans a fait des émissions pour enfants, du théâtre officiel, de l'improvisation, porte-parole de l'univers de Robert Lepage dans *Les Aiguilles* et *l'Opium* mais également représentant de l'univers de Claude Meunier dans *La Petite vie*, animateur à la radio commerciale, chroniqueur absurde et délirant au défunt *Beau et chaud* de Radio-Québec, et ainsi de suite.

Alors pour lui existe-t-il des tabous à *La Fin du monde*? «Le tabou ce serait le pathétique, le freak show, explique-t-il. Plein de gens nous appellent pour faire la météo à l'émission, des fois ce sont vraiment des flyés, des gens malades, on ne peut pas aller là-dedans.»

Et Normand Lamour? «Il nous a appelé, il a beaucoup insisté pour faire la météo, nous n'avons jamais ri de lui, il a eu sa tribune, il assumait ce qu'il faisait. Et au niveau humain je ne portais pas de jugement sur lui, il avait un côté fascinant, même si sa musique, ça n'a pas de bon sens!»

Marc Labrèche se montre plutôt stupéfait de constater ce qui est arrivé après, l'engouement pour le personnage et la polémique qui s'en suivit. «Vraiment, j'aurais pas pensé ça.»

Alors, dans le fond, «le tabou se situe plutôt dans la tête du journaliste, à quel moment le journaliste dans l'émission est à l'aise ou non avec un sujet», dit-il.

Marc Labrèche rêve même d'avoir des correspondants internationaux à *La Fin du monde* (rêve fou puisqu'il sait bien que c'est financièrement impossible).

«On pourrait aller couvrir ces tempêtes à l'ouragan en Amérique latine.» Je m'étonne: c'est un événement très triste, non? «On est pas obligés de faire de l'humour tout le temps, répond-il. Et puis s'agirait de trouver l'angle, je suis certain qu'il y a des choses aussi absurdes qui peuvent être mises en lumière ou dénoncées.»

Le plaisir croît avec l'usage

René Richard Cyr
ACCUEILLE YVES P. PELLETIER,
Pascale Montpetit son amie,
et les invités

que Yves a proposés: GUY A. LEPAGE, PIERRE FLYNN, MICHEL FAUBERT, LILI FATALE, OESTRUS (CELINE BONNIER, JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER ET MARC DESSAULES).

CHRISTIANE RABY, MARJO ACCOMPAGNÉE PAR JEAN MILLAIRE, SOPHIE ANCTIL

Télé-Québec

Ce dimanche de 20h00 à 21h30

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:
RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITYAN
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER

Si vous désirez assister à l'enregistrement
de l'émission le plaisir croît avec l'usage
téléphonez au (514) 526-7090 poste 564



Qui veut d'un orchestre symphonique?

Depuis deux siècles, l'orchestre a évolué considérablement, son financement aussi

L'amateur de concert paie sa place et s'assoit sans se douter de toutes les manigances qui se passent derrière ce qu'il va entendre. Dans le monde de l'art, on oublie souvent le côté financier des choses. Un orchestre symphonique, c'est beaucoup de monde, souvent 40, même plus de 100 personnes. Comment fait-on pour payer tous ces musiciens à leur juste valeur?

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Dans la Vienne de la gloire de Mozart qui va d'environ 1775 à 1790, pas une famille, noble ou roturière, pas un aristocrate qui ne veuille «posséder» son orchestre, qui ne s'acharne à payer des musiciens et organiser ce qui s'appellerait alors des académies et qu'on appellera plus tard concert. La mode passa: l'argent vint à manquer. Payer compositeurs, musiciens — et aussi collations pour les invités devenait trop cher. Le nombre de formations et la quantité de concerts chutèrent alors. Dramatiquement pour Mozart, qui trouvera un paradis temporaire à Prague. Reste alors la cour viennoise et son goût pour l'opéra: elle seule maintiendra un orchestre symphonique pour assurer les représentations. C'est d'ailleurs ce même orchestre qui joue encore dans la fosse de l'opéra de Vienne et qui se réunit ailleurs pour le seul plaisir du concert strictement symphonique. Il s'appelle alors Philharmonie de Vienne.

En Europe comme en Amérique, le XIX^e siècle voit l'explosion des formations orchestrales publiques. Le sort des associations européennes se verra lié aux princes puis aux largesses d'État. Puis la radio, ce nouveau médium, sera très rapidement promu au rang de producteur. Ainsi l'Orchestre national de France est-il en fait le premier des trois orchestres

qu'entretient Radio-France pour maintenir sa production de concerts et d'émissions musicales en soirée. Le modèle a déjà existé ici, mais il a disparu depuis belle lurette. Seul survivant, l'Orchestre de chambre de la CBC à Vancouver, et encore, ce n'est pas un orchestre «exclusif».

Le disque, nouveau médium, fera aussi sa part pour les orchestres. Le plus célèbre ensemble a été fondé par la Columbia, une société qui s'offrait un orchestre pour son usage exclusif, produisant des enregistrements de haute qualité sous la gouverne de grands chefs.

Inflation budgétaire

Pour les orchestres, les sources de financement, occasionnelles tant que les concerts le demeurent, deviennent multiples des lors que les saisons se font plus régulières. Partout, on compte d'abord sur la générosité de certains donateurs pour assurer le budget courant, de même que sur les revenus de billetterie. Il y a aussi, à ne pas négliger, la part des commandites. Dans un univers où les musiciens d'orchestre, si recherchés qu'ils soient, restent une sous-espèce artistique, va arriver un phénomène choc: la syndicalisation.

Désormais, plus questions de sous-payer un membre d'orchestre. Les budgets vont se mettre à gonfler glorieusement, poussés aussi, sinon surtout, par la force du star-system



L'Orchestre symphonique de Montréal sous la direction de Charles Dutoit

que l'industrie discographique impose. Un petit ensemble comme l'Orchestre de chambre de Hull ne peut se permettre d'inviter Gill Shaham, pas plus que l'OSM ne peut se «payer» la présence de vedettes du podium comme Abbado ou Giulini. Rappelons que, comme barème, Cecilia Bartoli demande 80 000 \$ US par soirée! On a même dû se résoudre à ne pas inviter le grand Luciano Pavarotti à Hong-Kong lors des célébrations de la réunification. Le cachet de 900 000 \$ US fut jugé trop exorbitant.

Les budgets des orchestres varient selon la richesse des villes. Boston: 18 millions; Chicago, plus de 24 millions. Publicité, marketing, service de presse, de liens avec les médias, salaires, cachets, locations de salle ou encore entretien des équipements, droits d'auteurs, cela amène d'énormes casses-têtes. Les Américains, fût-ils économiquement, ont trouvé, depuis belle lurette, une solution: les Fondations. À partir du siècle dernier, les mélomanes amassent des fonds dans des fondations, histoire d'assurer à l'orchestre de leur localité plus que des moyens de subsistance: ceux de la survie certaine, et ainsi de passer un peu égoïstement à l'histoire. À Chicago, par exemple, la fondation de l'orchestre dispose d'un capital avoisinant les 120 millions \$ US.

Cela permet ce qui fait cruellement défaut aux orchestres canadiens: une marge de manœuvre en cas de déficit, de dépense imprévue, et permet surtout au directeur artistique en place de s'offrir de temps en temps un projet dont on sait que la rentabilité financière sera douteuse, mais artistique certaine. Il y a une certaine gloire à cela, sur laquelle toute une société mise gros.

Le financement des orchestres, gros sous comme petits sous, divise une tarte en plusieurs parts. Tous les jours, les revenus de billetterie seront considérés comme primordiaux. C'est le premier symptôme du succès d'un orchestre. Le second, celui qui fait cruellement défaut à l'OSM en ce moment et qu'on tente de pallier par tous les moyens, avec presque l'énergie du désespoir, c'est ce capital qui assure des rentrées d'intérêts capables de répondre aux tourments monétaires.

La commandite, c'est beau, l'OSM en est la preuve avec ses concerts Air Canada, ou les programmes subventionnés par la Fondation J. A. de Séve.

Mais au Canada, la part de l'État reste trop souveraine, donc aléatoire.

Gestion à la petite semaine

Plus de coupures et moins de moyens, signifient aussi des invités moins prestigieux, donc moins de billets vendus, des commanditaires plus difficiles à convaincre: le public aime les vedettes plus que les découvertes.

Un des problèmes du financement des orchestres semble s'avérer la gestion à la petite semaine. C'est ainsi que l'orchestre de l'Atlantique s'est vu démembrer, que les saisons à l'Or-

chestre du Centre national des Arts s'étriquent, que Toronto a vendu des casquettes.

Les musiciens de l'OSM ont crié au secours. Derrière des portes bien closes, mais sous les yeux curieux de toute une communauté de musiciens d'orchestre, les négociations ont abouti au résultat que l'on sait. Le climat est à la renégociation en ce moment dans le monde des orchestres. San Francisco a réglé son problème l'an dernier. À Philadelphie, cela s'en vient. Plus près de nous, c'est à Ottawa et Vancouver que cela arrive. Denise Perrier du CNA l'admet: «ce qui se passe à Montréal risque d'avoir une grande influence ici».

Quant à Vancouver, les musiciens demandent maintenant la même augmentation que celle consentie aux musiciens d'ici, à savoir 19 % en trois ans. Bien sûr, l'administration avoue ne pas avoir cet argent. Se tournera-t-elle vers les deniers publics? Et jusqu'où les politiciens voudront-ils supporter les orchestres, et lesquels, pour empêcher que l'exode ne devienne irrémédiable?

Les gouvernements du Québec et d'Ottawa semblent s'entendre pour verser trois millions à l'OSM. Cela ne tombera pas dans l'oreille de sourds: l'Orchestre du Centre national des arts (OCNA) est employé directement par la Chambre des communes et a déjà dû subir des coupures draconiennes. L'État voudrait-il ajouter la aussi son financement, et jusqu'où?

Chose certaine, en plus de demander aux pouvoirs publics de pallier

leurs difficultés immédiates, les administrations lancent un autre appel à l'aide. Qui aura le courage d'investir dans l'indépendance de nos orchestres, surtout les plus qualifiés? Quant on voit cependant la lenteur avec laquelle s'accroît le fonds de dotation de l'OSM, plus que très en retard dans ses objectifs et qui s'est initié dans le plus grand secret, on reste sceptique.

Plus que le prestige et les retombées économiques, il y va de toute l'activité culturelle suscitée par un orchestre, des cours que ses membres offrent aux jeunes aux salaires qu'ils dépendent dans leur milieu.

Et surtout, ce qui ne se chiffre pas, des instants d'éternité généreusement offerts à travers le béton, les déficits, la grisaille du quotidien.

Une nation doit être fière de plus que sa géographie. Et vouloir s'en donner les moyens, quels qu'ils soient.

En fait, le maintien d'un orchestre — son financement donc — est finalement cela: un choix de société. En France, il y a vingt-cinq ans, on se demandait: Les Français sont-ils musiciens? On a investi massivement dans ce secteur culturel. Résultat: le public s'est accru et la qualité des formations aussi.

Ici, ce fut un peu l'inverse. OSM en tête, la qualité des formations a coiffé une sorte de désaffection du public et d'intérêt des gouvernements. La question du financement de nos orchestres revient peut-être donc à cela: les Québécois sont-ils musiciens?

FORTIER DANSE-CRÉATION PRÉSENTE

jeux de fous

Du 19 au 21 et du 26 au 28 novembre 1998 à 20 h



Chorégraphe : Paul-André Fortier

Interprètes : Emmanuel Jouthe, Eve Lalonde, Ivana Milicevic

Collaborateurs : Carmen Allie, Ginelle Chagnon, Denis Lavoie, Gaëtan Lebeuf, Jean Philippe Trepanier

« Pour une fois, un chorégraphe reconnu ose donner la chance à la relève. »
Le Devoir, août 98

Rencontre du jeudi avec Paul-André Fortier le 19 novembre.

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
Admission 790-1245
840, RUE CHERRIER MÉTRO SHERBROOKE

Les grands **Ballets Canadiens**
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE



BANQUE LAURENTIENNE

présentent

MARK MORRIS DANCE GROUP

26, 27, 28 novembre 1998

SALLE WILFRID-PELLETIER PLACE DES ARTS
(514) 842-2112

ADMISSION : 790-1245 INFO ARTS BELL : 790-ARTS GROUPES : 849-8681

« (...) un des grands chorégraphes de notre époque. »
— Mikhail Baryshnikov



Votre don
In memoriam,
faites-le entre deux
battements de cœur.
C'est facile,
l'instant d'un
coup de fil...

Tél. : (514) 871-1551
ou 1 800 567-8563

et nous enverrons
une carte
à la mémoire
de l'être cher.



FONDATION
DES MALADIES
DU CŒUR
DU QUÉBEC

Que faire du multimédia dans les écoles?

Les ordinateurs sont là, mais quels logiciels utiliser et comment?

L'atterrissage des ordinateurs dans les écoles du Québec est un franc succès. Les appareils ont fusé d'un peu partout au cours des 12 derniers mois. Tellement que le ratio d'un «ordi» par dix élèves, qui devait être atteint dans deux ans, est déjà devenu réalité. Faut-il pour autant crier victoire? Oh, que non! Bien au contraire. Il y a problème. Car personne ne sait trop quoi faire de ces bidules.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Il n'est pas de dire que le vrai virage informatique, celui qui est censé hisser nos enfants au faîte du nouveau millénaire, n'est pas pour demain. Ni pour après-demain, au train où vont les choses.

Ce ne sont pourtant pas les millions qui manquent. Plus de 60 millions par année, pendant cinq ans, ont été mis de côté pour acheter des ordinateurs. Mais que faire lorsqu'il ne se trouve personne pour les sortir de la boîte ou pour en faire un usage un tant soit peu didactique? Il se passe que des voix s'élèvent pour dénoncer les millions investis dans ces appareils, surtout dans un contexte de rareté de manuels scolaires, par exemple.

Cet automne, une journaliste de Toronto, Alison Armstrong, est venue ajouter sa voix au chœur des inquiétudes jusqu'à la surtoute américaine avec son ouvrage *The Child and the Machine: Why We Can't Fix Our Schools With Computers*. Comme d'autres, l'auteure rappelle que les machines en soi ne sauraient constituer une panacée. En France comme aux États-Unis, les critiques s'élèvent de plus en plus fort aussi. Ces trouble-fêtes n'ont pas tort.

Et c'est bien ce qui inquiète les vrais croyants du multimédia, ceux qui sont profondément convaincus de leur utilité à l'école. Ils sont d'ailleurs les premiers à le reconnaître: le multimédia (cédérom, Internet surtout) n'est pas bien lancé dans les écoles.

Il s'y fait un peu de tout et un peu de rien. À la maternelle, des enfants s'initient au monde de l'écrit avec la «souris»; au primaire, certains vont jouer à des jeux sur cédéroms, d'autres encore jouent apparemment à imprimer des textes. Au secondaire, certains naviguent sur Internet, d'autres apprennent à écrire en correspondant avec des enfants d'autres pays, etc.

La plus grande utilisation se fait à la bibliothèque de l'école, pour consulter des articles de revues ou de journaux ou encore une encyclopédie multimédia.

Et la formation des enseignants?

Aux États généraux sur l'éducation, tenus en janvier 1996, le président de la Société Grics, chargée de la mise en place de l'informatique dans les écoles, proposa de réduire de moitié le budget consacré à l'achat d'ordinateurs, de manière à garder un montant pour la formation des enseignants. Mais Jean-Claude

Brissou essaya un refus poli. Près de trois ans plus tard, on n'en finit plus de mesurer les effets néfastes de ce refus. À peine 500 000 \$ sont consacrés à la formation des enseignants.

«Mettre un ordinateur sur un bureau ne change pas en soi la pratique de l'enseignant», rappelle Réjean Payette de la Société Grics. Cela tombe sous le sens et ne démontre que plus cruellement qu'il y a des évidences qui se perdent dans le système d'éducation.

Alain Aubut, président-directeur de Diffusion Multimédia, une boîte spécialisée dans la production de matériel numérique éducatif, s'est vite rendu compte qu'il ne pouvait se contenter de livrer son produit au concierge de l'école et disparaître. Ses employés et ceux de l'éditeur Micro-Intel font donc leur petit tour dans les écoles pour expliquer comment fonctionnent leurs cédéroms.

La semaine dernière, une représentante de Micro-Intel a présenté le dernier-né de sa compagnie, *Le Carnaval des animaux*, dans diverses écoles primaires de Montréal. Les musiciens d'Intel y jouent la musique de Saint-Saëns. Les enfants peuvent cliquer sur divers animaux et entendre différents instruments.

Elaine Bertrand, professeure de musique, a assisté à la présentation. «Les dessins sont très impressionnants. Mais je ne suis pas certaine que j'y trouverais une application pédagogique. J'ai plutôt pensé à l'acheter pour mes enfants, qui s'en serviraient à la maison.» (Les enfants sont d'ailleurs tous repartis avec une annonce du cédérom dans leur sac d'école.)

«Il y a 15 % des profs qui ne veulent rien savoir et 15 % qui font une utilisation exagérée du multimédia. Entre les deux se trouvent 70 % des enseignants, qui ont développé une méthode traditionnelle d'enseignement, qui ne sont pas nécessairement fermés au multimédia mais qui ne le connaissent pas», résume Alain Aubut. Ce n'est pas parce qu'on connaît Windows que tout baigne dans l'huile.

Intérêt et curiosité à la hausse

Malgré tout, l'intérêt est à la hausse. Nicole Michaud, de la société d'édition Micro-Intel, raconte que son atelier avait attiré trois personnes il y a deux ans, lors du congrès de l'Association des professeurs de science du Québec. Cette année, il y en avait 50. On se bousculait pour voir le nouveau cédérom sur les papillons, s'adressant aux jeunes de 10 à 14 ans.

Il faut dire que ce produit est particulièrement attrayant. Il s'ouvre sur une image présentant une table et

sur celle-ci se trouvent un filet, une plante, un livre, une mappemonde. Au loin, un boisé. Bref, l'explorateur s'apprête à chasser ses papillons.

L'enfant peut bientôt cliquer sur un papillon, qui lui fournit des informations sur le lieu de déplacement des papillons Monarch. De courts textes s'inscrivent sur l'image et l'enfant peut cliquer sur les mots soulignés pour en savoir plus long. Par exemple, il peut s'informer sur les habitudes de migration des bestioles.

Plus encore, il peut coller des parties de texte ou d'images dans son propre répertoire pour préparer son travail.

André Blondin, un conseiller pédagogique à la retraite, a assisté à l'atelier. Il s'est dit que le prof (l'obtention d'une licence dans une école nécessite un débours d'au moins 150 000 \$) qui a ce cédérom pourrait le faire voir à un petit groupe d'étudiants ayant compris ses explications, ce qui lui laisserait le temps d'occuper d'autres enfants réclamant son aide.

Comme la plupart des cédéroms, celui-ci ne suit aucun programme scolaire. Il s'agit plutôt de susciter l'éveil aux sciences, explique l'éditeur. Il existe à l'heure actuelle un ou deux cédéroms suivant les programmes du ministère de l'Éducation.

Le multimédia dans les programmes

Ce même ministère, qui prépare présentement les nouveaux programmes pour les niveaux primaire et secondaire, prépare de gros changements cependant. Il est prévu qu'un grand nombre de matières devra intégrer les nouvelles technologies.

Des exemples? En anglais langue seconde, les enfants correspondront avec des élèves d'ailleurs. Les enfants apprendront ainsi à écrire des messages et, croit-on, seront stimulés par la réaction rapide à leur missive. En sciences et en mathématiques, les élèves joueront sur ordinateur avec des données; en français langue maternelle, ils apprendront à faire un plan sur ordinateur.

«Pour chaque objectif de chaque programme, nous nous sommes demandé si les techniques d'information et de communication devaient intervenir», rapporte un responsable de cette opération au ministère. Les élèves seront aussi appelés à porter un jugement critique sur les nouvelles technologies: ce n'est pas parce qu'on peut tout faire avec Internet qu'on doit le faire.

«Internet, dit encore le responsable de ce dossier au ministère de l'Éducation, c'est comme la conquête de l'Ouest: on y fait n'importe quoi. Le réseau est conçu de manière à ne pas être contrôlable. Ainsi, s'il tombe une bombe sur New York, il continuera de fonctionner.»

Dans un tel contexte, il serait bien que les enseignants sachent ce qu'ils font! Plusieurs font valoir que les nouvelles technologies insécurisent les enseignants, qui doivent avant tout accepter que leurs élèves, très rapidement, en sauront plus qu'eux sur le sujet. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas les former!

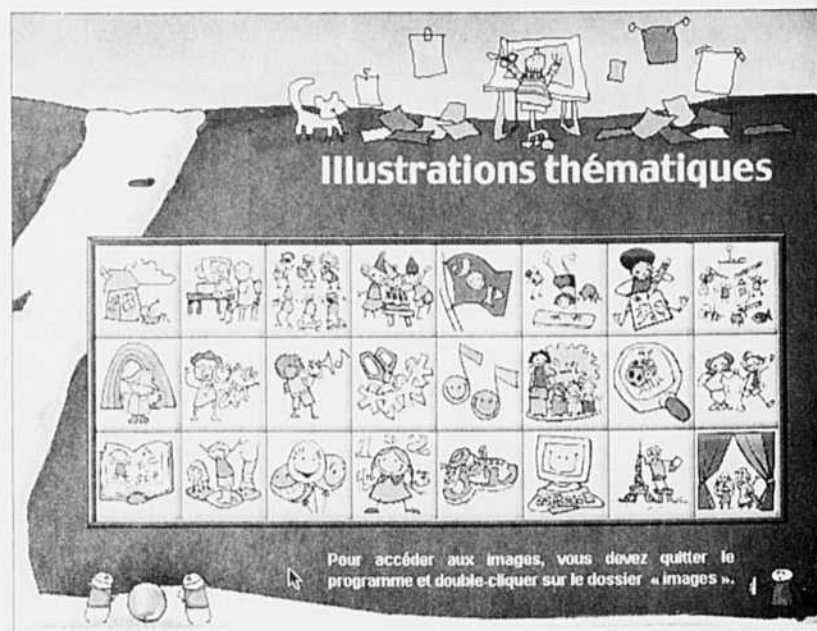
En fait, cet effort pour intégrer les nouvelles technologies à l'enseignement est une aventure inédite, surtout dans le monde francophone. Même les États-Unis ont peu d'expérience dans ce domaine. Et ici, seule l'Alberta a entrepris une démarche en ce sens.

Mais le Québec s'engage-t-il trop vite dans une voie qui n'a pas encore fait ses preuves? Est-il capital d'équiper les enfants de niveau préscolaire d'ordinateurs, pour qu'ils ne connaissent pas de retard dans leur vie d'adulte?

Ce n'est pas la première fois que les ordinateurs franchissent le seuil des écoles. Le gouvernement avait, sous René Lévesque, signé un

contrat avec la France, prévoyant qu'en échange de câblodistributeurs canadiens, ce pays nous enverrait 8000 ordinateurs. Le comité qui avait précédemment été mis sur pied pour choisir un type d'ordinateur avait été horrifié de l'entente parce qu'il avait lui-même jugé qu'un appareil de type américain serait plus approprié ici. Résultat? Il n'y avait à peu près pas de logiciels compatibles. Les ordinateurs, dont on pouvait encore retrouver récemment quelques vestiges dans les écoles, furent utilisés pour les premiers cours d'initiation aux sciences informatiques au secondaire. Ce fut tout.

Aujourd'hui, tous ceux qui évoluent dans les milieux de l'école et de l'informatique lancent un cri d'alarme: si les enseignants et tout le personnel ne sont pas mis dans le coup, les millions investis jusqu'à présent auront été gaspillés.



DEUTSCHE GRAMMOPHON GESELLSCHAFT A 100 ANS.



Animatrice: Johanne Laurendeau
Réalisatrice: Michèle Vaudry

radio

chaîne culturelle

Radio-Canada

LE BROADCAST 1010, St-Catherine Ouest
HMV (514) 875-0765

Célébrez en compagnie de l'émission
Rayon musique AUJOURD'HUI en direct
du HMV Mégastore,
rue Sainte-Catherine Ouest,
de 10 h à 12 h.

Courez la chance de gagner l'édition complète
de Beethoven, un coffret de 87 disques compacts
offert par la maison
Deutsche Grammophon Gesellschaft.



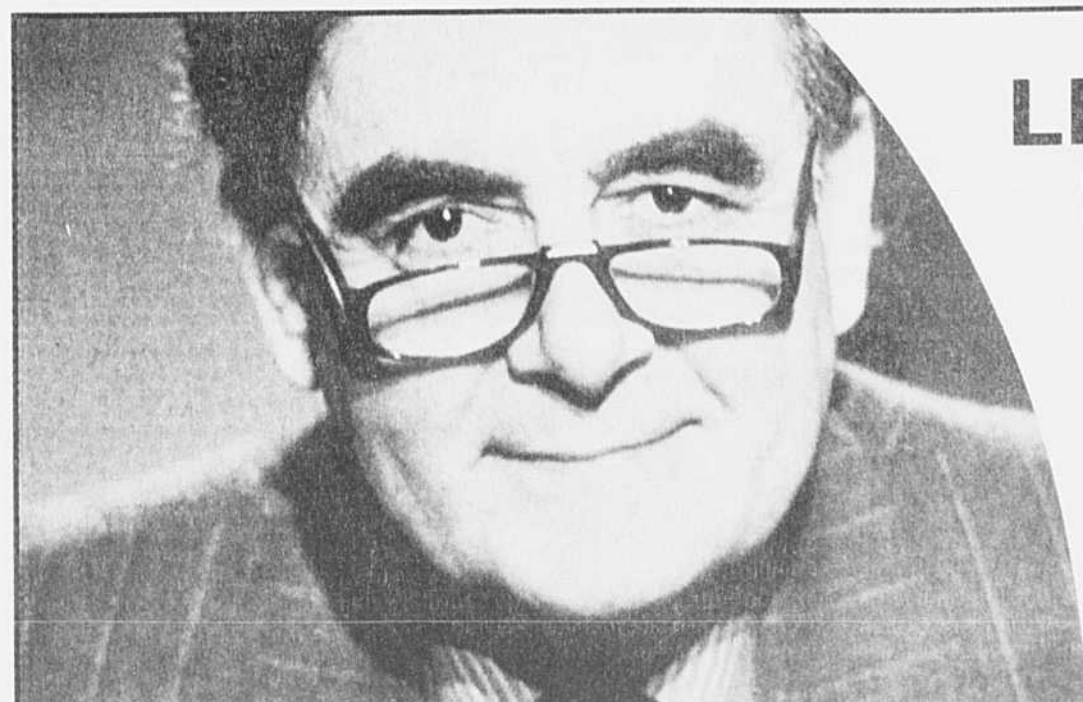
Extraits de productions multimédias

Voici plusieurs extraits de cédéroms s'adressant particulièrement aux enfants d'âge préscolaire. Ces documents ont été réalisés par des producteurs québécois. La plupart ont été conçus pour répondre au programme du préscolaire du Québec. Un projet très spécial. La gestion mentale, fait exception et vous est également présenté. Pour plus d'information, adressez-vous à DM Diffusion Multimédia. http://www.dmm.com Téléphone: (514) 527-0606 Télécopieur: (514) 527-4846

- ABClique
- Aurhythme des saisons
- Benjamin joue avec les mots
- La boîte à musique
- Cyber et ses amis
- Les mégajoues de Oulizio
- Plumo au zoo
- Sarahot Simon se rencontrent
- Venir au monde

La gestion mentale

Prenez note que pour quitter la plupart de ces extraits, vous devrez appuyer sur les touches **Pomme-Q**.



LES DICOS D'OR
DEMI-FINALE

LES DICOS D'OR Sous les auspices des Hospices

Les Hospices de Beaune accueillent la 13^e édition des Dicos d'Or. Champions d'orthographe du monde entier, résistez à l'envoûtement de ce haut lieu du vignoble bourguignon. Buvez plutôt les paroles de Bernard Pivot. Sa nouvelle dictée cache un piège au détour de chaque virgule. Une seconde de réverie et c'est l'erreur! Le héros devient héraut sous les auspices des Hospices.

CE SOIR

18 h
DICTÉE
21 h 30
CORRIGÉ

TV5

CHANGEZ DE MONDE

www.tv5.org

Dimanche le 15 nov. à 18 h

UNE MINUTE DE SILENCE

un film de Florent Emilio Siri



CATALOGUE DU FESTIVAL
GRATUIT DISPONIBLE AU MUSÉE
DES BEAUX ARTS, AUDITORIUM
MAXWELL-CUMMINGS
(1379, Sherbrooke Ouest)

Samedi le 14 nov. à 17 h

DISPARUS

un film de Gilles Bourdos

Gilles Bourdos et Grégoire Colin seront présents



PRIX : Étudiants/Âge d'or 5 \$
→ Admission générale 7 \$ →
Laissez-passer (6 films) 25 \$
→ BILLETS DISPONIBLES À L'ENTRÉE

LES ARTS

CINÉMA

Les bêtes lumineuses

PAPARAZZI

Réal.: Alain Berberian. Scén.: Danièle Thompson, Alain Berberian, Jean-François Halin, Simon Michael, Vincent Lindon, Patrick Timsit. Avec: Catherine Frot, Nathalie Baye. Image: Vincenzo Marano. Montage: Catherine Renault. France, 1997, 109 minutes. Famous Players.

ANDRÉ LAVOIE

Il fallait être bien naïf pour croire que la mort de la princesse Diana allait envoyer au chômage tous les paparazzis et que le public, après avoir séché ses grosses larmes de crocodile, cesserait de lire les journaux à potins. Après une (trop) courte période de deuil, les affaires ont redémarré de plus belle. Les paparazzis, eux, ont repris le chemin des ruelles et des grands boulevards pour traquer leurs proies, si possible en situation compromettante pour entacher leur image

de marque. Comment s'y prennent-ils et, surtout, qu'est-ce qui les fait courir à ce point, mis à part l'appât du gain? Alain Berberian tente d'y répondre sans trop de moralisme dans *Paparazzi*, une comédie qui réunit, après *La Crise* de Coline Serreau, Vincent Lindon et Patrick Timsit.

Les patrons de *Devine Quoi*, un hebdomadaire potineur, adorent les photos de Michel Verdier (Vincent Lindon), un paparazzi aux allures de cascadeur. Il n'est pas peu fier d'une photo prise lors d'un match de football où une vedette était accompagnée de sa maîtresse. Même s'il y a un pauvre type qui gâche un peu le paysage, on n'hésite pas une seconde à la publier, et à la une en plus. Mais voilà, le *no-boddy* en question, Franck Bordon (Patrick Timsit), devait être au travail; son patron lui balance un exemplaire de l'hebdo tout en le congédiant sur-le-champ. Franck décide donc de retrouver celui qui lui a fait perdre son boulot mais, au contact de Verdier, c'est tout l'univers des stars et du fric

vite gagné qu'il découvre, un monde insoupçonné qu'il va peu à peu apprivoiser, au grand désespoir d'Eveline (Catherine Frot), qui ne reconnaît plus celui qu'elle aime. L'élève va vite doubler le maître, et la cupidité de Franck deviendra le miroir déformant de Michel, qui prendra conscience du caractère douteux de ses méthodes de travail.

Franck Bordon est visiblement le double des pauvres spectateurs que nous sommes, contraints de regarder les stars défilier sans pouvoir les toucher, encore moins les fréquenter. Cette vision est celle d'un naïf qui ignore tout de leurs manigances et de leurs angoisses chromées. Stratagème de mise en scène efficace, l'arrivée de ce lourdaud donnera au film une véritable distance critique sur ce monde des apparences trompeuses. Comme dans *La Crise*, ce duo dépareillé servira à la fois à ridiculiser les travers des uns tout en se payant la tête des autres, les chasseurs d'images et leurs proies d'un côté et le bon peuple friand de détails croustillants de l'autre. Bien sûr, le scénario, truffé de bons mots et de quelques blagues bien senties sur les vedettes hexagonales, accumule parfois les invraisemblances ou des événements dramatiques appelés à faire «réfléchir». Dans *Paparazzi*, la photographie est véritablement l'art qui s'apprend le temps d'un défilé et on assiste, impuissant mais un brin songeur, au suicide raté d'une de ces trop nombreuses chanteuses françaises sans voix, dernière victime en lice de ces méchants «fouilleurs de merde».

Dans son deuxième film, après *La Cité de la peur* (1992), Berberian impose, dès les premières images, un rythme d'enfer qu'il maintiendra sans fléchir, mais l'humanité de ses personnages et leur humour mordant, il le doit sans aucun doute à Danièle

Patrick Timsit (à gauche) et Vincent Lindon dans le film *Paparazzi*

Thompson, la scénariste à (gros) succès du cinéma français. Maintenant associée à Patrice Chéreau (*La Reine Margot*, *Ceux qui m'aiment prendront le train*), la fille de Gérard Oury demeure surtout connue, et appréciée, pour ses comédies (de *La Grande Vadrouille* à *La Boum*). Cette humanité, qui évite au film de basculer complètement dans le ridicule où les stars ne seraient que les victimes et les paparazzis que des parasites, doit aussi beaucoup à ses interprètes. Vincent Lindon et Patrick Timsit en mènent large, le premier toujours surprenant

et le second un peu plus prévisible de film en film, mais Catherine Frot tire bien son épingle du jeu, elle qui nous avait tous séduits en belle-sœur un peu idiote dans *Un air de famille* de Cédric Klapisch. Sa drôlerie opère une fois de plus.

Même si les Québécois sont souvent très au fait de la moindre saute d'humour française, plusieurs auront sans doute du mal à reconnaître les nombreuses vedettes «locales» qui viennent prendre la pose devant la caméra de Berberian pour se payer la tête de ceux qui ne cessent de les har-

celer. Va pour Johnny Hallyday et Patrick Bruel, mais les autres devraient sérieusement songer à déménager à Montréal: ici, ni vus ni connus.

Notez qu'il serait très mal avisé d'arriver en retard à la projection: vous rateriez le délicieux court métrage de Ghyslaine Côté. *Pendant ce temps...*, un exercice de style d'une surprenante virtuosité (le plan-séquence d'ouverture n'est pas sans évoquer la manière de Martin Scorsese et de Brian De Palma) et à l'humour contagieux. Un film qui se présente à la fois comme une petite bombe... et un pétard mouillé!



Le duo Lindon-Timsit

ALAIN BERBERIAN

« UNE COMÉDIE SAVOUREUSE! » « UN ÉMOUVANT POÈME! »
Huguette Roberge, LA PRESSE Martin Bilodeau, LE DEVOIR

« UN FILM VIVANT, DRÔLE, ÉMOUVANT! UNE BELLE ET TENDRE HISTOIRE. DENISE FILIATRAULT PEUT ÊTRE FIÈRE! »
Claude Langlois, JOURNAL DE MONTRÉAL et JOURNAL DE QUÉBEC

« UN HIT JUSQU'À VANCOUVER! ÇA RIGOLAIT FERME AU THÉÂTRE PARADISE! »
Louise Blanchard, JOURNAL DE MONTRÉAL

« GINETTE RENO FAIT PREUVE D'UN HUMOUR ET D'UNE SENSIBILITÉ ÉTONNANTS! »
Normand Provencher, LE SOLEIL

un film de
Denise Filiatrault
produit par
Denise Robert

avec
Ginette Reno et
Pierrette Robitaille



C'est à ton tour,
Laura Cadieux

À L'AFFICHE!			
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN	LES CINÉMAS GUZZO PARADIS
CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO	CINÉPLEX ODÉON ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODÉON CHATEAUGUY ENCORE	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	CAPITOL ST-JEAN	CINÉMA 9 ROCK FOREST
CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉPLEX ODÉON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODÉON CARREFOUR OUEST	CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME
LES CINÉMAS GUZZO ST-THÉRÈSE	LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	LE CARREFOUR JOLIETTE
CINÉ-ENTREPRISE ST-BASILE	CINÉMA ST-LAURENT SOREL-TRACY	CINÉMA DE PARIS VALLEYFIELD	CINÉMA LAURIER VICTORIAVILLE
CINÉ-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP	CINÉMA LAURENTIN GRENVILLE	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	VERSION FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

« ÉBLOUISSANT NORTON! UNE PRESTATION DRAMATIQUE... INTENSE... DIGNES D'UNE SÉLECTION POUR LE MEILLEUR ACTEUR DE L'ANNÉE AUX OSCARS! UN ACTEUR DE LA TREMPÉE DE DE NIRO ET BRANDO! »
Daniel Roux, JOURNAL DE MONTRÉAL

« UNE MISE EN SCÈNE SURVOLÉE, BRUTALE, INTENSE ET RÉALISTE! NORTON... ÉPOUSTOUFLANT, EXPLOSIF! »
Georges Privet, VOIR

CHOQUANT.
INTENSE.
VRAI.



ALLIANCE VIVAFILM ET NEW LINE CINEMA PRÉSENTENT UNE PRODUCTION TURMAN-MORRISSEY COMPANY. UN FILM DE TONY KAYE
EDWARD NORTON EDWARD FURLONG « GÉNÉRATION X-TRÊME » FAIRUZA BALK STACEY KEACH ELLIOT GOULD
AVEC AVERY BROOKS ET BEVERLY D'ANGELO « GÉNÉRATION X-TRÊME » ANNE DUDLEY « GÉNÉRATION X-TRÊME » JON HESS DAVID MCKENNA « GÉNÉRATION X-TRÊME » BRIAN WITTEN « GÉNÉRATION X-TRÊME » JERRY GREENBERG « GÉNÉRATION X-TRÊME » JON GARY STEELE
« GÉNÉRATION X-TRÊME » LAWRENCE TURMAN STEVE TISCH BILL CARRARO KEARIE PEAK
« GÉNÉRATION X-TRÊME » DAVID MCKENNA « GÉNÉRATION X-TRÊME » JOHN MORRISSEY « GÉNÉRATION X-TRÊME » TONY KAYE

MAINTENANT À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ			
CINÉPLEX ODÉON QUARTIER LATIN	version française	FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON	version originale anglaise
CONSULTEZ LA PAGE HORAIRES CINÉMA DU JOURNAL			
REPRÉSENTATION SPÉCIALE LE SAMEDI 14 NOVEMBRE DANS LES CINÉMAS SUIVANTS			
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Gallerie)	CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODÉON ST-BRUNO
CAPITOL ST-JEAN	CINÉMA ST-EUSTACHE	GALERIES ST-HYACINTHE ST-HYACINTHE	FLÉUR DE LYS TROIS-RIVIÈRES
CINÉMA 9 ROCK FOREST	CINÉMA CAPITOL DRUMMONDVILLE	LE CARREFOUR JOLIETTE	
CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place)	FAMOUS PLAYERS POINTE-CLAIRE	CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Gallerie)	CINÉMA PNE STE-ADELE
CINÉPLEX ODÉON BROSSARD	CINÉMA 9 GATINEAU		

À L'AFFICHE PARTOUT À PARTIR DU 20 NOVEMBRE

« SERIAL LOVER EST UNE DÉLICIEUSE ET JOUISSIVE SÉANCE DE ROULETTE. UN FILM D'UNE GRANDE ORIGINALITÉ, D'UNE SAVOUREUSE IRRÉVÉRENCE QUI NOUS VAUT DES HAUT-LE-COEUR MÉMORABLES ET DES ÉCLATS DE RIRE TONITRUANTS! »
Michel Rebichon, STUDIO

LES FILMS DE LA SUANE
présentent
MICHÈLE
Laroque
ALBERT
Dupontel



DÈS LE 20 NOVEMBRE!

GAGNANT
GRAND PRIX DU JURY - CANNES 1998
PRIX DU PUBLIC - FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL 1998
PRIX DU PUBLIC - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE TORONTO 1998
PRIX DU PUBLIC - SÉLECTION HUMOUR - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE QUÉBEC 1998
PRIX DU PUBLIC - FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE VANCOUVER 1998
GRAND PRIX HYDRO QUÉBEC - ROUYN NORANDA

LES CRITIQUES LUI DONNENT UNE NOTE PARFAITE!

★★★★★!
Normand Provencher, LE SOLEIL, Denise Martel, JOURNAL DE QUÉBEC,
Brendan Kelly, THE GAZETTE, Piotr Borowiec, HOUR

« TOUTES LES ÉMOTIONS SE RETROUVENT DANS CE FILM! JE N'ÉTAIS PAS CAPABLE DE RETENIR MES LARMES! »
Nathalie Pétrowski, CKAC

« ★★★★★! ON A RAREMENT VU UN FILM OÙ LE RIRE, LE DRAME HUMAIN ET L'ESPOIR SONT AUSSI EFFICACEMENT LIÉS! »
Paul Villeneuve, JOURNAL DE MONTRÉAL

« AUSSI BOULEVERSAANT QUE COMIQUE! »
Francine Grimaldi, SAMEDI ET RIEN D'AUTRE

Une histoire inoubliable qui prouve que l'amour, la famille et l'imagination finissent toujours par triompher.



EN VERSION FRANÇAISE DÈS LE 4 DÉCEMBRE!

ALLIANCE VIVAFILM, MIRAMAX FILMS
« MARIO & VITTORIO CECCHI GORI »
UNE PRODUCTION MELAMPO CINEMA
ROBERTO BENIGNI
« LA VITA È BELLA »
RÉALISÉ PAR ROBERTO BENIGNI
Avec ELDA FERRI « GLIANLUIGI BRASCHI »
MIRAMAX FILMS
www.alliance.ca

À L'AFFICHE!
v. originale avec sous-titres français CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS v. originale avec sous-titres français CINÉPLEX ODÉON FAUBOURG

SÉLECTION OFFICIELLE - CANNES 1998 EN COMPÉTITION

« UNE ISABELLE HUPPERT VRAIMENT EXCELLENTE! »
Huguette Roberge, LA PRESSE

« UNE OEUVRE SUBTILE ET AUDACIEUSE... HUPPERT, MAGISTRALE! »
Georges Privet, VOIR

« UN TRÈS BEAU FILM! ISABELLE HUPPERT, TROUBLANTE DE VÉRITÉ! »
Louise Blanchard, JOURNAL DE MONTRÉAL

Fabienne Vonier présente
Isabelle Huppert
dans
L'ÉCOLE DE LA CHAIR
un film de Benoît Jacquot

avec VINCENT MARTINEZ VINCENT LINDON MARTHE KELLER
FRANÇOIS BERLEAND DANIELE DUBROUX BERNARD LE COQ JEAN-CLAUDE RICHARD ROXANE MESQUINA MICHELLE GODET
JAN-MICHEL LAURENT JUMEAU COURT PIERRE LAROCHE RICHARD SCHROEDER JONATHAN UBRETTE NICOLAS PIGNON

À L'AFFICHE!
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DESJARDINS CINÉPLEX ODÉON BROSSARD

LES ARTS

CINÉMA

Schoking

ELIZABETH

Réal: Shekhar Kapur. Scénario: Michael Hirst. Avec Cate Blanchett, Geoffrey Rush, Christopher Eccleston, Joseph Fiennes, Richard Attenborough, Kathy Burke, Fanny Ardant, Vincent Cassel, Sir John Gielgud. Image: Rémi Adefarasin. Musique: David Hirschfelder.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Rien de tel qu'un regard extérieur pour donner un nouveau souffle à l'Histoire officielle, pour la faire vivre, étonner le spectateur. En Angleterre, *Elizabeth* a soulevé la polémique. Son réalisateur Shekhar Kapur est d'origine indienne; les deux acteurs principaux, Cate Blanchett et Geoffrey Rush, viennent d'Australie. Ajoutez à cela des libertés avec la réalité historique prises par le scénariste Michael Hirst. Pour la postérité, Elizabeth Tudor, fille d'Henry VIII et d'Anne Boleyn, fut la Reine Vierge qui donna à l'Angleterre du XVI^e siècle son âge d'or. Or, le film lui offre en sa prime jeunesse un amant. C'est assez pour que la Grande-Bretagne dise: «*Scho-*

king!» en détournant le regard de ce film hérétique.

Que l'Histoire soit malmenée par le scénariste, nul doute. Les relations entre Elizabeth et Robert Dudley demeurent nébuleuses aux yeux de la postérité. Mais des acteurs australiens et un cinéaste indien, pourquoi pas? Surtout quand le résultat apparaît aussi convaincant qu'ici, vibrant, puisant avec une distribution d'une telle force.

Kapur n'avait jamais tourné en dehors de l'Inde (on lui connaissait l'assez académique *Bandit Queen*). Pour ce saut dans les ligues majeures, il a choisi les éclairages de clairs-obscurs à la chandelle parfois, les bruits étouffés, les scènes dramatiques collées aux expressions du visage. Le XVI^e siècle est capté de l'intérieur, à hauteur humaine, avec les insoutenables séances de torture, la terreur larvée qui suinte des murs sombres où des complots sont ourdis par des conspirateurs de l'ombre. Et quels somptueux costumes!

Elizabeth fait irrésistiblement penser à *La Reine Margot* de Chéreau, côté écriture cinématographique —

avec un même point de vue de l'intérieur, des plans serrés — comme du thème traité: une belle reine emportée dans la tourmente des guerres de religion, des massacres, des complots, des trahisons, des amours aussi.

Elizabeth
a soulevé la
polémique
en Angleterre

Le film abordera les jeunes années de la souveraine. On remonte en 1554, après la mort d'Henry VIII. La catholique Mary (Kathy Burke) est sur le trône et fait brûler les hérétiques. Sa demi-sœur Elizabeth (Cate Blanchett), protestante, menacée de mort, hérite pourtant de la couronne à la mort de Mary. Mais sa vie n'a rien d'un conte de fées. Complots, trahisons, guerres, tout autour d'elle, amis, alliés, conspirent à sa perte, même le bel amoureux de son enfance Robert Dudley (Joseph Fiennes) n'est pas sûr. Et que dire du grand conseiller Francis Walsingham (Geoffrey Rush), inquiétante figure qui cache peut-être un sage ou un fou? On veut la marier, mais les prétendants de France et d'Espagne ne révent-ils pas eux aussi d'asservir la jeune souveraine?

La distribution, de très haut niveau, a ratissé dans les meilleures sphères

internationales. Fanny Ardant en Reine Marie de Guise, Vincent Cassel en efféminé duc d'Anjou voisinant Geoffrey Rush (le remarqué acteur de *Shine*), Richard Attenborough, Sir John Gielgud, Kathy Burke. Bien joué, bien dirigé, ce film révèle cette remarquable Cate Blanchett, rousse australienne au teint de lait, à la sensibilité aux abois, qui campe une inoubliable Elizabeth.

C'est la frénésie, l'angoisse, le danger, la passion amoureuse que le film transpire, avec ce parti pris d'intimité prenant la douleur, la peur à bras-le-corps, cette caméra collée aux gros plans des visages affolés ou épris, aux corps tordus. Jamais *Elizabeth* ne s'égara du côté de la fresque impersonnelle. Même les champs de bataille sont captés à hauteur de visage, avec des plans rapprochés, intimes. Kapur et son scénariste ont peut-être pris des libertés face aux faits historiques, mais tout ce traitement vivant modernise l'époque, la restitue de chair, de sang, de fureur et d'horreur avec un vrai brio qu'une école britannique plus conventionnelle n'eût certainement pu atteindre. Comme quoi, il faut parfois trahir pour mieux capter l'esprit.

Toni Collette dans le film *Velvet Goldmine*

CINÉMA

Beau comme Bowie

VELVET GOLDMINE

Réal. et scén.: Todd Haynes. Avec Ewan McGregor, Jonathan Rhys-Meyers, Toni Collette, Christian Bale, Emily Woof. Image: Maryse Alberti. Montage: James Lyons. Musique: Carter Burwell. États-Unis-Royaume-Uni, 1998, 123 minutes. Cinéplex-Odeon.

ANDRÉ LAVOIE

Il en a mis du temps pour donner sa réponse, mais celle-ci fut tranchante et définitive: David Bowie a catégoriquement refusé que Todd Haynes utilise les chansons de sa période *«Ziggy Stardust»* pour les besoins de *Velvet Goldmine*, le dernier film du réalisateur de *Poison* et *Safe*. Le chanteur, qui, à une époque pas si lointaine, ressemblait davantage à un Martien ou à un travesti qu'au patriarche du rock qu'il est maintenant devenu, ne voulait pas être associé à cette reconstitution d'un chapitre électrisant mais éphémère de la musique pop britannique, le «glam rock», lui qui en fut pourtant l'un des plus dignes représentants. Au tournant des années 70, les David Bowie, Brian Ferry, Alice Cooper et autres Iggy Pop ne dédaignaient pas laisser planer quelques doutes sur leur identité et leur orientation sexuelles, jouant franchement la carte du mascara et des costumes outranciers qui ne laissaient rien à l'imagination... Mode musicale parmi d'autres, elle a tout de même fasciné Todd Haynes, cinéaste américain qui n'a pas peur des contrastes, surtout après avoir consacré son premier court métrage à la chanteuse du groupe... The Carpenters (*Superstar*).

Le désistement de Bowie a permis à Haynes d'éviter le piège de la biographie romancée, élargissant ainsi son propos à toute une époque, plus particulièrement dans une ville alors en pleine ébullition, Londres. *Velvet Goldmine* est construit comme une enquête journalistique minutieuse: Haynes compare son approche à celle d'Orson Welles pour *Citizen Kane* mais, calmez-vous, le trône du maître est toujours libre... Dix ans après le «faux assassinat» de Brian Slade (Jonathan Rhys-Meyers), un chanteur androgyne qui passait plus de temps à se maquiller qu'à chanter, le journaliste Arthur Stuart (Christian Bale), fan de la première heure et témoin de

l'escroquerie, tente de le retrouver. Il rencontre quelques-unes des personnes clés qui ont gravité dans l'entourage du chanteur, dont son épouse Mandy (Toni Collette) et, après bien des démarches, Curt Wild (Ewan McGregor), un savoureux mélange d'Iggy Pop et de Lou Reed.

Les recherches de Stuart lui permettent de mettre en place les morceaux du curieux puzzle nommé Brian Slade, un jeune homme un peu confus qui a fait de sa confusion l'essence de son art mais qui fut victime du succès et d'un amour pas toujours partagé pour Curt Wild. Les nombreux flash-backs donnent à voir la Grande-Bretagne dévergoncée des années 70, reconstituée grâce aux modes et aux tics de la jeunesse du temps, ainsi qu'à travers de nombreux concerts qui donnent à entendre les airs pas toujours inspirés du «glam rock» et surtout à voir les tenues extravagantes des chanteurs et musiciens qui se réclamaient de ce courant.

Velvet Goldmine présente une distribution parfaite et inspirée, à commencer par Ewan McGregor, qui donne toujours sa pleine mesure, et Jonathan Rhys-Meyers, qui n'aura sans doute pas déçu David Bowie... La réalisation de Haynes est impeccable, peut-être même un peu trop, adoptant parfois une approche MTV pour une époque qui connaissait les scotopies mais pas encore les vidéo-clips tels qu'ils sont usinés aujourd'hui. De plus, la véritable passion du cinéaste pour le «glam rock» et ses dignes représentants l'amène à multiplier, inutilement, les scènes de concerts, des scènes qui ne font qu'étirer le récit et laisser de côté l'enjeu premier du film: la recherche de Brian Slade. Et il faut dire que les Britanniques (pensons aux Beatles mais aussi aux Stones et à Pink Floyd) furent plus inspirés avant et après le «glam rock»: qui possède encore un «vinyle» de *The Rise and Fall of Ziggy Stardust and The Spiders from Mars*?

Là où un Oliver Stone, avec des moyens plus imposants dans *The Doors*, étalait tout son mépris pour la jeunesse «d'un siècle fou», Todd Haynes, lui, se fait plus conciliant, voire admiratif, ne jugeant jamais ses personnages, voulant recréer le party pour mieux s'y joindre. Il ne manquait que David Bowie, au volant de sa soucoupe, descendant du ciel, mais surtout capable de rire de lui-même et de ses folies de jeunesse...

« Un film 200km/h, FOU, FOU, FOU. »

- France Soir

« On reconnaît le style coup de poing de Luc Besson. »

- Paris Match

LUC BESSON PRÉSENTE



LUC BESSON PRÉSENTE UNE PRODUCTION ARP
SAMY NAGÉRI - FRÉDÉRIC DIEFFENTHAL - TAXI - UN FILM DE GÉRARD PHILIPS
MARTIN GUTLAND - MARIELA GOURAND - EMMA SJOBERG - BERNARD TANCY MUSIQUE IAM
SCÉNARIO LUC BESSON PHOTO JEAN-PIERRE SAUVAGE DÉCORÉS JEAN-JACQUES GÉRONDE
SON VINCENT TULLI MONTAGE VINCENT ARABADY DIRECTEUR DE PRODUCTION BERNARD GORENTE PRODUCTEURS MICHELLE ET LAURENT PETIT
UNE PRODUCTION ARP EN COOPÉRATION AVEC TFI FILMS PRODUCTIONS - LE CINÉMA CANAL + ET LA PARTICIPATION DE CÉLÉSTINE ET STÉPHANIE
DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE CÉLÉSTINE

TAXI - ARP - TFI FILMS PRODUCTIONS - LE CINÉMA CANAL + 1997

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS PARISIEN ANGRIGNON VERSAILLES
CENTRE LAVAL FPA GREENFIELD PARK PROMENADES DE L'ÉTOILE ST-ÉLISABETH PLAZA REPENTIGNY
CARRÉFOUR DU NORD ST-JÉRÔME JOLIEUX DRUMMONDVILLE CINE-ENTREPRISE ST-BASILE CINEPLEX ODON
CINÉMA VIE STE-ADELE VALLEYFIELD LES SAUVAGES GRANBY CINE-ENTREPRISE CINÉMA DU CAP

«Une véritable splendeur!»

- Marc-André Lussier / RADIO-CANADA

SÉLECTION OFFICIELLE
Cannes 1998Sélection Canadienne
Meilleur film en langue étrangère
OSCARS 1999

«C'est une beauté ce film... NE LE RATEZ PAS!»

- Joël Lebigot / RADIO-CANADA

«Pascale Bussièrès est éclatante et
Alexis Martin est le héros romantique par excellence...»
- Juliette Ruer / VOIR«Une histoire captivante et touchante... N'attendez pas
au 32 août prochain pour vous laisser séduire... 4/5»
- Paul Villeneuve / LE JOURNAL DE MONTRÉAL«Une émotion intense... un humour intelligent.»
- Huguette Roberge / LA PRESSE

Un 32 août sur Terre

un film de DENIS VILLENEUVE

PASCAL Bussièrès
ALEXIS MARTIN

Produit par ROGER FRAPPIER

Images ANDRÉ TURPIN Son DOMINIQUE CHARTRAND MARTIN PINSONNAULT HANS PETER STROBL et LOUIS HONE
Montage JEAN BABIN Costumes SUZANNE HAREL Musique PIERRE DESROCHERS et NATHALIE BOILEAU
Cinéma ROBERT CHARLEBOIS et JEAN LÉLOUP Montage SOPHIE LEBLANC Musique SYLVIE DE GRANDPÊRE Révisé DENIS VILLENEUVECONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
FAMOUS PLAYERS PARISIEN ANGRIGNON VERSAILLES
CENTRE LAVAL FPA GREENFIELD PARK PROMENADES DE L'ÉTOILE ST-ÉLISABETH PLAZA REPENTIGNY
CARRÉFOUR DU NORD ST-JÉRÔME JOLIEUX DRUMMONDVILLE CINE-ENTREPRISE ST-BASILE CINEPLEX ODON
CINÉMA VIE STE-ADELE VALLEYFIELD LES SAUVAGES GRANBY CINE-ENTREPRISE CINÉMA DU CAPLES WEEK-ENDS DE L'ONF
Silence... On jase !

VENDREDI 20 NOVEMBRE

16 h

Mon enfant, ma terre

Le Troisième Ciel

*GEORGES PAVASTRE

19 h

Mon enfant, ma terre

Cigarette

*MONIQUE LEBLANC

avec la participation spéciale de Myra Cree



21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de choix,

guenilles de roi

Abegweit

21 h

Fripes de

LES
ARTS
THÉÂTRE

La vie n'est pas belle

*La mise en pièce
des horreurs de la guerre,
à La Veillée*

Claude Lemieux dirige une nouvelle pièce du Franco-Roumain Matéi Visniec où il est cette fois question de la boucherie des Balkans. En fait, de ses répercussions sur deux femmes: une Européenne, violée en Bosnie et une Américaine, marquée à jamais par la découverte de charniers. Le temps des victimes. La mémoire qui éclate comme un obus. Et au bout de la tranchée? Malheureusement, aucune rédemption possible...

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le titre est tout simplement magnifique: *La Femme comme champ de bataille*. Sur l'affiche du Théâtre Espace La Veillée, en dessous de cette appellation poétique, sur fond de terre granuleuse, le graphiste a placé un couteau, quelques balles de gros calibre, un paquet de cigarettes et un sous-vêtement féminin. Un slip de femme déchiré et maculé de boue. L'indice est là. Ce titre annonce en fait un drame insoutenable. C'est du corps de la femme comme champ de bataille qu'il est donc ici question. Du viol des femmes utilisé comme tactique militaire depuis des années dans le conflit en Bosnie.

Le dramaturge franco-roumain Matéi Visniec aborde donc ce sujet on ne peut plus d'actualité. Un rapport tout récent de Médecins sans frontières, publié le mois dernier dans *Le Monde*, citait d'innombrables cas de torture, des yeux arrachés, des mains coupées, des enfants assassinés devant leur parents, et encore des femmes violées. L'ex-Yougoslavie n'est pas qu'une poudrière: c'est une boucherie.

L'histoire de la pièce origine de cet enfer, mais ne s'y déroule pas. Visniec situe plutôt son action dans un centre de réfugiés, en Allemagne. C'est là que se croisent Dorra, une femme des Balkans victime d'un viol qui l'a mise enceinte, et Kate, une psychologue américaine qui a passé des mois à fouiller les charniers de Bosnie. Leur huis clos ne les sauvera pas de leur étouffant passé. On sera loin du tragique de *La vie est belle* dans la petite salle au sous-sol de La Veillée, à compter de mardi.

Matéi Visniec est né en Roumanie en 1956. Journaliste à Radio-France International, il a commencé à écrire pour le théâtre en 1977 et est maintenant l'auteur le plus joué dans son pays d'origine. *La Femme comme champ de bataille* est son dernier texte. La pièce a été créée en Avignon en juillet 1997 et est déjà traduite en huit langues.

La scène comme champ de bataille. «Ce qui m'a immédiatement attiré, c'est l'absence de pathos: dans cette pièce, tout est en finesse, tout est en délicatesse», dit le metteur en scène Claude Lemieux, qui a reçu le texte de l'auteur et n'a pas vu la production française. Lemieux a déjà monté le Théâtre décomposé, ou l'homme-poubelle de Visniec, il y a deux ans. «En général son travail est plutôt absurde, influencé par Ionesco si l'on veut. Mais là, on se retrouve avec quelque chose de complètement différent. Un théâtre engagé, éthique, mais qui en même temps dénonce la politique, les excès de la politique, les dérives de la recherche de la différence à tout prix et le besoin pressant de trouver des façon de vivre en commun, dans le respect des origines diverses.»

La scène aussi est un champ de bataille. Cette fois, s'y affrontent l'Est et l'Ouest, l'Europe et l'Amérique, les belles grandes théories sur le monde et la cruelle réalité du borborygme.

De Dorra, Visniec n'a même pas voulu préciser l'origine. Elle est «des Balkans» et c'est tout. «L'auteur en parle presque comme d'un continent en soi, résume Lemieux. Son personnage exprime sa colère contre les hommes, contre la guerre et contre le continent des Balkans, mais elle ne veut pas du tout embarquer dans la rencontre psy-

chanalytique avec son vis-à-vis.»

Kate, par contre, est moins secrète. Avant d'être transférée en Allemagne, l'Américaine soutenait psychologiquement les soldats chargés de fouiller les charniers bosniaques. Au bout de dix-sept fosses, elle a elle-même craqué. La confrontation avec la survivante va l'obliger à confronter à nouveau ses affreux souvenirs et même à fouiller son propre passé, ses origines irlandaises (une autre région d'Europe fratricide).

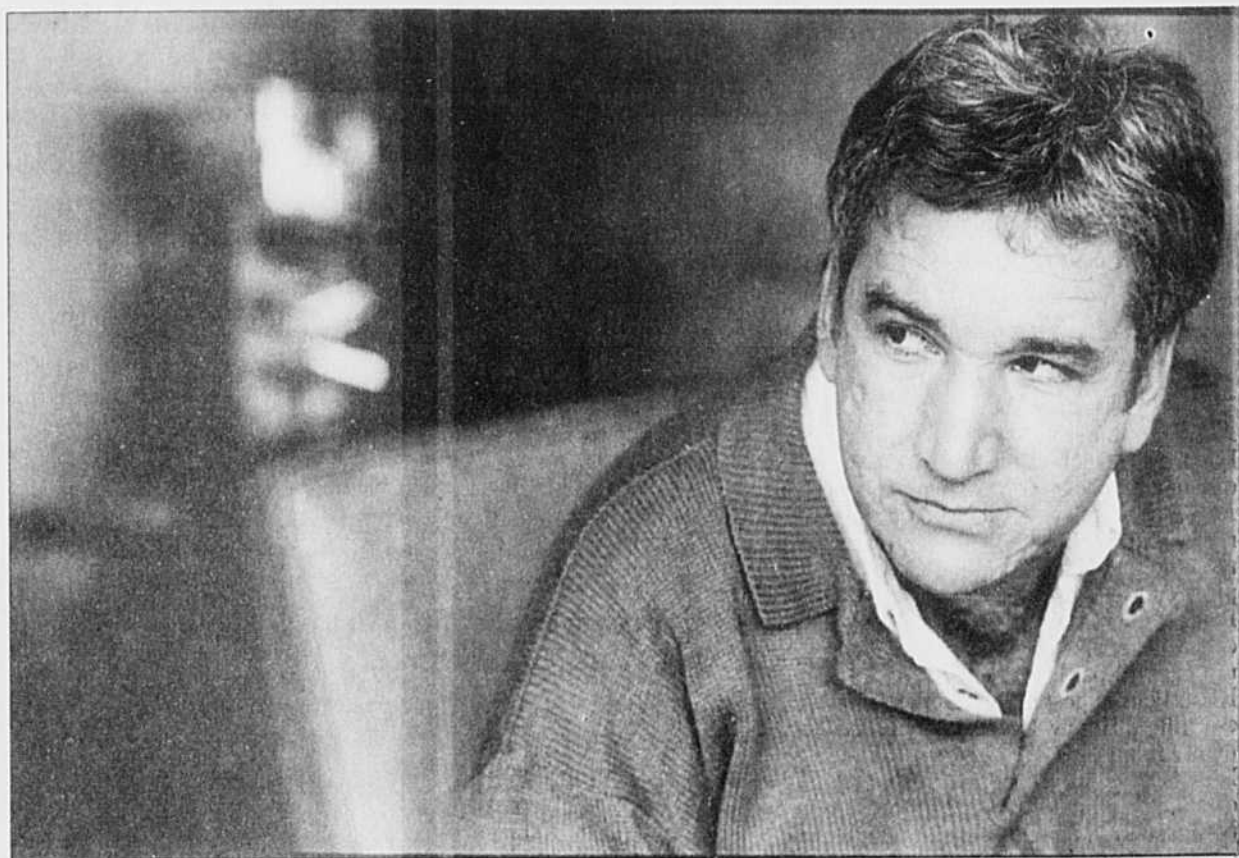
«Elle est bouleversée à jamais, explique alors le metteur en scène. Mais la pièce met surtout en évidence l'incapacité que nous avons à comprendre l'immense douleur que vivent les survivants d'un conflit. La panoplie de beaux livres et de belles idées ne servent pas à grand-chose dans ce cas.» Kate sombre et se raccroche à ce qu'elle peut. Elle tente d'analyser les purges ethniques en termes psychanalytiques. Elle parle sans arrêt de la femme comme champ de bataille. Mais ce n'est qu'une autre belle manière d'analyser, qui finalement, ne rime à rien. «Ça peut même devenir navrant, enchaîne Lemieux. La seule chose qui rende service à l'autre, dans une situation semblable, c'est d'être vraie. Kate rejoint Dorra quand elle arrête de parler pour l'écouter.»

Mais elle ne la sauve pas. Exit, donc, le thème de la rédemption, qui connaît un renouveau actuellement du côté culturel — il faut sauver le soldat Ryan, ça vous dit quelque chose? «Il y a un instinct de survie en Dorra, probablement plus fort que sa haine, que sa colère, que sa douleur. Mais elle ne guérit pas. Ses plaies ne se referment pas. Même si au bout du compte elle va accepter de mettre au monde l'enfant qu'elle porte, probablement pour donner un peu de place, à travers elle, à l'espoir d'autre chose.»

Claude Lemieux a confié ces deux rôles exigeants à Tania Kontoyanni (Dorra) et Cary Lawrence (Kate). La première est diplômée du Conservatoire. La seconde a été formée à l'Université Bishop et à Paris. Lui-même ne s'est pas trop posé de questions avant de plonger dans cette histoire de femmes violées, en corps et en esprit. «Je pense que ça m'a mis en contact avec une partie féminine en moi. C'est un travail enrichissant. En même temps, je ne crois pas que la question du sexe du met-

teur en scène soit importante. Il est question de ce que des hommes ont fait à une femme, mais aussi de ce que des hommes font aux hommes.»

Ce que la bête humaine fait à ses semblables pour rendre la vie plus insupportable que la mort. Le temps des victimes. La mémoire qui éclate comme un obus. Et au bout de la tranchée, une compassion certaine, mais aucune rédemption possible... La Veillée, passionnée par l'Europe de l'Est, nous propose habituellement une image plus reluisante, plus «grand culturelle» de cette région. «Je n'ai pas abordé ce travail dans cette optique», conclut Claude Lemieux. Personnellement, je cherche des formes nouvelles, des discours nouveaux, un regard neuf sur le monde et le théâtre. Je crois que la remise en question constante est essentielle. Sinon, on s'enferme dans des certitudes dangereuses. Et c'est ce que j'aime à La Veillée: on cherche et on explore, on ose et on propose...



Claude Lemieux: «Ce qui m'a immédiatement attiré, c'est l'absence de pathos: dans cette pièce, tout est en finesse, tout est en délicatesse.»

théâtre d'aujourd'hui



«Nuit de chasse: une belle prise pour le Théâtre d'Aujourd'hui»
La Presse

«...un chant d'amour et de mort (...) la pièce a des aspects fantastiques qu'appuie un lyrisme fortement teinté d'érotisme.»
Le Devoir

«Ça m'a énormément plu (...) je le recommande»
CBF Radio-Canada

Nuit de chasse

de MICHELINE PARENT mise en scène de RENÉ RICHARD CYR
Avec Chantal Baril, Sylvie Drapeau, Robert Lalonde, Julien Poulin, Guy Provost, Stéphane Simard et Jean Turcotte
Scénographie Jean Bard Costumes Lyse Bédard
Éclairages Michel Beaulieu Musique Michel Smith
Assistance à la mise en scène et régie Suzanne Bouchard

DU 6 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE 1998
3900, rue Saint-Denis • Billets à prix unique : 20\$

Direction: René Richard Cyr, Jacques Vézina
RÉSERVATIONS [514] 282-3900

une production de
lemieux pilon **EXÉCUTION**

collaboration
Ginette Prevost
performance &
co-conception
Rodrigue Proteau
Julie Slater
Peter James

collaboration:
Axiel Margentha, Michel Leduc,
Nadine, Gabriel Tsimpaniheros,
Marc Blouin, François Bérubé,
Patrice Moise, Guy Hébert, Jimmy
Lalonde, Benoit Legendre, François
Pomeroy

co-production:
Théâtre français du Centre
National des Arts, Ottawa, John F.
Kennedy Centre, Washington D.C.
et l'Usine C.

www.48art.com

performance virtuelle / virtual performance

Michel Lemieux
Victor Pilon

ortféo

USINE C à l'affiche dès le 19 novembre à 20h00

Billetterie : 521-4493 Réseau Admission 790-1245 L'Usine C, 1345 avenue Lalonde, Montréal • Métro-Beaudry

Ceci est une annonce

Du 23 novembre au 19 décembre 1998,
le Nouveau Théâtre Expérimental
envahit Espace Libre et le transforme
en temple des mots avec

Les Mots

UNE ÉTUDE THÉÂTRALE DE
Jean-Pierre Ronfard ET Sylvie Daigle

AVEC Martin Dion
Emmanuelle Jimenez
Pascale Montpetit
Marie-Josée Picard
Marcel Pomerle
Jean-Pierre Ronfard

DIRECTION TECHNIQUE
Pierre Charbel Massoud

Du mardi au samedi à 20h30 Entrée: 15\$

et aussi Les soirées romanesques

Tous les lundis à 20h30
Alexandrine Agostini
lit à Suzanne Jacob — en 4 épisodes successifs —
le roman de Suzanne Jacob, *L'Obéissance*.
Entrée: 5\$ Forfait 4 soirées: 15\$

& Contes autour d'une table

Tous les jeudis à 22h30
Patrick Peuvion raconte *Les histoires de la rue de Lorimier* de Gaétan Lavoie
Tous les vendredis à 22h30
André Lemelin raconte
Contes inventés de l'Abitibi d'André Lemelin
Tous les samedis à 22h30
Anne Dandurand raconte
Contes à fleur de peau d'Anne Dandurand
Entrée: 10\$

& Le poète fait du chapeau

Tous les vendredis et samedis à 17h30
Christian Vézina dit des poèmes
tirés au sort par le public.
Entrée: 10\$

Le temple des mots
DU 23 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 1998
RÉSERVATIONS: 521-4191
UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre Expérimental

espace libre
1945 Fullum
métro Frontenac

LE DEVOIR VOIR

le nouveau théâtre
NTE
expérimental



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Claude Lemieux

LES ARTS

PERFORMANCE

Descente aux enfers

Michel Lemieux et Victor Filon créent Orfeo à l'Usine C

Le vrai de vrai tandem de la performance virtuelle lance sa nouvelle création, cette semaine, à Montréal. Cette fois, Lemieux et Pilon proposent une adaptation quadrimensionnelle et multimédia du mythe plurimillénaire d'Orphée, qui va inutilement défier la mort par amour pour son Euridyce.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

C'est une belle et tragique histoire antique qui a imprégné toute une littérature sacrée, jusqu'aux origines du christianisme. On résume. Orphée perfectionne la lyre reçue d'Apollon et charme les hommes, les bêtes, les dieux et même les pierres avec son chant qui lui aide aussi à conquérir son épouse, la Dryade Eurydice. Un jour, la belle est poursuivie par Aristée et piquée par un serpent. Elle en meurt. Orphée descend alors au royaume d'Hades où il charme Cerbère et les divinités infernales. Il obtient la permission de ramener son amour sur Terre, à condition de ne pas la regarder sur le chemin du retour. Malgré sa promesse, il se retourne. Euridyce disparaît à jamais dans les ténèbres. Orphée reste ensuite seul et inconsolable, jusqu'à sa propre fin tragique.

Ce mythe a donné naissance à une très riche littérature, de Virgile à Ovide, et à d'innombrables œuvres artistiques, dont les opéras de Monteverdi, Gluck, Haydn et Offenbach, le ballet

de Stravinski, les tableaux de Bruegel, Le Tintoret, Rubens, Poussin et Delacroix, le film *Orfeu Negro* de Marcel Camus, et puis le film de Cocteau, évidemment, dans lequel triomphait le beau et noble Jean Marais, lui-même tout juste emporté de l'autre côté de ce monde.

Maintenant, dès cette semaine, à l'Usine C, avec *Orfeo*, c'est donc au tour du tandem de Michel Lemieux et Victor Pilon de s'avancer sur ce continent déjà exploré en tous sens. «On voulait bien plonger dans cette vieille histoire d'amour, mais à condition de l'actualiser», explique Michel Lemieux, performeur de la première heure, au début des années 80, associé à l'artiste visuel Victor Pilon depuis 1990. «On voulait raconter une histoire au public d'aujourd'hui, en utilisant l'archétype antique. C'est toujours à ça que servent les mythes, non? À parler de nous, maintenant...»

Cette fois, Orfeo (Rodrigo Proteau) est un Casque bleu et Euridyce (Julie Slater) travaille comme chercheuse pour la radio. Elle meurt après avoir été heurtée par un «serpent mécanique» (une auto...). Orfeo sombre

dans l'alcool et son delirium tremens l'entraîne dans un long périple imaginaire. Il est alors aidé par Heurtebise (Peter James), un suicidé condamné à errer éternellement, qui va pour ainsi dire reprendre goût à la vie au contact des deux amants réunis dans le rêve.

«Nous on s'est demandé si c'est encore possible de vivre le grand amour, alors que les couples se séparent après une petite chicane», commence Michel Lemieux. «J'ai perdu des êtres chers, j'ai vécu des peines d'amour, je vis présentement une belle histoire d'amour», enchaîne Victor Pilon. «Ce spectacle me permet donc de puiser dans toutes sortes de souvenirs, parfois douloureux, parfois fabuleux.» Ce qui permet à Lemieux de reprendre, du tac au tac, «Moi, si je ne suis pas en amour, je suis en peine d'amour, c'est à peu près ça ma vie, dit-il. Alors oui, c'est un spectacle autobiographique. Je ne pourrais pas parler intimement de la guerre, parce que je n'ai jamais vécu ça. La seule guerre que je puisse transposer c'est ma petite guerre intérieure. Je peux faire un show sur l'amour, ça oui, sur la douleur d'aimer, ça oui, je l'ai déjà vécu. Et comme ça me touche, je peux étonner les spectateurs et les toucher à mon tour.»

Les patenteurs high-tech

Il y a ce «quoi» et ce «pourquoi», mais il y a surtout le comment. Les deux directeurs artistiques — la compagnie Michel Lemieux Musique et Performance (1983) est devenue Michel Lemieux Victor Pilon Creation Inc en 1996 — ont déjà créé ensemble *Grand Hôtel des étrangers* et *Pôles*. Des



Orfeo, une création de Michel Lemieux et Victor Pilon

productions hybrides alliant le réel et le virtuel, jouant avec les techniques de pointe, intégrant aussi bien la danse, le théâtre que les arts visuels. Leur *Orfeo* sera évidemment de cette eau multidisciplinaire. «Notre spectacle propose une expérience collective, comme le disait Cocteau du cinéma, poursuit Lemieux. On fait apparaître des petits bouts de réalités virtuelles à l'intérieur d'un tout bel et bien réel. Au fond, on travaille moins sur le virtuel que sur le choc entre le virtuel et le réel. La présence du vivant, la présence réelle des êtres humains sur scène est une force encore irremplaçable. Même le cinéma ou la télé n'ont pas réussi à tuer le théâtre. Il

serait étonnant que la réalité virtuelle y arrive...»

Ce qui n'exclut pas un raffinement constant des techniques. À ses premières performances, pendant la pré-histoire informatique, Michel Lemieux s'attachait une lampe de poche sur la tête et créait des ombres fascinantes autour de lui. Plus récemment, dans *Grand Hôtel...*, l'effet était amplifié par des bandes visuelles et sonores, pré-enregistrées. Cette fois, les deux mondes se côtoient en temps réels. «Comme on veut privilégier l'interaction dans Orfeo, la grande majorité des projections virtuelles sont en direct, explique Pilon. On a un décor sur scène et juste à côté, un petit studio de tournage. Dès qu'un performeur quitte la scène, il va en coulisses se faire filmer. Les moniteurs-témoins lui permettent d'interagir de façon beaucoup plus harmonieuse avec le performeur devant le public. Il peut ajuster ses gestes et ainsi transmettre chaque soir la même énergie, pour ainsi dire la même sueur.»

Sans compter que cette technique semble, au moins théoriquement, tout à fait adaptée au sujet. Cette forme immatérielle pourrait très bien convenir

au monde des enfers d'Euridyce, à l'univers délirant d'Orfeo.

Les compères créateurs se lancent, alors dans une défense et une illustration de leur art postmoderne à souhait, maintenant informatisé de part en part. «Un ordinateur, c'est un objet mort tant qu'il n'est pas animé par un être humain», commente Michel Lemieux. «Moi, j'aime bien jouer avec ces nouvelles machines et il y a encore beaucoup de patenteurs high-tech en moi, mais ce show a été fait avec un budget ridicule et des bouts de ficelle. Par exemple, on n'utilise aucun prototype et on détourne constamment l'usage des machines de série. En plus, l'essentiel, je le répète, c'est le lien créé entre le réel et le virtuel, et c'est pourquoi nous avons intégré les performeurs au tout début du processus de création.»

Victor Pilon en rajoute, pour bien faire sentir, une dernière fois, qu'Orfeo participe d'une nouvelle forme de spectacle. «Le texte tient en dix pages et a été ajouté à la toute fin, dit-il. C'est volontairement anecdotique. On ne fait pas du théâtre traditionnel. On ne sommes plutôt des créateurs d'images poétiques ou des performeurs visuels.»

Un fil à la patte

FEYDEAU

MISE EN SCÈNE : DANIEL ROUSSEL

RÉSERVATIONS : (514) 844-1793
www.feydeauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE
LE SAMEDI ET LE DIMANCHE EN MATINÉE,
SUR RÉSERVATION SEULEMENT.

Du 3 au 28 novembre 1998

PIERRETTE ROBITAILLE
FRANÇOIS PAPINEAU
SYLVIE MOREAU
CARL BÉCHARD
NORMAND LÉVESQUE
FRANÇOIS TASSÉ
DENIS ROY
DANIEL LORAIN
JEAN ASSELIN
VINCENT GIROUX
DENYS PARIS
VIVIANE PACAL
CHRISTIAN THOMAS
GINA COUTURE
SASHA DOMINIQUE
JEAN-RAYMOND CHÂLES

Omni
La Presse
TVR
SPEXEL

Dans la série **MOTEL DE PASSAGE**

DERNIÈRE SEMAINE

DU 18 AU 21 NOVEMBRE 1998

L'Enfant-Problème

de GEORGE F. WALKER

Traduction MARYSE WARD

Mise en scène PIERRE BERNARD

Distribution MICHELINE BERNARD
CÉLINE BONNIER
STÉPHANE F. JACQUES
JEAN-FRANÇOIS PICHETTE

COMPLÉT LES 18 ET 19 NOVEMBRE

2 POUR 1 LE JEUDI
(Certaines restrictions s'appliquent)

Assistance à la mise en scène et régie ISABELLE BRODEUR Décor JEAN BARD
Costumes MÉRÉDITH CARON Éclairages MATTHIEU GOURD Environnement sonore LARSEN LUPIN

ABONNEMENTS TOUJOURS DISPONIBLES

POUR RÉSERVATIONS (514) 845-7277 RÉSEAU ADMISSION (514) 790-1245 / 1 (800) 361-4595

FORFAIT MOTEL DE PASSAGE

À l'achat d'un billet pour L'Enfant-Problème, obtenez jusqu'à 15% de rabais sur les billets de Pour Adultes seulement et Le Génie du crime.

Le théâtre d'Agota Kristof
une première nord-américaine!

montage et mise en scène
Guy Beausoleil

Bonne nuit les vivants!

les univers d'Agota Kristof

Production autogérée en codiffusion avec

3700, rue St-Dominique
angle Des Pins
métro Sherbrooke

COMPLÉT 16 et 18 novembre

du 4 au 22 novembre 1998
Réservations: (514) 843-7738

la femme comme champ de bataille

de matëi visniec

du 17 novembre au 13 décembre 1998

CARTES ABONNEMENTS
DISPONIBLES
526-6582



THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

une production le groupe de la veillée, présentée dans le théâtre intime. mise en scène claudie lemieux. avec tania kontoyanni et cary lawrence. scénographie et éclairages claudie goyette. bande sonore et images philippe laliberté.

1371, rue ontario est, réservations 526-6582, réseau admission 790-1245

Une création du Théâtre de la Vieille 17 (Ottawa) et du Théâtre populaire d'Acadie (Caraquet)

Idéation et mise en scène : Robert Bellefeuille
Assistance à la mise en scène : René Cormier
Texte : Louis-Dominique Lavigne et Robert Bellefeuille

Avec : Esther Beauchemin, Luc Rondeau, Ginette Chevalier, Luce Pelletier, Luc LeBlanc, Carole Caouette, Luc Thériault, Jac Gautreau, Yves Turbide, Guy Freixe, Philippe Pointard, Diane Fortin

Du 10 au 22 novembre 1998
Les samedis et dimanches à 15 h
14 novembre • 15 novembre • 21 novembre • 22 novembre
Mardi 17 novembre à 19h30

«Mentire»

de Louis-Dominique Lavigne et Robert Bellefeuille

Billets en vente (514) 288-7211

245, rue Ontario Est
Métro Berri-UQAM

514 790-1245
1 800 361-4595

ALCAN

LE DEVOIR

TVR

LES ARTS À QUÉBEC

Trésors des premières nations

L'exposition permanente du Musée de la civilisation vise à surprendre et à émouvoir le visiteur

VINCENT DESAUTELS
CORRESPONDANT
DU DEVOIR À QUÉBEC

Quelques semaines avant l'ouverture, le relationniste du musée avait levé le rideau pour quelques curieux sur l'une des pièces maîtresses de l'exposition à venir. Au milieu du tumulte d'une salle en plein montage reposait un gigantesque canot d'écorce, un «rabaska» de plusieurs mètres fabriqué en 1985 à Manawan par César Newashish, alors âgé de 82 ans, pour l'exposition universelle de Vancouver. Parmi les caisses et les chariots, les bâches et les échafaudages, on ne distinguait, le temps d'un regard, que l'imposante proue du canot qui s'élevait au-dessus du sol, peinte de motifs rougeâtres sur fond d'écorce brunie.

Aujourd'hui, l'exposition *Nous, les premières nations* est ouverte au public et le rabaska de César Newashish trône fièrement au centre de la salle, parmi plusieurs centaines d'objets témoins d'une culture millénaire si proche de nous et si éloignée en même temps. (Œuvres d'art, pièces archéologiques, outils de chasse et de pêche, vêtements traditionnels ou autres objets de la vie courante, on les a chargés de raconter aux visiteurs la réalité passée, présente et future des onze nations amérindiennes qui vivent aujourd'hui sur le territoire du Québec.

Des sculptures inuits, par exemple, renvoient autant à la tradition artistique autochtone qu'aux retombées commerciales qu'elles ont apportées. Un costume d'apparat porté par le chef Tahourenche de Wendake au début du XIX^e siècle ou des wampums en coquillage rappellent évidemment des façons de faire qui remontent à des temps immémoriaux. En parallèle, plusieurs bandes vidéo, la plupart réalisées par le cinéaste Arthur Lamothe, permettent à des Amérindiens d'exprimer leur réalité contemporaine, que ce soit en matière de revendications territoriales, de développement économique ou d'héritage culturel.

Une présence constante

Dix ans avant de rendre un tel hommage aux premières nations, ce pourrait être perçu comme une éternité par certains esprits chagrins. Mais ce serait avoir la mémoire courte, puisque le Musée de la civilisation a souvent abordé des thèmes reliés aux Amérindiens, tant dans ses activités culturelles que dans ses salles d'exposition. Dès l'ouverture, *Toundra*, *Taïga* traitait des peuples du Nord et, depuis, plusieurs expositions ont repris des sujets amérindiens: *L'Œil amérindien, regard sur l'animal* en 1991, *Nomades* en 1992, *Plumes et Pacotilles* en 1993, *Mémoire vive - Puigurqajanngitakka* en 1995... «Comme on faisait beaucoup d'expositions temporaires reliées à des thèmes amérindiens, on n'avait pas senti le besoin d'installer une exposition permanente», mentionne Dominique Bilodeau, chargée de projet pour l'exposition *Nous, les premières nations*. Parce qu'une expo permanente, il faut l'assumer: elle est là pour au moins une dizaine d'années. Avec les dix ans du musée, qui se voulaient comme une deuxième naissance de l'institution, on a pensé que le moment était venu d'en proposer une nouvelle au public et ce fut *Nous, les premières nations*.

L'exposition a été conçue avec le concours de représentants des onze nations amérindiennes québécoises et s'oriente autour des grands thèmes qui reflètent l'actualité de la vie autochtone. «Nos collaborateurs nous ont bien avertis qu'ils ne voulaient pas que leur culture soit traitée comme une culture morte, appartenant à un passé révolu. On ne le sent pas toujours quand on vit à Québec ou à Montréal, mais ces gens-là vivent entièrement dans le présent. Oui, ils ont un passé et ils sont attachés à leurs traditions, mais en même temps ils sont entrés dans la modernité. Notre souci premier était de sortir du folklore pour

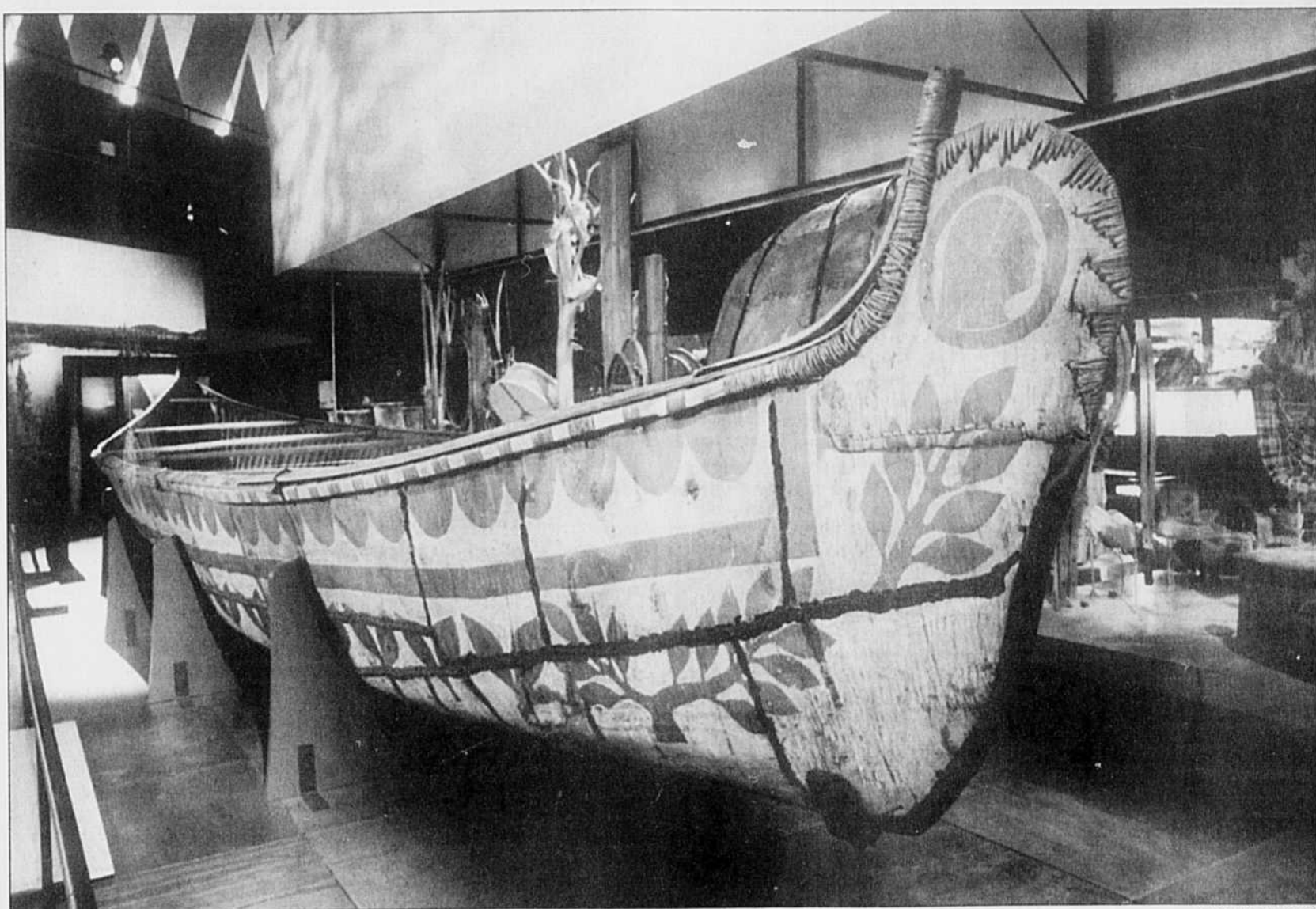
les montrer comme un monde vivant», rapporte Dominique Bilodeau. En ce sens, une partie de *Nous, les premières nations* a été réservée à des terminaux branchés sur divers sites Web amérindiens; la réalisation de ce «café Internet» fut d'ailleurs confiée à une firme autochtone.

Un parcours libre

L'apport de conseillers amérindiens se fait aussi sentir dans la disposition de l'exposition. Dominique Bilodeau explique qu'il s'agit d'un parcours libre, circulaire, avec deux entrées et donc pas de plan de visite précis: «Au début du projet, on a fait visiter différentes expositions à nos collaborateurs autochtones et ils ont été très clairs dans leurs préférences: ils ne voulaient pas de labyrinthes ni de parcours balisés; "Pas de murs", ont-ils insisté. Ça reflète la dimension territoriale qui leur est si chère; le territoire est une réalité très ancrée en eux qu'on a voulu recréer en misant sur un espace sobre, aéré et en ramenant les regards vers le sol.» Le visiteur peut se sentir un peu perdu dans l'immense salle aux allées dégagées, idéales pour recevoir des groupes scolaires, qui d'ailleurs ne manquent pas d'y venir en grand nombre.

Si la collaboration avec des conseillers autochtones fut fertile, elle n'en a pas moins révélé des blessures profondes: l'aspect spirituel, par exemple, a complètement été évacué de l'exposition. «C'est très controversé chez les autochtones; c'est trop intime, ça n'avait pas de bon sens de traiter un sujet où eux-mêmes ne s'entendaient pas sur la place à lui donner. Il faut comprendre qu'ils ont été humiliés, bafoués dans leurs pratiques spirituelles. Les plus vieux ressentent une gêne de revenir à ça, alors que certains, plus jeunes, aspirent à se les réapproprier. Tout cela fait que c'est un sujet tabou», constate la chargée de projet.

Autre particularité qui peut surprendre le visiteur: l'exposition est conçue en îlots thématiques, mais rien ne vient faire le lien entre ces blocs; les textes d'introduction auxquels on a été habitués et qui permettaient une synthèse aisée des informations ont ici été éliminés. «Nous avons essayé de faire en sorte que chaque thème soit "auto-portant", répond Dominique Bilodeau. Nous avons tenté de pas être trop didac-



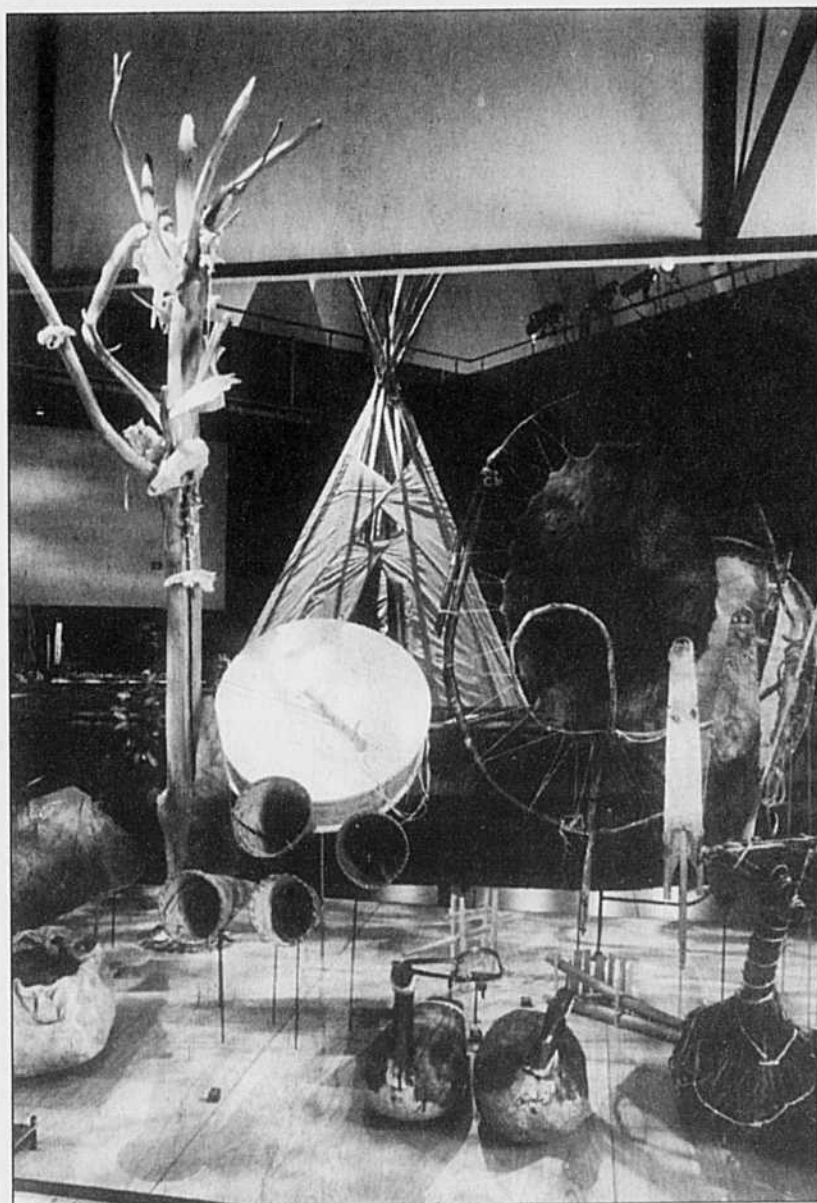
Rabaska fabriquée par César Mewashish, Manawa Attikamek, et construite en 1985 pour l'Exposition universelle de Vancouver

JACQUES LESSARD

tiques. C'est une exposition impressionniste qui vise à susciter la curiosité. L'exposition se veut un lieu de rencontre pour permettre à une culture de s'exprimer, de se faire connaître. L'idée générale n'était pas d'enseigner, mais de surprendre, d'intéresser et surtout d'émouvoir le visiteur.»

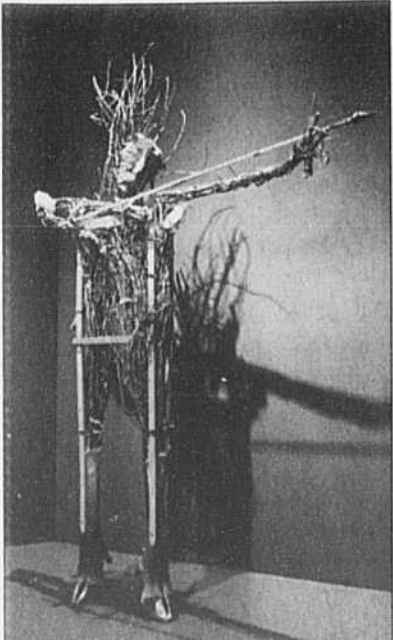
NOUS, LES PREMIÈRES NATIONS

Exposition permanente
Musée de la civilisation
Depuis le 21 octobre 1998



JACQUES LESSARD

Une partie de l'exposition *Nous, les premières nations*



Le piège qui s'efface, installation de matériaux naturels de Diane Robertson

Pierre Collin
Pierre Lebeau
Alexis Martin

Gabriel Gascon
Henri Chassé
Marie Michaud

MAÎTRES ANCIENS

de Thomas Bernhard

adaptation et mise en scène
Denis Marleau

4
Masques

«Un grand spectacle, avec des moments stupéfiants, des envolées inoubliables...»
Robert Lévesques, LE DEVOIR, mai 1995



Une création du Théâtre UBU
en coproduction avec le Théâtre français du CNA
et le Festival de théâtre des Amériques.

assistance à la mise en scène Michèle Normandin
décor Claude Goyette, costumes Lyse Bédard, éclairage Guy Simard
musique originale Denis Gougeon, conseiller littéraire Stéphane Lépine

du 11 novembre au 5 décembre
vendredis à 20 h, samedis à 16 h

Billetterie
514 253-8974

BILLETTS
514 790-1245
1 800 361-4545

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal — Papineau ou Vial — autobus 34 — Pie IX, autobus 139 — com@denise-pelletier.qc.ca www.denise-pelletier.qc.ca

LE DEVOIR

ACCÈS
MENTAL

22% de réduction
les samedis

Mon Vieux Tu M'as Jeté Sur Une Nouvelle Pl@nète

texte François Archambault@miseenscène jean-stéphane Roy@scénographie olivier Landreville
lumière Nicolas Descoîteaux@son claudelémelin@avec: louisecardinal@joëlmelançon
@juliménard@danielparent@dir.art. claudespoissant

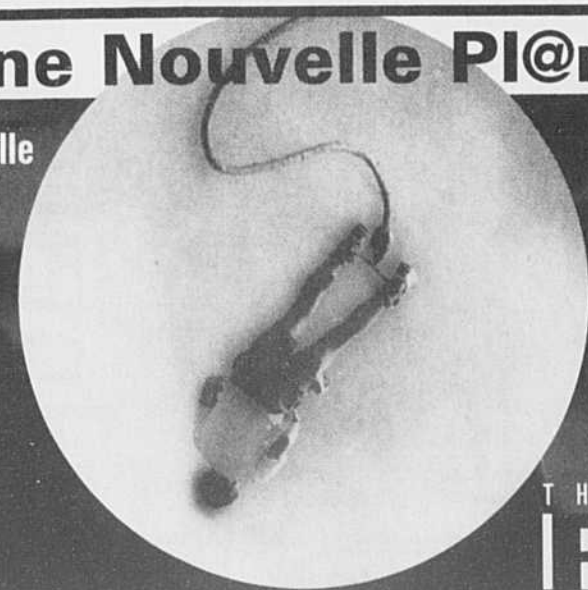
à Montréal 2 soirs seulement @billet.11\$

+ de 50 rep. en tournée pour ados/ guerre mensonge pouvoir inspiration gloire amour en 1 heure

mardi et mercredi / 17 et 18 novembre / 20h00

4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT
MONTRÉAL, QUÉBEC
RÉSERVATIONS : (514) 845 4890
ADMISSION : (514) 790 1245

SALLE
DU THÉÂTRE
ESPACE GO



THÉÂTRE
IPAP
PETIT À PETIT

Alexander Calder ou le simple bonheur de l'art

JOHANNE LEBEL
COLLABORATION SPÉCIALE

San Francisco — Les musées américains étaient sur l'affaire. Le plat était fort convoité et il ne serait servi qu'une seule fois. L'objet du désir? Une importante rétrospective d'Alexander Calder, organisée et présentée au printemps par la National Gallery of Art de Washington. Réalisée à l'occasion du centième anniversaire de naissance de l'artiste, l'exposition rassemble 250 objets: sculptures, dessins, bijoux et peintures. Les deux autres grandes rétrospectives américaines eurent lieu à New York. La première au Museum of Modern Art en 1943 et la deuxième en 1976, quelques semaines avant la mort de Calder, au Whitney Museum of American Art. Un tel événement autour du sculpteur américain n'est pas chose facile à organiser. Les conservateurs ont à jongler avec plus de 16 000 objets produits, dont beaucoup appartiennent à des privés, et des sculptures dites «mobiles» qui sont un défi pour le transport et l'installation. Après avoir tiré les bons fils, le San Francisco Museum of Modern Art (SFMOMA) devenait le deuxième et dernier hôte de l'événement.

Rupture(s)

Depuis le 4 septembre, l'exposition occupe les derniers étages du musée, le hall d'entrée et le jardin voisin. La rencontre commence donc dès les premiers piétinements dans la file d'attente. Au-dessus de nos têtes, en parfaite intégration avec le lieu, une délicate organisation de tiges et de feuilles de métal se balance à la vitesse du presque rien. En noir et blanc et de bonne dimension, l'*International Mobile* (1949) est tout désigné pour occuper cet espace de granit noir et de murs blancs, coiffé d'un imposant puits de lumière. Il y est comme s'il y avait toujours été.

En empruntant l'escalier central dont chaque palier ouvre sur le puits, on redécouvre le mobile, cette fois-ci la tête dans les tiges et les feuilles. Ce puits de lumière est l'axe central autour duquel se déploient les six étages du musée. Fondé en 1935, le SFMOMA loge depuis trois ans dans ce bâtiment-vedette conçu par l'architecte suisse-italien Mario Botta. Bâtiment phare d'un quartier en redevelopment, l'édifice est étonnant. On n'oublie pas cet imposant cylindre tronqué à rayures noires et blanches qui émerge d'un dynamique carré de briques rouges. Cela fait regretter l'occasion manquée par les responsables de l'architecture du Musée

d'art contemporain de Montréal...

Alexander Calder (1898-1976) est, lui, un joueur majeur dans la reconstruction de la sculpture après que la modernité eut littéralement cassé les siècles de traditions accumulées. Le XIX^e siècle marque à la fois l'apothéose et les limites du potentiel de développement d'un savoir-faire devenu classique, codifié, académisé. Ainsi, les réalités du monde nouveau se traduisent par une rupture esthétique. On retire le sujet du tableau ou de la sculpture, la mélodie de la musique et l'ornementation de l'architecture. L'œuvre de Calder se situe dans ce contexte de «tableau blanc», où tout est à refaire. Les objets en fil de fer, les mobiles et un nouveau type de sculpture pour les places publiques seront son apport à l'art de notre siècle.

Né dans la région de Philadelphie, Alexander Calder grandit dans un milieu d'artistes, aisé et ouvert. Son père est sculpteur et sa mère, peintre. À la maison, dans son propre studio, le jeune Sandy fabrique ses jouets et déconstruit ceux des autres. Malgré ces antécédents, c'est un diplôme d'ingénieur mécanique qu'il obtient en 1919. Le jeune homme, élevé sans contrainte, n'exercera pas longtemps ce métier. Par contre, cet apprentissage des mathématiques, de la physique et des matériaux industriels sera manifeste dans l'exercice de son art. Dès 1923, on le retrouve aux cours de peinture de l'Art Students League à New York et, en 1926, il débarque à Paris.

Fildefériste

Le fil de fer sera le matériau premier des débuts européens du sculpteur. Dans les soirées, muni de ses pinces et de son rouleau de fil, Calder s'amuse à réaliser sur le vif des portraits des invités. Une pleine salle de l'exposition présente des travaux du genre qui sont comme autant de dessins exécutés dans l'espace. On peut y voir, entre autres, une magnifique tête suspendue de Fernand Léger (1930), exécutée en trois dimensions. La représentation est efficace, expressive et amusante. Pour illustrer Joséphine Baker, dont il admirait la grande mobilité, il réalise un portrait en pied où tous les membres sont articulés. Cette sculpture, sans en avoir le nom, possède déjà le mouvement qui caractérisera les célèbres «mobiles» à venir.

Pendant cette même période, il réalise un cirque miniature qui deviendra sa carte de visite parisienne. Dans ce *Cirque Calder*, on retrouve ses talents de concepteur de jouets (métier qu'il a exercé à Paris) et sa fascination

pour le cirque. La rétrospective nous présente, en début de parcours, un film de 1961 où l'on peut voir un Sandy de 63 ans, cheveux blancs ébouriffés, visage à la Jacques Languiand et grosse voix éraillée. Il reprend ce numéro qui avait été plus que populaire à Paris, à la fin des années vingt. Parmi le public enthousiaste de l'époque, on peut nommer les Jean Cocteau, Joan Miro, Fernand Léger, Man Ray et Piet Mondrian. Encore aujourd'hui, le rire généreux des visiteurs du SFMOMA fait foi de la force d'un humour qui n'a pas vieilli. Il faut voir Calder manipuler avec un réel plaisir ses petits personnages de fil de fer, de papier, de tissu, de liège, etc. Sous les commentaires de ce maître de cérémonie enjoué, clowns, lutteurs japonais, jongleurs, chevaux et avalueur de sabre viennent à tour de rôle faire leur numéro.

C'est une rencontre avec Piet Mondrian en 1931 qui fait bifurquer Calder vers l'abstraction: «*The shock that converted me*», expliqua-t-il plus tard. À partir de ce moment, son art sera essentiellement non figuratif. Cette conversion s'opère par un désir de faire bouger les tableaux géométriques du très sérieux théoricien hollandais: «*It could be made to oscillate in different directions and at different amplitudes. [...] Just as one can compose colors, or forms, one can compose motions*». Ainsi, la forme «mobile» a littéralement émergé d'un tableau de Mondrian. Les lignes sont devenues une succession de tiges de métal de longueurs différentes, interrelées et courbées selon les nécessités de l'équilibre; les carrés de couleurs vives se sont métamorphosés en formes simples, découpées dans le métal et fixées au bout des tiges; le fond blanc du tableau... de l'espace, du vide.

En 1932, peu de temps après cette conversion, il expose à Paris ces sculptures que Marcel Duchamp baptisera «mobiles». Calder décrit ainsi leur fabrication: «*I begin at the small end, then balance in progression until I think I've found the point of support. This is crucial, as there is only one such point and it must be right if the object is to hang or pivot freely*». Cette innovation du sculpteur finira par se retrouver au ciel des berceaux. Et il est fort à propos que Calder partage le quotidien dans le cadre des activités parallèles, ce n'est pas l'exposition qui permet une telle expérience, mais un documentaire, *American Master: Alexander Calder* de Roger Sherman, présenté un soir seulement dans le cadre des activités parallèles. La présentation d'extraits de ce document dans l'exposition aurait pu compenser ce qui, pour des raisons de conservation sans doute, n'était pas possible.

La robe, mais nous ne saurons rien de sa grâce. Les mobiles de Calder sont ainsi. C'est dans le mouvement que leur force poétique se libère. Quelle bouleversante surprise quand on découvre ce silencieux ballet de trajectoires entrecroisées! Malheureusement, ce n'est pas l'exposition qui permet une telle expérience, mais un documentaire, *American Master: Alexander Calder* de Roger Sherman, présenté un soir seulement dans le cadre des activités parallèles. La présentation d'extraits de ce document dans l'exposition aurait pu compenser ce qui, pour des raisons de conservation sans doute, n'était pas possible.

Compagnons stables

À partir de 1953, l'artiste de 58 ans, désormais reconnu et accompli, simplement dénommé *Man*. C'est à la réalisation de sculptures monumentales. Depuis les années trente, il avait en atelier des projets de ce genre,

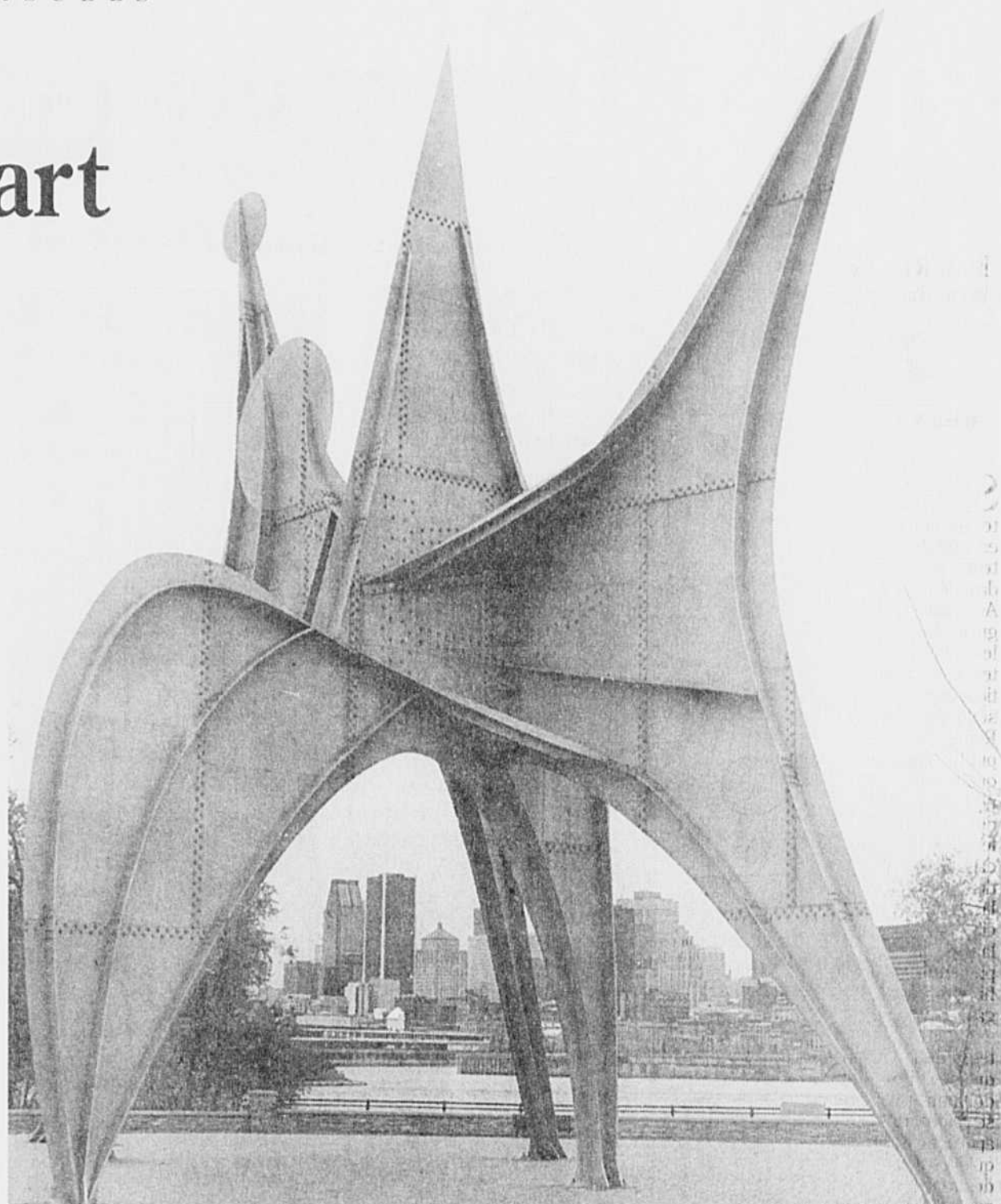
mais les commandes n'y étaient pas. Après la Deuxième Guerre, les «trente glorieuses» amènent un fort développement des villes et de l'architecture moderniste. Ces sculptures aux angles arrondis allaient faire d'excellents compagnons aux nouveaux édifices aux formes rigoureuses. Calder concevra ces sculptures en tenant compte des spécificités du lieu. Une de ses premières commandes du genre, *La Spirale*, sera réalisée expressément pour le siège de l'UNESCO, à Paris. La plupart de ces sculptures ne comportent pas de parties mobiles et, de ce fait, Miro les dénomma «stables».

Au début des années soixante, une commande lui parvient du Québec. Le nouveau stable prendrait place sur le site de Terre des hommes. Calder y réalise sa plus haute sculpture, tout simplement dénommée *Man*. C'est à son atelier français de Saché, dans la région de Tours, qu'il conçoit l'objet. La maquette initiale, propriété d'un collectionneur privé, est présente dans l'exposition. Ce cinquante centimètres d'un délicat montage de feuilles de métal et de broches est agrandi une première fois, dans une proportion de 1/5 de l'objet final. Calder peut ainsi tester la résistance au vent et modifier le profil au besoin. Puis, sous la supervision de cet ex-ingénieur, les feuilles de métal sont produites et découpées par des métallos français.

La finition, boulonnage et peinture, se fait sur le site d'Expo 67. Calder avait prévu peindre la sculpture en noir, le rouge et le noir étant ses couleurs privilégiées. Fait exceptionnel, elle sera laissée à nu pour des motifs d'ordre publicitaire («*They wanted it bare, which was natural because the Nickel company put up the money, so they wanted it look like nickel*», expliqua l'artiste). Les Montréalais ont eu plus de succès que Frank Lloyd Wright. Pour le Guggenheim, il avait commandé un mobile tout en or. Calder avait acquiescé; l'objet serait réalisé en or, mais il serait peint en noir, il n'a pas obtenu le contrat...

Man témoigne bien de l'ensemble des stables produits par l'artiste. Par ces sculptures monumentales, il a réalisé un art public qui sied bien à l'esprit démocratique de notre siècle. Ses sculptures sont sans piédestal, au sens propre comme au figuré. On peut s'approcher, toucher et circuler à travers cette structure ouverte. De plus, la simple symbolique des trois cercles couronnant la sculpture suffit à exprimer avec efficacité et poésie l'idée de l'homme. Aussi, il est intéressant de noter que, malgré le volume et la robustesse de l'objet, ce dernier n'a rien perdu de la légèreté, du côté aérien, si caractéristique de l'œuvre de Calder. La délicatesse de l'emprise au sol, les longues pattes, la minceur des plaques de métal et les ouvertures y concourent.

Les rétrospectives sont de ces événements qui donnent aux musées toute leur pertinence. En effet, seules ces institutions ont vraiment les moyens de mettre en scène de larges pans de l'histoire matérielle, de rassembler en un seul lieu l'essentiel de l'œuvre d'une vie. La rétrospective permet une compréhension globale qu'une fréquentation sporadique d'une œuvre serait longue à donner. Il est en ce sens regrettable que la rétrospective Calder ne puisse faire un arrêt au nord-est du continent. Consolation, Montréal possède l'un des plus beaux Calder. Double consolation, cet objet compose, avec le centre-ville en arrière-plan, un tableau urbain d'une exceptionnelle qualité. Une troisième consolation serait possible. Une présentation à la télévision de Radio-Canada cet automne, à l'occasion du centième anniversaire de Calder, de l'excellent documentaire de Roger Sherman qui, soit dit en passant, s'ouvre sur *Man* et son île.



L'Homme compose, avec le centre-ville en arrière-plan, un tableau urbain d'une exceptionnelle qualité.

EXPOSITION
JEAN-MARCEL DUMONTIER
œuvres récentes
ainsi que le travail de 8 autres artistes
jusqu'au 30 novembre
Heures d'ouverture :
du mardi au samedi, de 12h00 à 18h00.
LE BATEAU-LAVOIR
372 rue Ste-Catherine O.
(coin Bleury), suite 516
(514) 278-5946

ŒUVRES RÉCENTES
SCULPTURES ET DESSINS
JUSQU'AU 5 DÉCEMBRE
HENRY SAXE
GALERIE KÔ-ZEN
532, AVENUE DULUTH EST
514 842-0342

Eric Daudelin
LES ESPACES DU SILENCE
du 7 novembre au 5 décembre 1998
OBSERVATOIRE 4
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Espace 426
Montréal, Québec H3B 1A2 (514) 866-5320
du mercredi au samedi, de 11h30 à 17h30

EXPOSITION
MICHEL-THOMAS TREMBLAY
«ÉLANS»
Jusqu'au 30 novembre
Galerie
BERNARD DESROCHES
2125, rue Crescent, Montréal
Tél. 842-8648
Du mardi au vendredi de 10h à 17h30
Samedi de 10h à 17h

Le Centre d'exposition de Rouyn-Noranda, institution muséologique créée en 1973, est l'initiateur de **PassArt**, un événement national qui réunira 2000 œuvres à Rouyn-Noranda au printemps de l'an 2000.

Cette grandiose exposition sera l'occasion d'un constat sociologique de la pratique artistique québécoise au seuil du troisième millénaire.

LE PASSAGE 1999-2000

Invitation aux artistes professionnels

Date limite d'inscription / 1^{er} janvier 1999

Direction du projet : Louise Boudreault
Président d'honneur : Jean-Charles Couté
Président du conseil d'administration : Daniel Maréau
Responsable du comité culturel : Jean Dumont
Commissaires : Roger Bellemare, Chantal Boulanger, Jocelyne Connolly, Sylvie Cotton, Gilles Daigneault, Madeleine Doré, Madeleine Forcier, Guaitan Lacroix, Laurier Lacroix, Monique Langlois
Groupe associé : Événements 31
Communications et relations publiques : Groupe 2000 neuf

Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
425, boulevard du Collège, C.P. 415, Rouyn-Noranda (Québec) J9X 5C4
Téléphones : (819) 762-6600 (sans frais) 1 888 957-1999
Télécopieur : (819) 762-9425
Courriel : passart@ino.com

Participez à PassArt

Partenaires : Rouyn-Noranda, Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, Culture et Communications, Ville de Rouyn-Noranda, Hydro Québec, Tembec, Télébec, LE DEVOIR, Remy Trudel.

À VOIR AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL
DU 26 SEPTEMBRE 1998 AU 24 MARS 1999

riopelle

À voir aussi : « Un lieu de liberté » Le Refus Global sous l'œil témoin de Maurice Perron

Centre d'art Baie St-Paul
23, Ambroise Falarid, Baie St-Paul
Tél. : (418) 435-3681

Groupe La Mutuelle
BANQUE NATIONALE
Centre de l'Estrie
LE DEVOIR
Le Soleil

LES ARTS

ARTS VISUELS

En terrain connu

ROBERTO PELLEGRINUZZI
Studio d'arte contemporanea Pino
Casagrande
Via degli Ausoni, 7a
Jusqu'au 20 janvier 1999

BERNARD LAMARCHE
ROME

Situé à l'étage supérieur d'un édifice multifonctionnel, le Studio d'arte contemporanea Pino Casagrande est une des cinq galeries qui présentent l'art contemporain québécois dans le cadre de Orizzonte Québec. Au vernissage de mardi dernier, malgré la pluie et la grève des taxis qui ralentit la ville, le flot continu des visiteurs, parmi lesquels de riches collectionneurs, démontre la qualité du réseau de diffusion de la galerie (à Rome, chaque galerie possède son public spécifique). Dans n'importe quelle ville, et qui plus est Rome, on ne fait pas un tabac facilement avec des artistes inconnus, sans que le galeriste affiche une foi inconditionnelle dans le travail présenté et qu'il possède un réseau bien établi — sauf pour la galerie Hugo Ferrante, qui ne participe pas à des opérations dirigées de la sorte, les cinq galeries en lice pour présenter les artistes québécois sont hissées dans le haut de la gamme des galeries romaines.

Là, le travail de friche des organisateurs de la vitrine de l'art québécois qu'est Orizzonte Québec (voir texte de la une) devient crucial, ayant fait se rejoindre les intérêts des galeries approchées, les créneaux particuliers qu'elles développent, et la production des artistes impliqués dans l'événement. Véritablement, vu l'enthousiasme du galeriste pour la production de Roberto Pellegrinuzzi, qu'il a accepté de défendre momentanément dans sa galerie, l'association risque de porter fruits.

Ce sont là les retombées possibles d'une telle manifestation. Si l'événement témoigne envers l'art qui se fait dans la province d'un engagement singulier de la part du Musée du Québec (MQ), l'institution qui parraine le volet arts visuels de l'événement québécois à Rome, il ne concerne pas

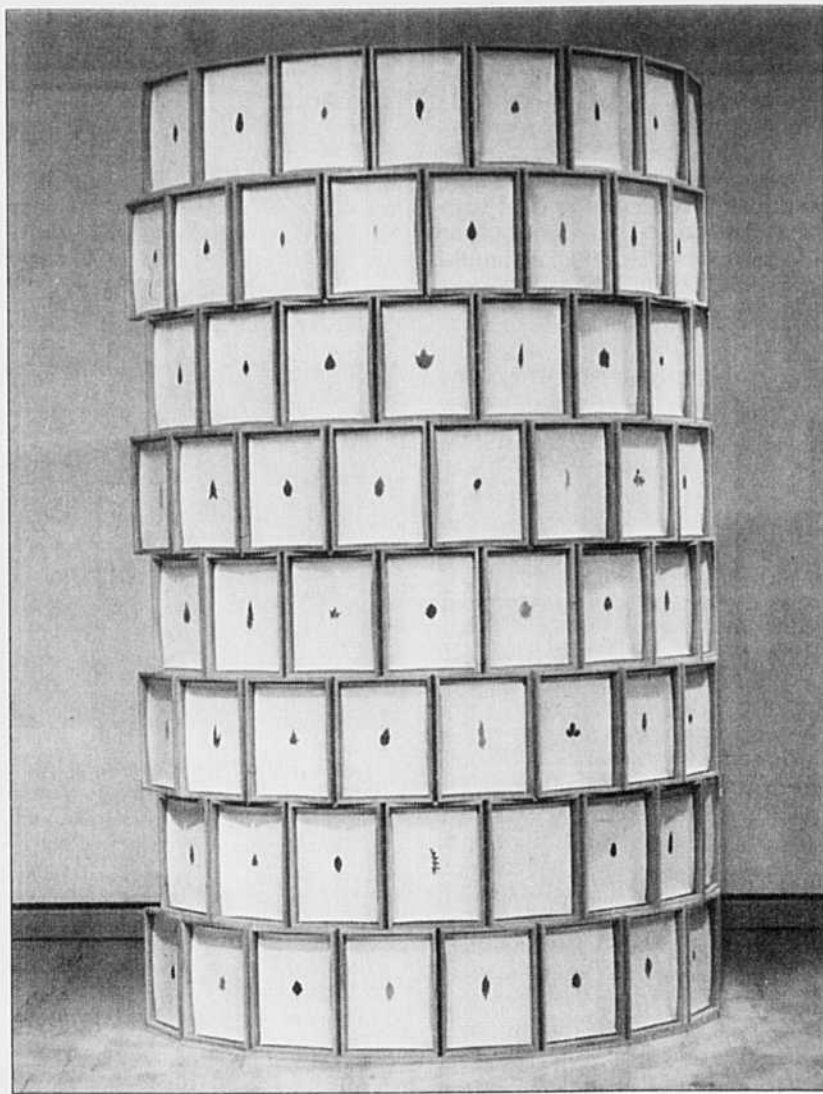
moins la défense des intérêts individuels des artistes invités. La structure de l'événement, mettant en relation une institution d'état et des galeries privées, exclut la mise en retrait, en regard du marché de l'art, qu'implique la présentation en musée, et représente une infiltration plus profonde du milieu hôte. De plus, un musée tel que le MQ doit s'assurer du respect des productions qu'il a décidé de collectionner (plusieurs œuvres montrées à Rome proviennent de la collection permanente du MQ), afin de démontrer une certaine cohérence, di-sons, éditoriale, dans le choix des artistes défendus.

Or lorsqu'on regarde la feuille de route de Pellegrinuzzi, force est d'admettre la régularité avec laquelle le MQ s'est porté acquéreur de ses pièces depuis 1990 (dont plusieurs dans la collection de prêts).

Normal, après tout, que le MQ se soit arrêté sur le photographe montrealais pour réaliser cet effort de représentation. Fort d'une exposition en septembre à la galerie parisienne Patricia Dorfmann qui le représente, Pellegrinuzzi expose pour la seconde fois en Italie, après Milan en 1995, dans une exposition de groupe à la Gian Ferrari Arte Contemporanea, *Secousse, la photographie hors d'elle-même*, organisée alors par Sylvie Parent et le galeriste Jean-Claude Rochefort (d'ailleurs, sauf pour J.J. Ringue, tous les artistes dans l'événement jouissent d'une carrière internationale appréciée).

Une pratique taxidermiste

Pour un œil habitué de voir la production de Pellegrinuzzi, malgré le fait que la presque totalité des œuvres présentées dans la sélection romaine n'ait jamais été présentée à Montréal, peu de surprises attendent le visiteur. L'artiste y poursuit avec rigueur son travail de taxidermie photographique. On y retrouve le motif de la feuille végétale qu'il explore depuis quelques années, que les reports photographiques et les jeux de transparence du support dénaturent suffisamment pour ruiner le rapport au paysage que la science de la classification a pu développer (une référence à l'inventeur du talbotype, William Henry Fox Talbot). La séduction par le visuel a tou-



COLLECTION MUSÉE DU QUÉBEC

Le chasseur d'images de Roberto Pellegrinuzzi

jours été un des domaines de travail de Pellegrinuzzi. De fait, une des dimensions importantes de sa production, du plus loin que l'on se souvienne, est celle du mimétisme. Facile, direz-vous, lorsque l'on fait de la photographie. D'accord. Par contre, sa manière particulière d'utiliser la photographie, dans un rapport si exacerbé à l'illusion, contribue presque à faire en sorte que la photographie se substitue à l'objet duquel elle est tirée, grâce à la spectaculaire méticulosité du rendu des textures, du découpage des formes reproduites, etc.

C'est pourquoi aussi la manière de travailler de Pellegrinuzzi est risquée,

dans la mesure où un autre des axes incontournables de sa production, celui du collectionnement, peut facilement être escamoté, tant le travail sur le photographique en soi est prédominant. Vrai que qui dit taxidermie, dit également accumulation. Or, au contraire d'autres productions qui mettent l'accent sur ce travail de patiente classification ou sur celui d'accumulation, le travail de Pellegrinuzzi a toujours mis l'accent sur les dispositifs d'accrochage et la rhétorique de présentation des œuvres, comme lorsqu'il produisait ses doubles photographiques de mobilier ou d'objets tridimensionnels tout faits de matière

photographique, de papier émulsionné. En ce domaine du discours sur la présentation des objets, en ce qui concerne la rhétorique du display, les retours prolongés sur les mêmes propositions peuvent semer le doute quant à la capacité d'un artiste à se renouveler (il s'agit encore d'un des fantasmes de ceux qui examinent l'art de près). De sorte qu'on a pu dire souvent de Pellegrinuzzi qu'il faisait du surplace, alors que d'un autre point de vue, on aurait pu dire qu'il travaillait à se constituer un inventaire d'objets illusionnistes.

La réception romaine

Il est facile de comprendre que ce (réel) problème particulier ne risque pas de trouver écho chez le public romain, dont le regard sur ces œuvres est encore vierge (ce n'est pas synonyme, non plus, d'une réception favorable. Bien sûr, tout reste à faire). Or, on a cherché, comme pour toutes les expositions en cours dans l'événement, à contextualiser le travail de l'artiste. Ainsi, la tour de photographies de feuilles, l'herbier qu'a acquis le MQ, est présenté ainsi que quelques autres spécimens de feuilles. Quelques œuvres que les Montréalais n'ont pas eu la chance de voir encore à Montréal — certaines ont été présentées sur Québec —, annoncent peut-être une nouvelle direction dans la veine que Pellegrinuzzi a développée.

D'une part, un relevé topographique d'une main, d'une précision maladroite, est présenté sous forme de diptyque. Faite de plusieurs photographies épinglées sur un fond, l'œuvre frappe par l'intensité des détails qui finissent par indisposer, mais aussi par les décrochages causés par les déplacements de l'appareil photographique en train de cartographier ces mains.

On retrouve les mêmes attentions que dans la production précédente, mais plutôt que de jouer sur la double fascination de la science et de la précision, ces close-up soufflés à grande échelle gagnent une dimension expressionniste absente auparavant. Pour une autre série que les visiteurs de galeries montrealaises ne connaissent peut-être pas, Pellegrinuzzi a réalisé de petits paysages photographiques, découpés en confettis qu'il dispose sur un carton, à la manière d'un papillon aux ailes déployées. Ici, le photographe renoue avec une des pratiques auxquelles on associe son nom, celle de rendre à l'image photographique une spatialité qu'elle perd à la prise de vue. Les particules d'images sont disposées de façon intrigante, pour restituer sur différents plans étroitement superposés, les lignes de fuite de la perspective des paysages en question.

A moins d'un hasard qui sans aucun doute serait heureux, vous n'aurez pas la chance de voir ces œuvres judicieusement accrochées (on a joué avec bonheur de l'espace de recul, la tour de photographies étant visible dès l'entrée en galerie, à l'autre bout de la première salle, retardant le regard porté sur les autres pièces,

plus petites). A moins que vous ne les attrapiez à Barcelone ou à Paris, dans le cadre d'une tournée qu'organise le MQ. Qu'à cela ne tienne! Ça fait une mèche que Pellegrinuzzi a exposé à Montréal, mais vous aurez l'occasion de voir ces pièces et d'autres qu'il annonce plus radicales, dans le cadre du Mois de la photo à Montréal en septembre prochain, à la galerie de l'Université du Québec à Montréal, présentées par Louise Dery, aussi commissaire des expositions de Rome pour le MQ. On parlait justement de cohérence intellectuelle...

VIOLAINE GAUDREAU
Quatre fois juin
Dessins et céramiques
Dernière journée
GALERIE SIMON BLAIS
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

Galerie d'art d'Outremont
41, avenue Saint-Just
tél. : 495-7419
ROBERT LA PALME
GOUACHES
Jusqu'au 22 novembre 1998
Commissaire : Robert Poulin
Mardi au vendredi de 13 h à 18 h Samedi et dimanche de 13 h à 16 h

ETATS D'AM
BONNIE BAXTER
Installation vidéo
18 octobre - 20 décembre 1998
Le Musée de la Ville de Lachine
110, chemin de LaSalle, Lachine H8S 2X1 Tél. : 634-3471 poste 346
Du mercredi au dimanche de 11h30 à 16h30. L'entrée est gratuite.
Avec le concours du Ministère de la Culture et des Communications du Québec et du Conseil des Arts du Canada
LE MUSÉE

Tableaux et dessins de
DANIEL GAGNON-BARBEAU
Les bouquets fous
jusqu'au 13 décembre 1998
Mardi, mercredi, jeudi
13 h à 19 h
Vendredi, samedi, dimanche
13 h à 17 h
Entrée libre
Maison de la culture
Rosemont-Petite-Patrie
6707, avenue de Lorimier
(métro Beaubien, autobus 18)
Renseignements : 872-1730
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

GIUSEPPE DI LEO
ŒUVRES RÉCENTES
DU 14 NOVEMBRE AU 5 DÉCEMBRE
VERNISSAGE SAMEDI
14 NOVEMBRE DE 15H À 17H
EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE
WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce

NORMAND HAMEL
DEMEURE D'UNIVERS
sculptures et dessins
exploration architecturale
de la mémoire
L'exposition se poursuit
jusqu'au 21 novembre
USINE C
1345, av. Lalonde, Montréal ☎ Beaudry
Du mardi au samedi de 12h à 18h

Dans le cadre de l'exposition
Résonances
ART AFRICAIN
sculptures et bijoux
du 14 novembre
au 6 décembre
GALERIE SOLEIL
207, Laurier O., Mtl
272-4100
Du mardi au samedi de 10h à 18h,
le dimanche de 12h à 16h
site web : pages.infinit.net/tellem
Masque Baoulé, Côte d'Ivoire H : 34 cm
Photo : François Massé

art
CONTEMPORAIN
Roland Poulin
Œuvres récentes
Jusqu'au 24 janvier 1999
Entailles n° 3, 1997.
Fusain, graphite, pastel, couleur acrylique,
crayon aquarelle, cire et papier collé
sur papier velin Stonehenge.
188,7 x 125,6 cm. Collection de l'artiste.
Photo : Richard-Max Tremblay.
La collection Prêt d'œuvres d'art
du Musée du Québec
Acquisitions récentes
Jusqu'au 3 janvier 1999
Rencontre avec l'artiste Roland Poulin,
dans la salle d'exposition,
le dimanche 22 novembre, à 14 h.
Gratuit avec le billet d'entrée au Musée.
Heures d'ouverture
du mardi au dimanche de 11 h à 17 h 45
le mercredi jusqu'à 20 h 45; fermé le lundi
Droits d'entrée (taxes incluses)
Adultes : 5,75 \$; étudiants : 2,75 \$
Renseignements (418) 643-2150
http://www.mdq.org
Paul Lacroix
Œuvres sur papier,
de 1975 à 1997
Jusqu'au 3 janvier 1999
Ange (détail d'un polyptyque), 1993-1997.
Photographie de photocopies sur carton tirées
de Polaroids. Tirage photo : André Barette.
120 x 109 cm. Collection de l'artiste.
MUSÉE DU QUÉBEC
Parc des Champs-de-Bataille, Québec
Le Musée du Québec est subventionné
par le ministère de la Culture et des
Communications du Québec.

LES ARTS

DISQUES

Le retour du West Coast

Une avalanche de rééditions met en lumière le jazz de style californien. Qui s'en plaindra?



SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Le jazz West Coast, le jazz du Pacifique, le jazz des chemises à manches courtes et des pantalons légers, est né dans les studios de la compagnie Capitol en 1948 à... New York. Il est né lorsque Gerry Mulligan, Gil Evans et John Lewis ont couché sur papier, pour le bénéfice de Miles Davis et sa *Birth of Cool*, des arrangements faisant la part belle à la mélodie. À la douceur.

Le jazz West Coast, le jazz de Californie, doit son existence au cinéma. Celui évidemment de Hollywood.

Comment dire? Ce qu'on appelle le jazz West Coast est le fait de musiciens qui, dans leur grande majorité, naquirent sur les bords de l'Atlantique mais qui s'installèrent dans les environs des studios parce que... Après tout, faut bien gagner sa croûte. Et comme évidemment il vaut mieux bien le gagner que mal le gagner, la croûte, autant coller à ceux qui payent bien et rubis sur l'ongle qu'à ceux qui exploitent.

Cela pour signaler que Shelly Manne, Howard Rumsey, Gerry Mulligan, Lennie Niehaus, Bob Gordon, Bob Cooper, Bud Shank, Richie Kamuca, Cy Touff, Conte Candoli, Jimmy Rowles, et combien d'autres faisaient l'équivalent de notre neuf à cinq dans les studios de la Columbia, MGM etc... Bref, au cours des années 50, Hollywood a favorisé la concentration de jazzmen blancs et sachant lire comme jamais auparavant.

Lester comme modèle

Souvent vétérans des orchestres de Woody Herman et Stan Kenton, ces messieurs avaient un modèle: Lester Young. Ils préféraient les sonorités mélancoliques de Prez aux son-

rités après de Coleman Hawkins. Ils aimaient beaucoup Count Basie. Ils aimaient surtout son Kansas City Seven. Ils avaient un point de chute...

Le Lighthouse était un club situé à Hermosa Beach. C'est le contrebassiste Howard Rumsey qui, le premier, parvint à convaincre le patron du lieu d'essayer, si l'on peut dire, le jazz. Il était souvent entouré de Bob Cooper au ténor, Conte Candoli à la trompette, Frank Rosolino au trombone, Sonny Clark au piano et Stan Levey à la batterie.

Ce lieu, ce club, devint rapidement le lieu favori d'une jeunesse qui rêvait à autre chose qu'à l'*American Way of Life* que le sinistre sénateur Joseph McCarthy et autres sbires essayaient alors d'imposer. Toujours est-il qu'avec les musiciens qu'il engagea dans ce club, Rumsey enregistra deux albums emblématiques de ce style singulier qu'est le West Coast. Ces deux-là ont paru sur étiquette Contemporary qui, avec Pacific Jazz et Nocturne, fut la principale étiquette du genre.

Vu le succès remporté par le Lighthouse, d'autres patrons de bars se lancèrent dans le jazz. L'un d'entre eux fut le théâtre d'une légende. Il était petit, tout petit, le club de la légende. Toujours est-il qu'un beau jour...

Gerry Mulligan se présente au patron du lieu. Il lui demande si lui et son groupe peuvent se produire le soir même. Le maître des lieux dit: OK! Mulligan se tourne vers la scène et constate qu'elle est toute petite, petite. Son groupe? Chet Baker à la trompette, Bob Whitlock à la batterie, Carson Smith à la contrebasse et Russ Freeman au piano.

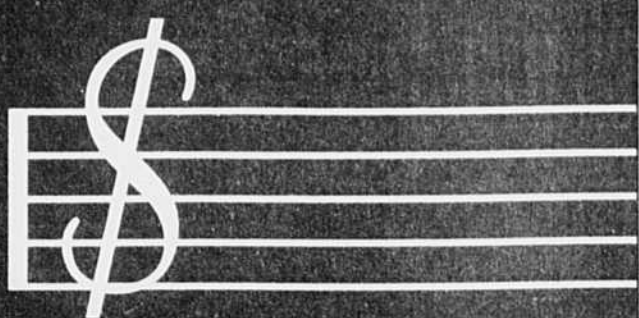
La scène est très petite. Les musiciens sont en manque d'argent. Alors Mulligan se tourne vers Russ Freeman et lui dit grosso modo ceci: «*Ecoute, on va jouer sans toi. Après coup, on partagera le fric avec toi.*» Le soir même Mulligan, Baker, Smith et Whitlock jouent sur la petite scène d'un club en bord de mer. Le succès est foudroyant. Le succès est tel que Mulligan décide que désormais il jouera sans piano. Ainsi naquit, selon Richard Bock, patron de la compagnie Pacific Jazz, le fameux «*pianoless quartet*», groupe phare du West Coast Jazz. De cet orchestre, mentionnons les rééditions en deux volumes de *Live In California* sur Pacific.

Un météore...

Grâce au succès remporté par cette formation, les enregistrements — entre 1952 et 1958 —, vont se multiplier. Du lot, faut retenir, faut souligner, trois fois plutôt qu'une, le nom de Art Pepper. Bonté divine... Art Pepper! Toute la West Coast, l'auteur de *Straight Life*, *Minority*, *Las Cuevas de Mario*, *The Route*, *Patricia*, et autres merveilles la symbolise. Parce qu'il a joué avec Shelly Manne et Russ Freeman, Chet Baker et Leroy Vinnegar, Jack Sheldon et Conte Candoli... Parce qu'il avait la sonorité à fleur de peau. Parce qu'il jouait ses émotions tout en retenue. Parce qu'il afficha jusqu'à la fin une fidélité au lyrisme. Parce que dans les ballades, il est un maître. Écoutez *Nature Boy* extrait de l'album *Straight Life* sur Galaxy, c'est une merveille.

Depuis peu, grâce à l'obstination du producteur espagnol Jordi Pugal, patron de l'étiquette Fresh Sound, on dispose enfin d'une histoire discographique unique, celle de Nocturne. Fondée au début des années 50, Nocturne a eu l'effet du météore. Sa vie fut brève mais combien riche.

Deux musiciens sont à l'origine de Nocturne, le batteur Roy Harte et le contrebassiste Harry Barbasin. C'est ce duo qui donna leur chance aux musiciens Bud Shank, Bob Enveltsen, Herbie Harper, Jimmy Rowles, Marty Paich, Bob Gordon... le pianiste Lou



1 877 OSMI-AIDE

OSMI
ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL
CHARLES DUTORT

L'OSMI
ne peut jouer
sans vous...

LA COLLECTION

PRÊT D'ŒUVRES D'ART

DU MUSÉE DU QUÉBEC

Les artistes professionnels qui résident au Québec sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée du Québec. La collection a pour but premier de s'intéresser à la relève, c'est-à-dire à la jeune création.

Les œuvres présentées doivent appartenir aux disciplines des arts visuels : arts décoratifs, arts graphiques (dessin et estampe), design, installation, photographie, sculpture et techniques mixtes.

La diffusion des œuvres de la CPOA est assurée par un programme de location aux ministères, sociétés d'État et délégations du Québec à l'étranger. Des expositions thématiques tirées de la collection Prêt d'œuvres d'art sont aussi présentées en milieu scolaire. Enfin, plusieurs œuvres de cette collection sont régulièrement incluses dans des expositions organisées par différents musées, galeries ou autres lieux de diffusion de l'art actuel.

Les créateurs peuvent se procurer le formulaire d'inscription auprès des institutions suivantes :

- Au Musée du Québec (à Québec);
- Dans les Maisons de la culture (à Montréal);
- Aux bureaux des regroupements d'artistes;
- Dans les directions régionales du ministère de la Culture et des Communications.

Pour tout renseignement :
Collection Prêt d'œuvres d'art
Musée du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec (Québec) G1R 5H3
Tél. : (418) 644-1810

La période d'inscription se termine le mardi 5 janvier 1999, à 17 h.

La forme masculine utilisée occasionnellement pour plus de commodité dans ce texte désigne tant les femmes que les hommes.

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

Pierre Legaré

rien

SUPPLEMENTAIRES

18, 19, 20 et 21 novembre

LA CRITIQUE EST UNANIME !

«Des textes solides, subtils. Deux heures de ravissement.» R.C. Brazeau, CKAC

«Intelligent-brillant-il impressionne.» R.C. Brazeau, CKAC

«Sa logique est implacable, son imagination est sans limites.» A. Lessard, Cité

«Plus qu'un spectacle d'humour.» C. Lamarre, TQS

«Un spectacle d'humour intelligent.» M.Y. Coulombe, CKAC

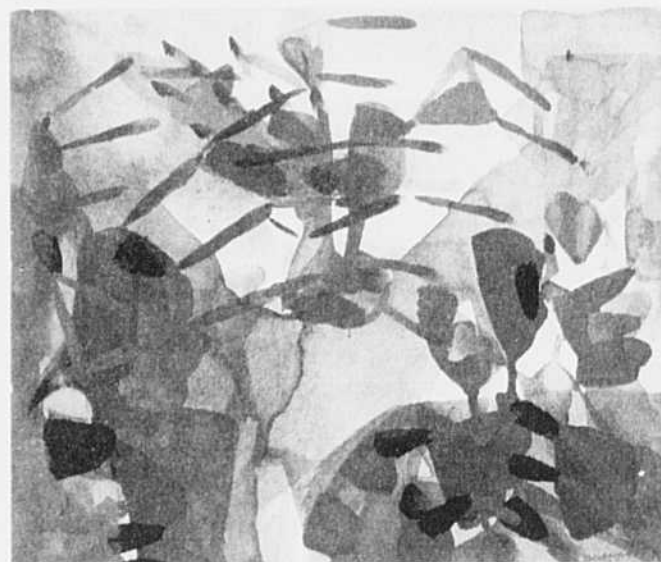
«Pierre Legaré peut tout dire avec RIEN!» J. Beaunoyer, La Presse

«A ne pas manquer pour RIEN au monde...» M.C. Trotter, SRC

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente à la PdA / 514 842 2112
et Réseau Admission / 514 790 1245
Redevance et frais de service.

Canada journal montréal Mots de l'été 21.05.98



Paul-Emile Boudrias, Sans titre, 1990, gouache sur papier 18,9 x 22,2 cm, legs de la Nouvelle Chaîne Hébert. Collection: Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Richard Ross, Montréal

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Borduas
et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure
se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

195, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal — Renseignements : (514) 847-6228

BANQUE NATIONALE

LE DEVOIR

Pentacom



SPÉCIAL

Publié le samedi 28 novembre 1998

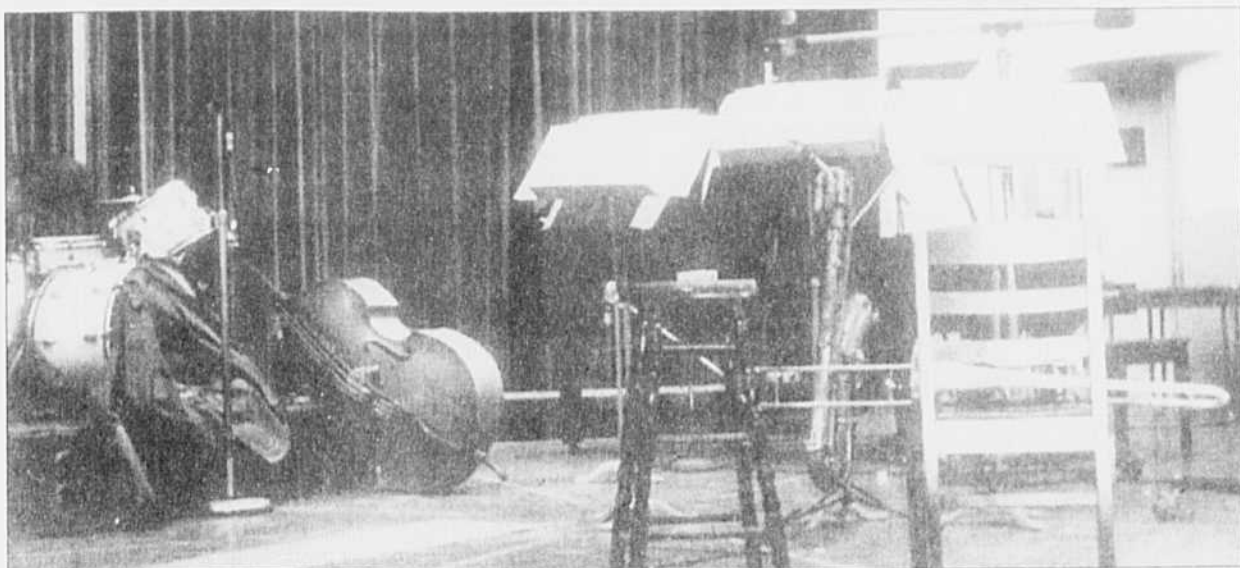
Cadeaux

Tombée publicitaire le vendredi 20 novembre 1998

LE DEVOIR

LES ARTS

Ce qu'on appelle le jazz West Coast est le fait de musiciens qui, dans leur grande majorité, naquirent sur les bords de l'Atlantique mais s'installèrent dans les environs parce que...



SOURCE: WESTERN RECORDERS STUDIO

SUITE DE LA PAGE PRÉCÉDENTE

Levy... le pianiste Jimmy Rowles, Virgil Gonsalves et plusieurs autres. La somme des enregistrements confectionnés par le duo en question est une excellente traduction du souci qui animait chacun des musiciens nommés de faire une musique riche et douce, mélodieuse ou, comme on dit en langue chic, évanescence. Le coffret de trois compacts que distribue ici Justin Time est un régal de bout en bout.

C'est pas fini!

Depuis plusieurs jours, la compagnie Blue Note propose ce qu'elle appelle une série baptisée West Coast Classics. Sous cette rubrique, on présente les petits maîtres du jazz californien, soit le trompettiste Jack Sheldon, le saxophoniste Jack Montrose, le trompettiste basse Cy Touff, le tromboniste, le sérieux tromboniste Bob Brookmeyer et le saxophoniste Bill Perkins.

Au fil de leurs albums, ces bonshommes distillent la musique la plus pure qui soit. Une musique qui se goûte. Une musique qui porte au rêve. Celui qui consistait, pour tous ces musiciens, à élargir sans cesse l'espace des libertés. Dans le West Coast, il y a beaucoup de fil du rasoir.

Orchestre de chambre McGill
Chef d'orchestre/fondateur: Alexander Brott

Le premier de la saison

LE MESSIE

Georg Friedrich

HÆNDEL

Boris Brott, chef d'orchestre

avec: Suzie LeBlanc, soprano • Daniel Taylor, alto • Markus Brutscher, ténor
Simon Kirkbride, baryton • Chœur de la Cathédrale Christ Church, dir. Patrick Wedd

Lundi le 23 novembre 1998, 20h00, Cathédrale Christ Church



Place des Arts 514-842-2112



SAISON 1998-1999

I MUSICI
de Montréal

Yuli Turovsky, directeur artistique

«I Musici, Qui un événement!»
La Presse, MontréalSérie
Concerts-événements

19 et 20 novembre 1998, 20 h



VARDAN MAMIKONIAN

Concerto pour piano
no. 15 de Mozart
Symphonie no. 5
de Schubert
Cinq danses grecques
de Skalkottas
Hommage à
Khachaturian
de Mirzoyan

Billetterie

Billets réguliers: 24 \$
20 \$ aînés • 10 \$ étudiantsI MUSICI
982-6038 790-1245COMMISSAIRE PRINCIPAL
NORTEL
NETWORKSBANQUE
LAURENTIENNELe Groupe
Maurice MaheuxARTHUR
ANDERSEN

OGILVY

claude léveillé
...rêves inachevés

Une soirée rare, dans l'intimité d'un homme, ses fabulations et ses contrepoints, un enfant et... un petit raton-laveur qui a perdu ses lunettes... Une création mondiale pour cinq représentations seulement. 600 places disponibles... après... c'est fini...

Mardi 17 novembre, jeudi 19 novembre, vendredi 20 novembre, 20h00
Samedi 21 novembre, 14h30 et 20h00Studio-Théâtre Du Maurier
Place des ArtsBillets en vente à la PDA / 514 842-2112
Réseau Admission / 514 790-1245
Redevances et frais de services.ÉCLAIR
DE GÉNIE!ANTON KUERTI ET LE
QUATUOR ARTHUR-LEBLANC

Anton Kuerti se joint au Quatuor Arthur-LeBlanc l'espace d'un moment musical privilégié: le célèbre Quintette op. 44 de Shumann.

« Insurpassable demeure le seul mot pour traduire le jeu éblouissant de Kuerti. »
High FidelityLe Quatuor Arthur-LeBlanc « ... sens marqué du lyrisme, cohésion exemplaire, un équilibre raffiné. »
The Daily GleanerLundi 23 novembre à 20 h
Billetterie 987-6919Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Estchaîne culturelle
Radio-Canada
DesjardinsLE DEVOIR
La Scena Musicale

En Concert

Angèle
Dubé
PiétéBerceuses
& Jeux
Interdits
Lullabies and
Forbidden Games

«...précision d'attaque, qualité du jeu d'ensemble et énergie, fougue, présence... Le sourire des musiciennes est contagieux, d'autant plus qu'il passe tant par la bouche que par les oreilles...»

Le Devoir



ANALEKTA Le nouveau disque est disponible en CD & cassette - ref: AN 8717

18 Novembre 98 à 20h 00
billets \$26 plus taxes et remises \$12 (étudiants)Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
rue Sanguinet / Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245

PHARMAPRIX

Le Nouvel Ensemble
Moderne
sous la direction
de Lorraine Vaillancourt
du 3 au 28 novembre

Forum 98

4^e Forum international
des jeunes compositeurs

Sept univers
à travers
sept jeunes
créateurs

Australie • Canada • Chine •
Etats-Unis • Mexique • Portugal • Russie
Répétitions publiques
Portraits/conférences • Concerts

concerts
25-26-28 novembre
à 20 heures
Salle Claude-Champagne
(métro E. Montpetit)
Renseignements: 514-343-5962

desjardins
BOOM BOOM

Nouvel album solo de Richard Desjardins

En vente chez tous les disquaires



Michel Faubert

Gagnant au XX^e Gala de l'ADISQL'Écho des bois
Album Folk de l'année

LE PASSEUR

Les Productions Mille-Pattes
www.millepattes.com

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

UP
R.E.M.
Warner

Tchik-a-boom, tchik-a-boom. On entend d'abord une boîte à rythme primitive, genre orgue à pitons familial des années 70. Le martèlement électronique résonne comme un message. Presque un renoncement. Comme si Michael Stipe, Mike Mills et Peter Buck disaient à l'auditeur: voyez, on n'a même pas cherché à remplacer Bill Berry étant le batteur qui est parti, le déserteur qui a secoué les fondations du groupe, brisé l'intégrité du quatuor, inchangé en vingt ans. Ou enfin le redoutions-nous. A tort. R.E.M. va bien. Mieux, le groupe s'est regroupé dans l'adversité (au départ



de Berry, faut-il préciser, s'ajoutaient ceux de leur fidèle réalisateur et de leur gérant des débuts): *Up* est peut-être leur album le plus abouti, le plus peaufiné, le plus franchement beau depuis *Automatic For The People*, paru en 1992.

Pas une mélodie qui ne soit prenante ou carrément poignante, pas un arrangement qui ne soit fascinant ou simplement heureux. Rarement machines (y compris de vieux synthés de l'ère progressive) ont-elles été plus intelligemment mises à contribution. On pense aux premiers Pink Floyd, voire aux Moody Blues des meilleurs jours, tellement il y a une luxue d'imagination dans les nappes de sons qui soutiennent chaque titre. *At My Most Beautiful*, par exemple, entre les Beach Boys de *Pet Sounds* et les Beatles de *Magical Mystery Tour*, est une merveille de contrechants harmoniques, de cordes hachurées et d'orgue enveloppant. Presque toutes les ballades trouvent le cœur, presque insupportablement chargées de beauté triste. C'est la grande force de R.E.M.: personne n'exprime mieux la détresse, l'espoir, l'humanité et l'inhumanité en chansons que Stipe et ses copains.

Sans batteur dans le portrait (sinon les invités Berrett Martin et Joey Waronker), dans l'impossibilité de fonctionner comme d'habitude, c'est-à-

dire de «jammer» à quatre jusqu'à ce que les chansons collent au groupe, on a l'impression que les gars d'Athens, Georgia, se sont plus que jamais placés au service des chansons: chacune baigne dans son univers propre, plus soigneusement défini que jamais auparavant. Bref, il y a dépassement. Au moment où U2 semble abdiquer, permettant la parution d'un album de grands succès, il fait bon constater que R.E.M., menacé de rupture, réaffirme aussi brillamment sa volonté de survivre et de témoigner au présent. C'est en leur compagnie que nous passerons au siècle prochain. Moi, ça me remplit de confiance en l'avenir. Et pas seulement l'avenir du rock.

Sylvain Cormier

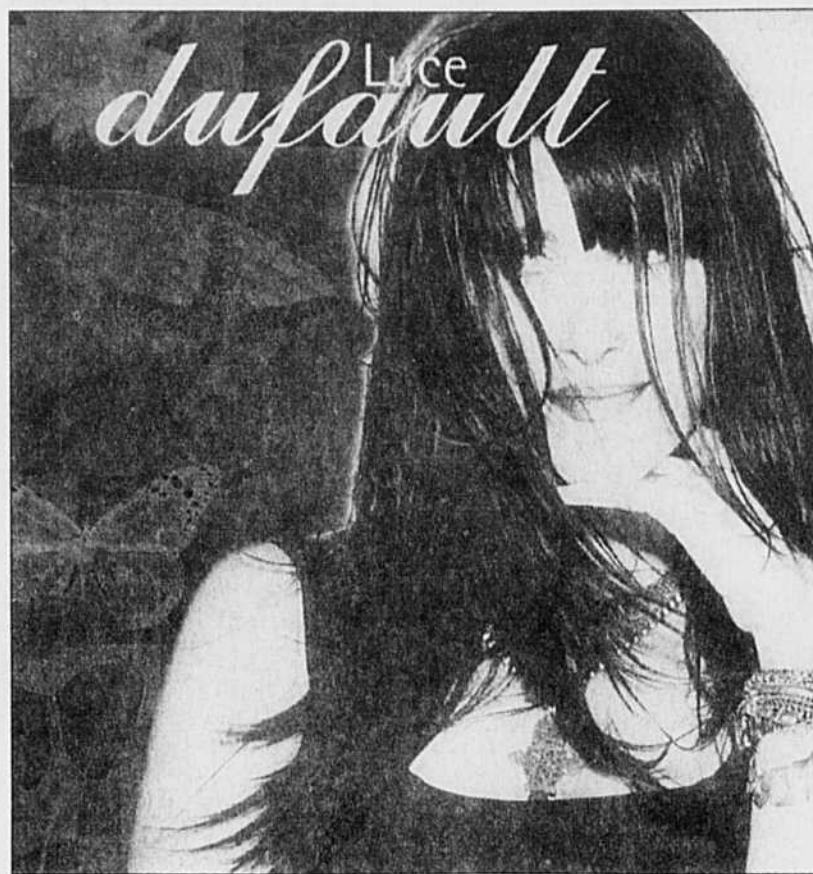
DES MILLIARDS DE CHOSES

Luce Dufault
Les disques Lunou (Musicor)

Les quelques 170 000 exemplaires disséminés de son premier disque avait embêté tout le monde. A commencer par Luce elle-même, qui ne l'aimait qu'à moitié, plutôt insatisfaite de l'expérience de studio. Les critiques l'avaient dans le baba: presque unanimement, nous avions déploré le son FM format Cité-Rock-Détente, les synthés grossiers, le niveau très inégal des chansons. Nous ne reconnaissons pas notre Luce. Surtout, nous ne la sentions pas, elle qui n'est que sentiments exacerbés. Les gens, eux, se sont pourtant reconnus massivement là-dedans. Embêtant succès, qui donnait ultimement raison à ceux qui comptent: les gens qui achètent les disques. Journalistes, Luce, on a tous pris notre trou et accepté le succès pour ce qu'il était: inéluctable.

Imaginez à quel point je suis embêté avec le nouvel album de Luce. *Un milliard de choses* est exactement l'album que je souhaitais de Luce Dufault. Un disque d'interprétations qui lui collent tant à la peau qu'on les croirait cousus à même sa chair. Des chansons qui ne visent pas tant le sommet des palmarès que l'expression de ce qu'il y a au cœur de la chanteuse: de l'amour et de la douleur en masse. Un disque à la fois si dur et si profondément vrai qu'il pourrait bien ne pas connaître beaucoup de succès. Embêtant? Non. Admirable.

Le choix, on le suppose, est conscient: Luce a fait son disque à elle, sur son étiquette de disques à elle, et adienne que pourra. Elle sait qu'elle donne *Chanson pour Anna* dans une tonalité qui n'est pas la sienne et qui déroute à la première écoute (mais convainc à la longue: ça lui permet de fouiller plus creux). Elle ne peut pas ignorer que la plupart de ces ballades supérieures — *Murmure et serment* de Richard Séguin, *T'aurais pas dû* de Thierry Séchan et Daniel Lavoie, la tragique *Un cœur fidèle* de Zachary Richard, la sanglante *Tous ces mots* de Roger Tabra et Sylvain Michel —



ne s'imposent pas à l'auditeur mais s'insinuent inexorablement, prenant tout le temps qu'il faut pour mener les crescendos à terme. Impossible de nier que la finale, reprise arrachée de l'imparable *De la main gauche* de Danielle Messia, tombe comme un pavé dans la cour des bluets sentimentales.

Quel destin vivra *Un milliard de choses*? Si la moitié de ceux qui ont acheté le premier disque se procurent celui-ci, fut-ce par automatisme de fans, et constatent la différence de valeur intrinsèque, Luce Dufault aura gagné. La chanson aussi.

S. C.

DOUBLE LIVE

Garth Brooks
Capitol (EMI)

Garth Brooks en studio m'intéresse peu, malgré son très agréable timbre et un très haut niveau de qualité. Ses ballades sont génériques, ses rengaines de party redondantes. C'est en spectacle que l'on fait clic. Tout s'éclaircit, le personnage, la frénétique valse des millions, la fidélité quasi elvissienne des fans. Showman formidable, sorte de Springsteen country capable de convaincre n'importe quel client de la rangée du fond en haut d'un stade que le spec-

tacle lui est personnellement destiné. Brooks est irrésistible. Faute d'avoir assisté à l'un ou l'autre des soirs de Montréal, la vidéocassette du spectacle à Central Park l'an dernier est le meilleur achat possible pour vivre l'expérience Garth Brooks. Ensuite vient ce *Double Live*, témoin de la dernière tournée du champion de l'Oklahoma. Moins total que le spectacle de la tournée précédente, un marathon de trente chansons qui inclut quelques belles visites du côté des idoles de la vedette (Neil Diamond, Don McLean, James Taylor), c'est néanmoins le meilleur *Best Of* imaginable. Tous les succès y sont (dix-sept numéros un), de l'acoustique *Unanswered Prayers* à la gigantesque *The Thunder Rolls*, plus des duos avec Trisha Yearwood et Steve Wariner, rendus avec une intensité que les albums en studio ne laissent pas soupçonner. Ça ne vaut certes pas un bon Willie Nelson de derrière les fagots, mais c'est le seul disque de Brooks dont vous aurez jamais besoin.

S. C.

MUTATIONS

Beck
(Bong Load / Geffen / Universal)

Ceux qui s'attendaient à la suite logique de l'excellent et foisonnant *Odelay* trouveront plutôt, sur ce nouvel album de Beck Hansen, un contenu dont l'orientation est exprimée dans le titre: *Mutations*. Après avoir travaillé en bête de studio et en génie de l'échantillonnage, Beck s'est plutôt attelé à une session de groupe intensive en compagnie de ses musiciens de tournée et du réalisateur de Radiohead, Nigel Godrich, afin de boucler l'enregistrement en deux semaines et des poussières. Ceux qui avaient pu entrevoir le volet «expérimental» du travail de Beck par ses disques lancés sur des étiquettes indépendantes (comme *One Foot in*

the Grave et *Stereopathetic Soulmanure*) ne seront pas particulièrement surpris de ce virage, mais constateront comme les autres, avec un plaisir considérable, à quel point ce disque tient d'un bloc, porté par l'énergie commune de ce travail vite fait, bien fait. Toujours à l'aise dans la caricature et la folie légère (*Tropicalia*, qui évoque des chansons de Kid Creole and the Coconuts), il livre également des moments un brin plus mélancoliques, voire introspectifs (*Nobody's Fault but My Own*). Laisant complètement de côté les attaques hip-hop, Beck voyage plutôt du côté des Beatles tardifs, de Neil Young et du rock psychédélique, avec une goutte ou deux de country en prime, le tout avec toujours autant d'aisance et de dextérité. Et si, en surface, le travail de Beck peut sembler ici un peu moins exceptionnel, un peu moins axé sur l'innovation, il continue avec autant de génie d'utiliser les divers styles musicaux mis à contribution comme autant de couleurs et de médias sur la palette d'un peintre. Une palette constamment en «mutations».

Rémy Charest

KHEPERA

Randy Weston
Gitanes Jazz Productions

Grand, au propre comme au figuré, Randy Weston avait eu l'an dernier un moment d'éclat. Pianiste de son état, il avait signé une production un peu trop sirupeuse. Voilà qu'aujourd'hui il revient à de meilleurs sentiments musicaux. Lesquels? Ceux qui ont fait de lui un des musiciens les plus originaux des quarante dernières années.

Depuis maintenant quatre décennies et des poussières de temps, Weston est à la recherche des origines. Des origines des rythmes qui animent toutes les musiques qui ont cours de ce côté-ci de l'Atlantique. Depuis quarante ans et quelque instants, Weston ausculte le cœur de l'Afrique.

Il y a quatre ou cinq ans de cela, Randy Weston avait proposé un double album dans lequel il relatait les légendes ancestrales de l'Afrique. Le titre? *The Spirit of our Ancestors*. Aujourd'hui, il signe un album qui est au fond le prolongement de l'autre. Le titre? *Khepera*.

À l'instar de ce qui avait été accompli à la faveur de *The Spirit of our Ancestors*, Weston a construit d'autres ponts permettant de multiplier les allers-retours entre ici et là-bas. Bien évidemment, comme là-bas c'est l'Afrique, ces allers-retours sont menés tambour battant.

Entouré de Benny Powell au trombone, Pharoah Sanders au ténor, Talib Kibwe au saxo alto, Alex Blake à la contrebasse, Victor Lewis à la batterie, Neil Clark aux percussions noires, très noires, Chief Bey aux percussions toutes aussi noires, Min Xiao Fen au pipa, instrument à cordes japonais, tous des musiciens extraordinaires, Randy Weston s'affiche définitivement comme le griot du jazz. *Khepera*, c'est du plaisir garanti.

Serge Truffaut

CLAUDE GAUTHIER

Jardins

«Sa poésie est fine, ciselée, et c'est sa voix chaleureuse qu'on entend...»
— Marion Guilbert, Journal de Montréal

«C'est la rançon du respect : (...) l'homme considéré se dépasse.»
— Sylvain Cormier, Le Devoir

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT

GMUSIC MUSICOR

UN RETOUR À LEUR TOUT PREMIER AMOUR, LES MUSIQUES FOLK TRADITIONNELLES

hart rouge

«C'est un album vibrant, authentique, indéniablement Hart-Rouge, la plus agréable surprise de la saison.»
SYLVAIN CORMIER
LE DEVOIR

EN SPECTACLE AU STUDIO THÉÂTRE DU MAURIER DE LA PLACE DES ARTS
LES MARDI 24, VENDREDI 27 ET LE SAMEDI 28 À 20H00
SUPPLÉMENTAIRE LE MERCREDI 25 SEPTEMBRE
BILLETS: PdA — 514.842.2112 ADMISSION — 514.790.1245

Place des Arts Hydro Québec SODEC Québec

Venez nous faire une scène!

Date limite d'inscription
[15 février 1999]

Ecole nationale de théâtre du Canada
5030, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2J 2L8 (514) 842-7954
courriel électronique: info@ent-nts.com
site Web: www.ent-nts.com

LES AUDITIONS DE L'ÉCOLE NATIONALE DE THÉÂTRE

Interprétation
Scénographie
Production
Écriture dramatique

OSM

Un nom, un art. Ida Haendel

Les Grands Concerts

Le mardi 24 novembre 1998, 20 h
Le mercredi 25 novembre 1998, 20 h

Franz-Paul Decker, chef
Ida Haendel, violon

Sibelius Pelléas et Mélisande
Sibelius Concerto pour violon
Schönberg Pelléas et Mélisande

chaîne culturelle
Radio-Canada

Groupe Gignac
COMMUNICATION MARKETING

Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

Billets:
OSM: 842-9951

Admission: 790-1245
Place des Arts: 842-2112

La Presse

LES ARTS

INDUSTRIE DU DISQUE

SUITE DE LA PAGE
PRÉCÉDENTE

SOLID

Alexander-Hicks-Mraz-Muhammad
Milestone

Eric Alexander est un jeune saxophoniste ténor qui à l'évidence a passé des nuits et des jours à écouter les saxos des années 50 et 60. George Mraz est un contrebassiste d'origine tchèque qui est aux années actuelles ce que George Duvivier était aux années 50 et 60. Autrement dit, Mraz est une police d'assurance. John Hicks est un pianiste qui sera à l'an 2000 ce que Tommy Flanagan est actuellement, soit un passe-partout. Enfin, Idris Muhammad est un batteur rassurant pour tous les autres.

Ces quatre-là, sous l'impulsion du producteur Todd Barkan, se sont regroupés pour former une coopérative de musiciens à l'image des coops des années 50 et 60. Ce groupe est donc comme un écho à la ribambelle de groupes qui ont enregistré dans les temps pour l'étiquette Prestige.

En fait, *Solid* est un hommage à l'esthétique défendue dans le temps par Prestige. *Solid*, c'est le cinquantième anniversaire de Prestige. Et comme c'est cela, le programme proposé par nos quatre lascars est fait uniquement des pièces enregistrées dans les studios de Prestige.

C'est très be-bop. C'est enlevé. Mais bon... Si on est propriétaire d'une douzaine d'albums Prestige, mettons qu'il n'est pas nécessaire d'acquiescer *Solid*! Dans le cas contraire...

S. T.



BEST OF

Cesaria Evora
RCA/BMG Québec

Pourquoi un artiste mérite-t-il un Best of? Est-ce la fin de carrière, signe que tout est fini, ou bien une opération nécessaire au mitant pour résumer un long parcours à de nouveaux fans? Étrange phénomène de marketing, en tous cas, que les puristes abhorrent en général parce qu'il se limite aux gros canons. C'est le cas pour Cesaria Evora: *Sodade*, *Miss Perfumado*, *Mar Azul*, elles y sont toutes, les incontournables de la Diva aux pieds nus. Il n'y a que ça, d'ailleurs, sur ce Best of, mis à part un inédit (*Luiza*) et l'excellente reprise de *Besame Mucho* qu'on ne pouvait entendre qu'en subissant le film *Great Expectations*. Pas de livret, pas de commentaire ou de notice, rien que les chansons, 17 en tout, qui heureusement se débrouillent bien toutes seules.

Vincent Desautels

OK

Talvin Singh
Island/Omnii

C'est le talk-of-the-town, ces tempêtes, la rumeur bien portante qui circule à toutes les oreilles. Quoi donc? Les élucubrations d'un Britannique hindouisant qui tâte des tablas, des tables tournantes et des ordinateurs en un savant mélange d'Orient mythique et de technologie de pointe. Talvin Singh, c'est son nom, aborde avec *OK* le monde merveilleux des rythmes métissés; il ouvre la porte à un vent ethnique dans les studios où se programme la drum'n'bass. Il n'est pas le premier, ni le dernier espérons-le, mais il le fait avec une homogénéité rare à l'ère du copier-coller. Ses pièces sont comme autant d'envoies en tapis volant dans un paysage virtuel; on plane sur ces plages aménagées pour la transe, on se laisse porter par les rythmes on ne peut plus contemporains revisités conjointement par les boîtes à rythmes et les tablas, ces percussions indiennes aux sonorités creuses. Bon, il y a l'aspect carte postale avec timbre digitalisé, mais ça n'a jamais empêché personne de ressentir l'invitation au voyage.

V. D.

SYLVAIN CORMIER

C'est Pierre Tremblay, entre deux questions à William Dunker, le bassiste belge des Fabuleux Éléphants, qui lâchait la semaine dernière le morceau: Guy Brouillard, programmeur à CKOI, a tellement aimé l'album country-folk *Trop chaud* de Dunker qu'il l'a appelé pour le lui dire. «Il a trouvé ça excellent, mais évidemment, il ne le passera pas.» Air connu, me dis-je.

L'air consternant des radios commerciales, où les programmeurs, assujettis aux sacro-saints sondages, ne font plus tourner les chansons qu'ils apprécient, mais seulement celles qu'une majorité d'auditeurs ciblés veulent entendre. Le choix se limitant forcément aux chansons choisies par le précédent sondage. D'où le navrant effet d'entonnoir: tout aussi forcément, à chaque sondage, l'éventail se rétrécit. À la fin, tout le monde écoute les mêmes chansons à toutes les grandes stations commerciales. Et personne n'est content. «Ils sont écaillés eux-mêmes de faire de la radio», constate Tremblay. «C'est complètement régi par les publicistes. Ils en sont à cinq sondages par année. Comment tu veux que les programmeurs s'en sortent? Il y a deux semaines dans l'année où ils ne sont pas sondés. C'est là qu'ils prennent des risques.» Le gérant de Mario Peluso, rencontré le lendemain, abondait dans le même sens, admettant la difficulté de convaincre les radios d'insérer la splendide *Saint-Timothee/Ontario* de son poulain à leur rotation: «On savait qu'ils trouveraient ça un peu trop folk...» C'est le sempiternel refrain. Trop country. Trop folk. Trop alternatif. L'empire du consensus mou. Le chanteur-animateur (et batteur des Éléphants) Bourbon Gautier, croisé le même soir, est en cela le plus heureux des hommes: à son émission de vidéoclips *CountryMax*, il passe pour moitié ce qu'il veut. Comme les disc-jockeys d'antan. «Je ne peux pas passer à côté de Shania Twain, mais les gens aiment que je leur fasse découvrir les Mavericks ou Gillian Welch. Ce n'est pas vrai qu'ils ne peuvent aimer que ce qu'ils connaissent déjà.»

Le regrette René Goscinnny, père d'Astérix, qui avait banni les sondages de son journal *Pilote* en réaction à l'annulation de son extraordinaire série *Oumpah-Pah* dans le journal *Tintin* pour cause de mauvaise cote, était



REUTERS

Paul McCartney

encore plus tranchant: «Les gens ne savent pas ce qu'ils veulent. Il faut faire de son mieux sans se soucier d'eux». Un jour, un programmeur m'avoua même ne jamais écouter sa propre station en dehors des heures de travail, préférant les ondes de CIBL au retour à la maison. Il y a des baffes qui se perdent.

Fleetwood Mac, le retour

Avant Mathusalem, c'est-à-dire dans mon temps de prédilection (oui, les années 60), Fleetwood Mac était un formidable groupe de blues à la britannique, porté par les glissandos plus légers que l'air du guitariste Peter Green. Cette époque bénie, passée au plus fin tamis, sera distillée en un chic boîtier incluant pas moins de six disques, préparé ces jours-ci par les bonnes gens de Sony Music (au Royaume-Uni) et Sire Records (en Amérique), révèle le bulletin de nouvelles du site QOnline (excroissance du magazine Q, LA référence en rock angliche).

En plus de l'intégrale des quatre albums parus entre 1967 et 1969 chez Blue Horizon, l'exhaustif coffret débordera de démos, titres inédits,

prises différentes, bref, de tout ce qui rend les gens comme moi semblables au jeune pingouin applaudissant à grands coups d'ailes. Le même bulletin fait état des présents travaux du fier Pete Townsend, lequel raviverait le légendaire projet *Lifeline* du début des années 70 (l'album inédit des Who qui devait suivre *Who's Next*) en vue du Millenium Project de la BBC.

Beck déjà ailleurs

Sur les talons de *Mutations*, son tout nouvel album folk-blues acclamé par jeunes alternos et vieux dylanians d'un même élan, le déroutant Beck cause déjà de son prochain opus au *New Musical Express* (l'hebdomadaire majeur de l'Angleterre pop), lequel s'annonce... déroutant. «Il y aura un tas de sons déplaissants de claviers des années 80», résume le frère tite dans la livraison du 11 novembre.

«Je suis certain que ça va énerver pas mal de gens. Ce sera une sorte de bras de fer entre The White Album (Beatles) et The Black Album (Prince): mon album beige. Attendez-vous à un disque imbécile de party, ma réaction à toutes les pontifications de fin de siècle que l'on nous servira en 1999.»

«Maudit Bonheur révèle (...) un créateur au sommet de son art.»

ALAIN BRUNET, LA PRESSE

«(...) son meilleur album solo à vie.»

SYLVAIN CORMIER, LE DEVOIR

«(...) le disque de chansons le plus tripant de la saison. ★★★★★»

LAURENT SAULNIER, VOIR

le lait présente

maudit bonheur en spectacle

DÈS MERCREDI!
BILLETS AU 790-1245

michel rivard

Avec Rick Haworth, Mario Légaré, Francis Covan, Sylvain Clavette et Marylou Gauthier

18, 19, 20, 21 novembre au Monument-National

Billets en vente au Monument-National (871-2224), au Spectrum, aux comptoirs Admission et au 790-1245

CITE La Presse Radio-Canada ANI SODEC Québec SPECTRA

Michel Rivard et Le Lait appuient la FONDATION OLO

TAXES ET FRAIS DE SERVICE

LES PREMIERS GRANDS ROMANTIQUES II

10^{ème} SAISON 1998-1999

SCHUBERT: Musique de scène pour le ballet «Rosamunde, princesse de Chypre» D. 797.

BEETHOVEN: Symphonie no 3 «Eroica».

ARCURI: Une création contemporaine écrite pour les instruments anciens de l'OBM.

43 musiciens sur scène

VENDREDI 20 NOVEMBRE 1998 - 20h00

Centre Pierre-Péladeau

Salle Pierre-Mercure

300, boul. de Maisonneuve Est, Montréal
rue Sanguinet / Berri-UQAM
Billets: 987-6919 / Admission: 790-1245Abonnez-vous au
(514) 272-7714STATIONNEMENT
INTÉRIEURORCHESTRE
BAROQUE
DE MONTRÉAL
Joël Thiffault Directeur artistique

Cette radio que personne n'aime

Petit procès-minute des stations de radio commerciales

Paul s'occupe

C'était couru: Paul McCartney s'abrutit dans le travail, histoire de survivre au décès de sa chère Linda. Alors que paraissent presque simultanément *Wide Prairie*, l'album-testament de sa compagne complété par Paul en plein deuil, et un deuxième disque de musique techno ambiante sous le pseudonyme The Fireman, voilà notre homme à pied d'œuvre, polissant son troisième effort en musique classique. Tâtant cette fois la musique de chambre après le poème symphonique *Standing Stone* et le *Liverpool Oratorio*, le disque s'intitulera *Working Classical* et inclura des pièces pour quatuor à cordes (*Inebriation*), vents (*Stately Horn*) et petit ensemble (*A Leaf, Spiral*), interprétés par le Brodsky Quartet, le Michael Thompson Horn Quartet et le London Symphony Orchestra. À paraître fin 1999. Ce que l'écho du Billboard Online ne dit pas, mais que la page beatlemanique Abbeyroad précise, c'est que McCartney a aussi donné son aval à une compagnie québécoise, les disques Atma de Michel Laverdière (celui-là même qui lança *The Family Way*, version pour guitare par Carl Aubut d'une musique de film signée Paul), où l'on prépare un nouveau disque de relectures pour flûte de pièces classiques du Beatle mignon.

Pas moyen de le peindre dans un coin, celui-là.

YVON
DESCHAMPS
PRÉSENTE...

EN TOUTE INTIMITÉ...
67,50\$ pour le souper et spectacle taxes et service inclus.

NOVEMBRE 98

SAMEDI, 14 novembre
DIMANCHE, 15 novembre
JEUDI, 19 novembre
VENDREDI, 20 novembre

Jean Lapointe

«ENCORE LUI»

Après plus de trois ans d'absence sur scène, Jean Lapointe reprend la route pour le plaisir. Les rires et la complicité de son «cher public» lui manquaient.

Voilà pourquoi, il repart en tournée avec trois complices qu'il affectionne particulièrement: Jérôme Lemay, sa fille Anne-Élisabeth Lapointe et Daniel Bonin. Tout ce beau monde a rodé ce spectacle cet été au Patriote de Ste-Agathe.

Manoir
Rouville-Campbell
125, Chemin des Patriotes sud
Mont-Saint-Hilaire (Qc)

Réservations: (450) 446-6060

o vertigo
en dedans

CHORÉGRAPHIE
GINETTE LAURIN

2 au 5, 8 au 12 décembre 1998 20h

RENCONTRE avec Les artistes après Les représentations des 4 et 11 décembre

4890, Boulevard Saint-Laurent
Montréal (Québec)
Téléphone: 514.845.4890
Réseau Admission: 514.790.1245

prix de groupes disponibles
www.cam.org/~overtigo

SALLE
DU THÉÂTRE
ESPACE GO

LE DEVOIR VOTRE HOUR

Une commande du Département de la culture de la capitale d'État Munich; une production de Joint Adventures, une présentation d'O Vertigo.

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Considérations technologiques

FRANÇOIS TOUSIGNANT

A WINDOW IN TIME — SERGEI RACHMANINOFF
Serge Rachmaninov: œuvres originales et arrangements de divers compositeurs pour piano. Serge Rachmaninov, piano. Durée: 65 min. 12. Telarc Digital CD-80489

Pour faire plaisir à un amateur de piano, offrez-lui ce disque, un peu cher soit, mais votre ami vous adorera. En lisant le texte de présentation, vous avez dû sourciller. Oui, oui, il s'agit bien du grand Rachmaninov lui-même qu'on entend interpréter ses propres œuvres.

Il ne s'agit ici nullement de «son d'époque». Au contraire! On sait, et les maniaques l'ont déjà entendu dans la version vinyle *Opera Omnia*, un peu comment jouait Rachmaninov: les défauts des premiers enregistrements outragent néanmoins trop le témoignage pour qu'on n'y apporte qu'une écoute sympathiquement historique. Voilà cependant qu'on disposait aussi d'autres moyens de reproductions et d'enregistrement. Il y avait entre autres les pianos mécaniques, ceux que Claude Léveillé a si bien chantés dans sa célèbre mélodie *Les Vieux Pianos*. C'était des instruments sur lesquels on faisait défiler un rouleau de papier qui activait les touches du clavier, fort gauchement et sans grande possibilité d'interprétation authentique.

Or, il existait un autre instrument, plus rare et beaucoup plus cher, le piano pneumatique. Toujours sur le principe des rouleaux, on pouvait y perforent énormément plus d'informations et ainsi recréer des «interprétations» qui faisaient plus que se souvenir de leurs origines. Rachmaninov en a réalisé quelques-uns et un vrai maniaque, Wayne Stahnke, s'est mis en tête, il y a plus de vingt-cinq ans, de tenter de restaurer ce legs.

Avec tout l'attirail de la technologie numérique et moderne, il a réussi à

recréer des «originaux», puis à les faire parler sur un piano contrôlé par ordinateur. Si les procédés de manipulations des archives sonores vous passionnent, le livret, qui explique presque en long, large et travers la longue procédure de recreation, va vous fasciner, et grâce aux informations recueillies, le réseau Internet vous ouvrira la porte à bien des discussions.

Le mélomane, lui, reste pantois devant cette reconstruction d'un passé. Fini le faible écho des temps révolus: ils reviennent à nous avec une formidable présence. Bien sûr, la sonorité de l'instrument (et je souligne: de l'instrument!) n'est pas idéale. Pourtant, en aucun moment ne se sent-on en face d'une machine.

Les interprétations que Rachmaninov a laissées de sa musique touchent même l'irréductible au genre de bluettes ici collectionnées.

Quel souffle, quelle sonorité profonde et, surtout, quel sens du pianisme! Bien des pianistes — comme des enregistrements de piano — n'atteignent pas aujourd'hui cette qualité d'intensité. De ce qui, dans le fond, ne pouvait sembler que curiosité, on découvre l'hypnotisme: Rachmaninov est là, vivant, dans notre salon. Vite on se tait et on écoute avec attention.

CELLISSIMO

Rapports célèbres pour violoncelle et piano par J. S. Bach, G. F. Handel, L. Boccherini, F. Schubert, R. Schumann, F. Chopin, C. Satin-Saëns, C. A. Debussy et E. Bloch. Mischa Maisky, violoncelle; Daria Hovora, piano. Durée: 66 min. 36. DGG CD-pluscore 459 136-2



Toujours dans les nouveautés technologiques, la centenaire Deutsche Grammophon Gesllschaft, DGG pour nous auditeurs qui sommes ses intimes depuis tant de temps, lance un nouveau type de produit. Après entre autres des *Sonates* de Beethoven interprétées par Maurizio Pollini, voici avec la star du violoncelle Mischa Maisky, le nouvel exem-

plaire de la collection CD-pluscore. Oui, c'est encore de la musique facile, des pièces que généralement on aime entendre en rappel — quoique le deuxième mouvement de la *Sonate* de Debussy fait cavalier seul dans ce type de répertoire et que nos deux larrons s'y montrent formidables, ce qui vaut l'achat.

Il y a mieux dans cette collection. Propriétaire d'ordinateur, vous mettez le disque sur votre lecteur de cd-rom, vous lancez l'application et magie: vous voilà devant la partition. Celle-ci est agrémentée d'une barre qui suit, au fur et à mesure de son défilement, le déroulement de la partition. Vous pouvez donc commencer à suivre le texte, et, le cas échéant, mieux saisir le sens de l'interprétation proposée, sa fidélité ou non au texte, et l'originalité des musiciens.

Ce qui m'a donné le plus de plaisir après le Debussy, c'est l'*Adagio et allegro*, op. 70 de Schumann. La folie tout en contrastes et revirements subits de ce compositeur est exceptionnellement servie par les excès de Maisky, un violoncelle pas spécialement reconnu pour ses subtilités, mais admiré pour ses outrances.

J'ai plus de réserves en ce qui concerne les arrangements de son cru: il faut reconnaître cependant qu'une belle mélodie reste une belle mélodie et qu'au violoncelle, c'est encore plus beau. De plus, si vous avez un rejeton qui étudie la musique, lui faire suivre, puis lire la partition, naviguer dans toutes les options proposées par le logiciel, vous avez de bonnes chances que son intérêt pour ces disciplines ardues et froides que sont le solfège, la lecture et l'analyse lui deviennent plus une nouvelle sorte de jeu qu'un pensum honni.

PUCCHINI — 3 GRANDS OPÉRAS

Giacomo Puccini: La Bohème (Renata Tebaldi: Mimì; Carlo Bergonzi: Rodolfo; Gianna D'Angelo: Mùstta, et al); Tosca (Leontyne Price: Tosca; Giuseppe di Stefano: Cavaradossi; Giuseppe Taddei: Scarpia, et al); Madama Butterfly (Renata Tebaldi: Butterfly; Carlo Bergonzi: Pinkerton; Fiorenza Cossotto: Suzuki; Enzo Sordello: Sharpless, et al); orchestre



Mischa Maisky et Daria Hovora

et chœur de l'Académie Sainte-Cécile de Rome, dir. Tullio Serafin Coffret de 7 disques. London 460 936-2

Interprétations mythiques et «son Decca» légendaire (ou London comme on doit dire ici maintenant) réunis l'espace de sept disques avec trois des plus populaires et séduisants succès de Puccini, cela ne se boude pas en novembre frileux et terne. En plus, des extraits d'autres opéras du maître du verisme par des interprètes qui ont marqué l'étiquette: Joan Sutherland, José Carreras, Luciano Pavarotti, j'arrête ici pour ne pas faire de jaloux.

On peut parfois être sceptique devant le mode des rééditions, surtout lorsqu'elles freinent les nouvelles productions ou écrasent de jeunes artistes. Il n'en reste pas moins qu'en cette époque révolue faire un disque c'était plus qu'un témoignage; on voulait des «versions définitives» — sommes de toute une carrière, solides d'expérience. Faire un disque c'était sérieux. Aujourd'hui, avec des interprètes pris très jeunes dans la tourmente de l'industrie, faire un disque, ce n'est souvent qu'une photographie, un instantané dans la vie d'un artiste qui souvent s'en sert soit comme carte de visite, soit comme réalisation dans un *curriculum vitae* qu'on aime

garnir d'étapes franchies.

Rien de neuf dans ce coffret: les amateurs ont tous en oreille ces versions. Cela n'empêche pas d'aimer les réentendre, d'en posséder cherement une version aussi économique qu'insusable. En plus, comme on n'a pas trop traficoté les bandes originales, la chaleur du son Decca qui avait tant séduit revit. L'efficacité du travail des artisans d'alors — sans diplômés d'ingénieurs du son, ils arrivaient à inventer une acoustique et faire des enregistrements de qualité encore fort enviable — s'écoute toujours.

BACH: ŒUVRES DE JEUNESSE, VOLUME 2

Jean-Sébastien Bach: Toccate, adagio et fugue en do majeur, BWV 564; Partita en do mineur «O Gott, du frommer Gott» (Choral et 8 variations) BWV 767; Fantaisie en do majeur, BWV 570; Fugue sur un thème de Legrenzi, BWV 574; Fughetta sur «Vom Himmel hoch da komm ich her», BWV 700 et 701; Choral «Allein Gott in der Höh' sei Ehr», BWV 717; Fantaisie sur «Jesu meine Freude», BWV 713; Prélude et fugue en mi mineur, BWV 533. Bernard Lagacé, orgue Beckerath de l'église Immaculée-Conception de Montréal. Durée: 65 min. 35. Analekta Fleur de Lys FL 2 3094

La publication des volets de l'inté-

grale de l'œuvre pour orgue de Bach par Bernard Lagacé chez Analekta semblait s'être ralentie; on le déplorait: chacun des nouveaux disques apporte son lot de redécouvertes. L'interprétation livrée ici témoigne d'une intimité si grande avec les partitions que le partage avec les auditeurs devient aussi essentiel à l'organiste que ses auditeurs l'attendent avec soif.

Le programme est merveilleux de variété et permet de se faire jouer ce qui fait que parfois il fait bon aller à la messe. Lagacé, toujours dans sa grande fantaisie, sait tirer des sonorités de l'harmonie si crue parfois du jeune Bach qui soulignent les «dissonances» de cet art qui, on l'oublie trop aujourd'hui, révoltait son époque. Il ne lui manque qu'un peu de panache.

Elles sont pourtant les marques d'un caractère qui se refusait au compromis — dans la composition en tout cas; l'exécution étant alors fort plus précaire de pratique —, d'une altière et géniale personnalité qui voulait s'imposer par son originalité. Bach s'est souvent fait reprocher ses improvisations trop flamboyantes et Lagacé semble rechercher non pas le feu de la technique, mais celui, plus intérieur du message qui se cache.

Comme toujours fort bien enregistré, ce nouveau volet s'impose; on l'apprécie comme tel, mais on est aussi comblé de voir diminuer l'espace sur le rayon de la disothèque, un espace réservé qui attend d'être rempli.

Grand concours de JOURNALISME LE DEVOIR 1999

VOUS QUE LE JOURNALISME INTÉRESSE ET QUI ÊTES INSCRIT À TEMPS COMPLET DANS UN CÉGEP OU UN COLLÈGE DU QUÉBEC, VOILÀ UNE OCCASION D'AGIR.

À retenir:

- Votre participation à ce concours peut s'insérer dans le cadre de vos cours.
- La date limite des envois de textes au journal **Le Devoir** est le 19 mars 1999.
- La remise des prix aura lieu en mai 1999.

À gagner:

- 1^{er} prix:** Une bourse d'études de 2 000\$ ainsi qu'un voyage et séjour de découverte conviviale de la France (condition d'admissibilité, avoir 18 ans et plus).
- 2^e prix:** Une bourse d'études de 2 000\$.
- 3^e prix:** Une bourse d'études de 1 000\$.

Des prix de participation, tels des logiciels et des abonnements au **Devoir** et à la revue **Forces**, seront aussi attribués par tirage.

LA FONDATION DU DEVOIR



Votre professeur de français vous en dira davantage sur les modalités de participation.

CONSULAT GENERAL DE FRANCE À QUÉBEC

Société d'édition **FORCES**



CIE MARIE CHOUINARD

les solos 1978-1998

En un soir, 20 ans de chorégraphies... audacieuses, superbes, uniques!

«Le show à voir à Montréal!» Valerie Letarte, CBF, 22 octobre 1998
SUPPLÉMENTAIRES DU 18 AU 22 ET DU 25 AU 29 NOVEMBRE
PRIX ÉTUDIANTS ET GROUPES : 843-9036

«Audacieuses à l'extrême, alliant le geste et l'art conceptuel, ces œuvres représentent encore des points de référence incontournables...» Stéphane Baillargeon, Le Devoir, 23 octobre 1998

COMPLÈT!
DU 21 OCT. 8 NOVEMBRE À 20 h 00 (LES DIMANCHES À 14 h 00) GUICHET 847-6226 ADMISSION 790-1245

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL 185, rue Sainte-Catherine Ouest Québec :: Métro Place des Arts

LES ARTS

Pour un Québec de Ti-Mé



Odile Tremblay

Remarquez, je n'ai rien contre *La Petite Vie*. L'autodérision, c'est quand même ce qu'on fait de mieux ici, le truc génial qu'on a trouvé pour rester petits sans se montrer dupes. On est nos propres Belges, la risée et le rieur, le Ti-Mé qui se paye la tête du Ti-Mé. On rit d'être têtus, ignorants, sans ambition qui vaille, enveloppés en des petits bonheurs médiocres mais finauds tout de même et on empile docilement nos sacs verts le jour où les camions de la ville passent en se lançant des signes de reconnaissance d'un trottoir à l'autre. Ça devient un peu redondant à la longue comme humour, mais c'est le seul reflet qui tienne vraiment le coup. *Pour un Québec de Ti-Mé*, ça ferait un bon slogan électoral. Il faudra leur proposer.

Bientôt on déguisera Lucien Bouchard en Ti-Mé, Pauline Marois en Moman, pour les envoyer distribuer des sous aux garderies. On changera le bonnet de Gilles Duceppe pour lui

mettre des frisons et on le fera chanter comme une colorature. L'information spectacle n'a pas encore proféré son dernier mot. Que Denise Bombardier se le tienne pour dit!

Si je tentais de m'en évader, *La Petite Vie* me rattraperait par le chignon du cou de toute façon, alors... Déjà que le couple emblématique de notre aliénation collective s'était sauvé du petit écran pour se réincarner dans ma rue. Voilà que la Céline descendante de son étoile afin d'ajouter à la confusion des sosies de Moman en plein gala de l'ADISQ. Dur! Quand, histoire de me changer les idées, j'irai faire un tour au Salon du livre de Montréal, ils m'attendront pour me narguer; Moman en jaquette sur la jaquette du volume près de son Popa à barbe, vieux tourtereaux sans roucoulement nocturne, empilés au comptoir Leméac, dialogues noir sur blanc dans leur absurdité délirante, avec la recette du pâté chinois en prime. Que voulez-vous de plus?

Le livre est devenu un produit dérivé de la télé, un succédané de l'image animée dans sa petite boîte, assez fade comme pâté chinois, en mal d'épices visuelles, parent pauvre mais honnête susceptible de rendre quand même des services à la famille, en s'écoulant en série. «*Steak, blé d'Inde, patates*», répétez en chœur. Le petit écran est la nouvelle locomotive des sept arts et tire son wagon du livre derrière, discret caboose qui connaît son rang.

Ca s'intitule *Le Monde de la Petite Vie*, c'était lancé cette semaine dans un Canadian Tire — est-il quelqu'un de par chez nous pour l'ignorer encore, tant l'événement fut médiatisé? — et ça se veut un florilège des textes vedettes de Claude Meunier pour l'ineffable sitcom. Le livre en question n'ajoute guère de nouvelle pierre à l'édifice glorieux de *La Petite Vie* si ce n'est des extraits du journal de Ti-Mé qui aident à mieux comprendre le cv de l'anti héros, bipède condensé de nos déviances nationales. Quant au reste, on remballa le servi froid, les meilleures perles du meilleur vendeur. «*Une fois, c'est trois sacs de vidange qui jacent dans le port de Montréal...*» Pressez le citron du succès. Ça se traduira en mots un peu nus, effectivement moins drôles sans la mimique, sans le décor, sans la fausse barbe et le bonnet. Rendons-nous à l'évidence: le génie de la bouteille de

La Petite Vie n'est pas une bête littéraire. Mais le livre aura tout de même un certain succès, tel un album de photos de famille qu'on feuillette encore de temps en temps après la noce mais qui ne possède qu'une simple valeur d'écho.

Ti-Mé se devait à tout le moins d'être immortalisé pour la postérité, estampillé digne anti héros du monde des lettres, avec le grand cordon du futur pilon.

Après tout, Popa, c'est la quintessence de l'homme québécois, la substantifique moelle du concept. Mou et irritable à la fois, grand enfant qui peut exploser à n'importe quel moment, mésadapté, incapable de communiquer son affection, un constat d'échec ambulatoire. Ça, c'est la définition qu'en donnait le papa de Popa, Claude Meunier, mercredi soir à l'émission *Enjeux*. Thème de l'heure: la piètre image virile que le petit écran s'entête à renvoyer aux hommes d'ici, éternels perdants, floués, à côté de leurs pompes, écrasés par leurs compagnes, fuyant les responsabilités familiales. Vlà Popa qui sort la tête des vidanges et réclame un brin de dignité.

Étonnante première que cette émission *Enjeux* lorsqu'on y pense. Quand avions-nous vu se révolter les hommes québécois devant l'affreux miroir que les téléromans leur tendent? Jamais. C'est qu'ils courbaient

l'échine, attachaient leurs sacs verts en rongant sans doute leur frein. Voilà qu'ils s'avouent enfin las d'être représentés comme des inconsistants tremblant devant le bonnet de bobonne qui fait régner la loi et l'ordre dans la cellule de la ruche. Popas du Québec, secouez vos chaînes et prenez le maquis. C'est vrai que la télé vous peinture dans le mur et pourrait peut-être changer le modèle, mettre du Rambo dans le Ti-Mé. Les femmes les plus castratrices soupirent de lassitude devant votre silhouette châtée diffusée à pleines dramatiques, avec ou sans calotte de popa. Un peu de tonus, Messieurs.

Les sons de cloche sont légion, les miroirs pas flatteurs disposés partout. Si encore seul le petit écran transformait l'homme d'ici en chiffon molle, mais le cinéma s'en mêle allègrement, pétri de femmes amazones et de pauvres types entortillés dans leurs problèmes, noyant leur impuissance dans la bouteille et la violence pendant que la moman tient le fort et veille au grain. Sauf que le Québec aime paraître-il ses Ti-Mé, son pâté chinois, ses bonnets. Les protestations viriles entendues à *Enjeux* feront probablement long feu. Il y a encore tant de vidanges à sortir: «*Popa! Popa! Pourquoi c'est pas du monde comme toi qui se suicide?*» demandait Thérèse dans *La Petite Vie*. Parce que.

MUSIQUE

Sacre d'automne au NEM

Forum 98 a reçu 150 candidatures de musiciens intéressés à participer à la Quatrième rencontre internationale des jeunes compositeurs; il a fallu se résoudre à en sélectionner sept seulement. Chaque compositeur a soumis une pièce de 15 minutes qui sera créée, soit le 25, soit le 26 novembre, par le Nouvel ensemble moderne (NEM) à la salle Claude-Champagne. Un Forum 2000 est prévu en Australie.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Quelle mouche a piqué le secrétaire général du Conseil international de la musique de l'UNESCO, Guy Huot? Il écrit dans les notes du lancement de Forum 98: «*Il faut évidemment être un peu/très dément pour vouloir devenir compositeur*»; plus loin il laisse entendre, il est vrai, que l'événement qui se déroule jusqu'au 28 à la faculté de musique de l'Université de Montréal est propre à «*faire poindre des oasis*», à tenir la promesse «*d'une grande lumière au bout du tunnel de l'indifférence, de l'exaspération, du trop-plein de concurrence*».

Le seul absent, Ji Xue Wu, a fait parvenir une composition que le NEM répétait mardi dernier. *Je-remember June 4 1989*. Il se peut que pour ce créateur né en 1973 dans une famille de musiciens et inscrit au Conservatoire de musique de Shanghai, la vie ne s'annonce pas comme un long fleuve tranquille, mais plutôt perturbée par les remous que provoque toujours dans son pays l'allusion à la place Tiananmen. Il a joint à sa partition un texte éloquent: «*ma musique provient de mon cœur et exprime mes sentiments personnels. J'espère que la foule appréciera cela*».

Des gens fort occupés

Pour les six autres invités du NEM et de sa directrice Lorraine Vaillancourt, dans ce qui pourrait être un «sacre d'automne», l'occasion est sans doute rêvée de consolider une trajectoire ascendante déjà amorcée. L'Américain Brooke Joyce et le Portugais Antonio Sergio Azevedo ont en commun d'avoir eu, à l'adolescence, le *Sacre du printemps* de Stravinski comme élément déclencheur de leur désir de devenir compositeurs.

Joyce a déjà deux opéras de chambre à son actif, dont *An Imaginary Line* représenté à Cleveland le printemps dernier. Ce compositeur privilégie la voix, parmi tous les instruments. Des orchestres de Cleveland et d'Indianapolis ont interprété l'an dernier ses *Trois dernières minutes*. Une pièce pour orchestre (*L'île de verre*) doit être jouée l'an prochain

à San Francisco. Le NEM s'affaire à répéter *La Quinta del Sordo* (la maison du sourd), œuvre dont l'inspiration tient à une visite au Prado — forte émotion ressentie par l'auteur face aux dessins «noirs» de Goya datant de 1820-1823. Joyce est surpris et extrêmement heureux de se retrouver avec le NEM qui «consacre un temps énorme» à polir chacune des pièces soumises à Forum 98.

Quant à Azevedo, à qui on doit un livre sur la musique portugaise contemporaine, il aurait déjà, dans sa composition pour quatre clarinettes, datant de 1992 (*Momentum...*) tracé la voie qui est la sienne; il a soumis à Forum un *Atlas's Journey*.

La Russe Olga Rayeva, qui vit en Allemagne, offre *Die Installation Landschaft*, et le Mexicain Javier Torres Maldonado, qui vit en Italie depuis 1996, apporte avec lui un *Ex abrupto*. Mme Rayeva possède une feuille de route chargée: participation à des colloques, ateliers et festivals internationaux tant en Autriche qu'en Allemagne et en Russie. Elle obtint l'an dernier le premier prix du concours international de composition pour orchestre Goffredo Petrassi organisé par la fondation Arturo Toscanini et les éditions Ricordi, de Rome. Les compositeurs qui l'ont le plus marquée? Stockhausen, Ligeti et Lachenmann. Le Wiener Brahms Trio et le Het Trio (Pays-Bas) lui ont commandé des œuvres.

Maldonado a reçu le premier prix du Concours Ad Referendum II, de la Société de musique contemporaine du Québec, et le second prix d'un



BERNARD PRÉFONTAINE

Jeunes compositeurs invités à FORUM 98. De gauche à droite: Yannick Plamondon (Canada), Sergio Azevedo (Portugal), Brooke Joyce (États-Unis), Kristy Beilharz (Australie), Javier Torres Maldonado (Mexique) et Olga Rayeva (Russie).

concours tenu à Salzbourg où sera jouée sa composition *Orior*, lors de la semaine Mozart l'an prochain.

Kirsty Beilharz (Australie) dont on entendra *Burning in the Heart of the Void*, n'arrive pas à désigner son compositeur préféré et cite en vrac Pierre Boulez, Michael Jarrell, Michael Finnissy, Witold Lutoslawski, sans oublier Sibelius ni Beethoven! Elle espère que la voix intérieure qui la guide ne sera jamais limitée ni statique. Particularité? Elle garde à vue, sur sa

table de travail, un bouddha «qui me rappelle que le monde matériel est éphémère et sans importance».

Reste Yannick Plamondon (Canada) dont on a dit qu'il cherche à se définir «sans l'encombrement de la tradition européenne». Il affirme lui-même qu'il lui a fallu «cesser d'exister par procuration», occuper «un espace expressif reposant sur les bases du nouveau monde». Il y a trois ans, à Ottawa, sa *Pièce pour orchestre* fut créée au CNA, lui valant le prix du jury de l'Atelier or-

chestral du XX^e siècle. Sont venus s'ajouter *If, miniature pour grand orchestre*, à l'OSQ et, l'an dernier, une *Pièce pour piano* créée à la Chapelle historique du Bon Pasteur. Ont été jouées récemment, de Plamondon, *Février* (pour orchestre à cordes), *Les voitures d'eau* (trio pour clarinette, violoncelle et piano) et *Black Lake* (pour grand orchestre), ce dernier titre valant à Yannick Plamondon le Prix du Conservatoire avec grande distinction; le jury fut unanime. Titre de la

pièce proposée à Forum 98: *Fil retors*.

Voilà donc fixés les paramètres de ce que Maryvonne Kendergi qualifie dès 1991 de «*belle aventure*». Cette rencontre de jeunes compositeurs comprend des repas-portraits au cours desquels ils sont à même d'ébaucher la manière d'enrichir le paysage musical contemporain. Le tout se termine le 28 novembre lors du dévoilement des gagnants. Ces œuvres primées seront par la suite endiscuées par le NEM.

N.B.

À LA
CHAÎNE CULTURELLE FM
DE RADIO-CANADA

Radio-Canada.ca/infoculture



RAYON MUSIQUE en direct de HMV Mégastore. Émission spéciale pour le 100^e anniversaire de la Maison Deutsche Grammophon Gesellschaft.

Le tirage de l'édition complète **DGG-BEETHOVEN** se fera sur place à la fin de l'émission. Anim. Johanne Laurendeau Réal, Michèle Vaudry Aujourd'hui à 10 h

FICTIONS propose *Le Souper*, de Pierre Falardeau. Une dramatique sur la «quidounerie culturelle» et la publicité avec Pierre Falardeau, Roger Léger et Jacques L'Heureux. Réal. Jean Gagnon Dimanche à 19 h 30

Concert de Julos Beaucarne : 20 ans depuis 40 ans à Chansons en liberté
Une émission d'Elizabeth Gagnon Vendredi à 18 h 30

La **Radio** de Radio-Canada passe au **Salon du livre de Montréal** le vendredi 20 novembre. Venez rencontrer vos animateurs préférés tout au long de la **Journée Radio-Canada**.

À signaler, entre autres : **Midi-culture**, les chroniqueurs vous font partager leur ouvrage «coup de cœur». Anim. Francine Moreau Réal. Diane Maheux 12 h à 13 h

Comme un roman avec Pascale Montpetit et Yvon Thiboutot. Anim. Dominique Charbonneau Réal. Danielle Bilodeau 15 h à 16 h

Les Décrocheurs... d'étoiles, animée par Jean-Claude Germain et Michel Garneau. Une émission de Michel Garneau 21 h à 23 h 30 (diffusion 22 h à 1 h)

Concerts de musique de chambre
Allegria

violin Vladimir Landsman
violoncelle Katherine Skorzevska
piano Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Bach, Ravel, Mendelssohn et Frollov-Gershwin

jeudi 19 novembre 1998, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre

En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guilde des Musiciens du Québec.

LE DEVOIR

Un collage en pièces détachées. Deux mains, une noire, une blanche, deux ailes en guise de bras, avec au centre une tête rejetée vers l'arrière, celle du danseur Nijinsky, parsemée de cheveux de clous symbolisant l'oppression. Plusieurs variantes sur papier, sur carton et sur céramique. Une image dure, mais belle, réalisée pour souligner le 50^e anniversaire cette année de la Déclaration des droits de l'homme. Une image qui nous interpelle et nous interroge sur le sens de la liberté, celle que l'on croit acquise et dont la portée semble, tous les jours, bafouée par ceux-là mêmes qui l'ont signée.

JACQUES MARTIN

Une bouteille de vin, un bon pain et des olives, de quoi nous faire oublier quelques instants le calvaire des hommes et nous rendre ivres du message qu'ils cherchent à crier.

Libertaire, égalitariste et épicurien, il n'y a pas plus Français que le Suisse Roger Pfund.

FORMES

Une affaire de billets



SOURCE: ÉTAPES GRAPHIQUES



SOURCE: SDGQ

La Biennale de design graphique du Québec

La première édition de la Biennale de design graphique du Québec s'est déroulée à Québec le week-end dernier, par un hommage aux designers de la Suisse. Les professionnels du graphisme n'ont pas manqué l'occasion de prendre contact avec l'œuvre des plus grands des leurs. La Biennale de Québec s'est déroulée en deux temps: d'abord l'ouverture d'une exposition des œuvres de Roger Pfund et de l'Atelier Frutiger, du célèbre typographe suisse, auteur des caractères Univers, Frutiger et Centennial. Puis, une série de conférences et d'ateliers sur le graphisme donnés par des conférenciers tels Roger Pfund, Hans-Jürg Hunziker et Fritz Gottschalk. L'exposition se déroule jusqu'à la fin décembre et se transportera à Montréal en janvier avec, nous pouvons l'espérer, à nouveau la présence de Roger Pfund. Souhaitons que l'événement se répète et engendre des petits. D'ailleurs, un rendez-vous est lancé pour la prochaine Biennale, qui mettra cette fois en vedette la Hollande.

Pour renseignements: Carole Charette, présidente de la SDGQ, au 1-800-525-8325

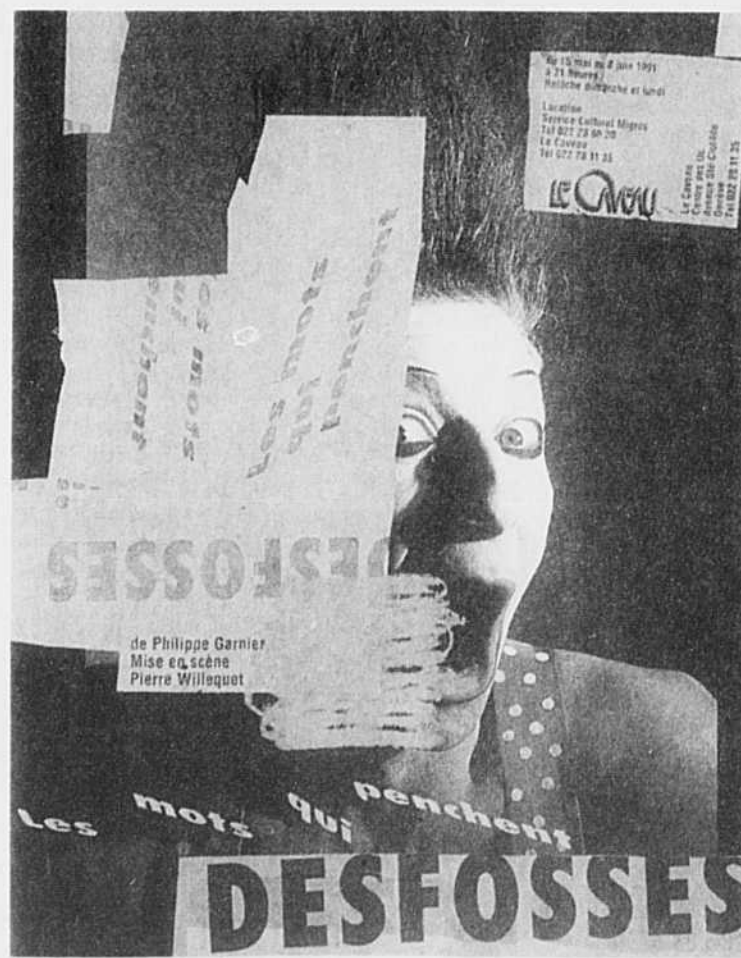
Regards obliques

Réservez votre soirée de jeudi pour la remise des prix d'excellence en architecture et de la Médaille du mérite 1998. Organisée par l'Ordre des architectes du Québec, cet événement aux allures de party se déroulera donc le 19 novembre à 19h30, dans le hall de la faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal. Cocktail et surprises seront de la partie. Entrée libre.

Avant-dernière conférence du CCA sur la pratique de l'architecture au féminin, avec la conférencière et architecte Brigitte Shim, de l'agence torontoise Shim-Sutcliffe Architects. Le respect du site et des matériaux et techniques artisanales fait partie des préoccupations de l'architecte. Le jeudi 19 novembre à 19h. Entrée libre.

Exposition des œuvres de deux jeunes peintres, Pierre Otis et Hélène Boudreau, ainsi que des travaux récents de Georges Audet, dont les meubles-objets aux lignes postmodernes sont farcis de clins d'œil. Une exposition autonome qui se déroule du 13 au 22 novembre, au 310, Saint-Paul Ouest. Ce secteur du Vieux-Montréal est en train de se recréer une nouvelle image plus actuelle grâce aux arts visuels. Entrée libre.

suite délibérément à ses commandes graphiques. Un travail qui se fait en équipe et qui lui permet de s'attaquer à des sujets difficiles et variés, mais riches de sens. Une équipe composée d'une vingtaine de personnes, pas tous graphistes: peintres, designers industriels, ingénieurs et architectes, mais aussi un spécialiste de l'humanitaire et un économiste. Tous participant à l'idéation et au développement narratif et technique des œuvres. Ils réalisent ainsi des installations tridimensionnelles, des monuments architecturaux, des expositions et des événements thématiques, surtout lorsqu'elles revêtent un sens: le Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge, un défilé «meuble» et un balévement réunissant 2000 personnes organisé pour la galerie Téo Jakob à Paris, des affiches pour l'action «Les artistes face au sida», la réception lors du 50^e anniversaire de l'ONU à Genève et un immense *Arbre de la vie*, sorte de petite tour Eiffel pour la paix, un emblème signalétique tridimensionnel pour Am Stram Gram, le théâtre pour enfants... Sa dernière passion, c'est la réalisation d'un livre sur le 50^e anniversaire de la déclaration des droits de l'homme. Le fruit de cinq années d'ouvrage et de conviction envers ce que l'homme possède de plus beau et de plus vrai: l'amitié et la liberté.



SOURCE: TEUNEN & TEUNEN

dans les mains, qu'on touche, qu'on regarde. Un objet de communication entre les hommes. Pour un graphiste, c'est le summum.

Conséquemment, la Banque de France lui commande de repenser ses billets. En 1993, sort le 50 FF à l'effigie de Saint-Exupéry, l'année suivante c'est le billet de 100 francs «Gustave Eiffel», puis le 200 francs «Louis et Auguste Lumière» et enfin, le 500 francs «Pierre et Marie Curie». Tous de largeurs égales, mais de longueurs différentes, afin d'en faciliter la lecture par les guichets automatiques. Sens pratique, esprit ludique. «L'expérience des monnaies m'a appris la minutie, la précision et donné une connaissance extrêmement poussée des techniques d'impression. Mes imprimeurs me trouvent bien difficile», lance-t-il en riant.

On l'invite également à proposer des idées pour la nouvelle monnaie des Indes et, récemment, de celle, prévue, des États-Unis. «Sur un dollar américain, par exemple, il ne se passe rien: une tête, un monument, un œil... Dans l'ensemble, les billets de banque sont d'une pauvreté graphique incroyable.» Il présente également sa version de l'euro, qui aura nécessité plus de 2800 heures de travail et la participation de plusieurs spécialistes, dont deux designers, deux banquiers et deux imprimeurs spécialisés dans les nouvelles encres. Une belle œuvre qui, malheureusement, n'arrivera qu'en deuxième position. «Mais c'est le propre des concours: pouvoir se confronter à des interprétations différentes et devoir communiquer une idée sans pouvoir «dialoguer» avec son client. Et ça, c'est difficile, car je suis seul avec ma réflexion. Je dois prendre une décision, la meilleure, et espérer que le jury en saisisse toute la portée. Mais c'est aussi ce qui rend les concours intéressants.»

La passion de la recherche

On pourrait lui reprocher cette incursion dans le fiduciaire, lui qui de l'autre main défend l'humanitaire. Appréhension à laquelle il rétorque: «L'humain, c'est la première loi à partir de laquelle tout design doit être créé. Mais sans argent, il n'y a pas d'humanitaire. L'idéal, c'est de faire les deux. Alors, je fais les deux.»

Non pas qu'il soit riche, car Roger Pfund réinvestit beaucoup dans ses projets, quitte à y perdre de l'argent.

«La recherche, les variantes, c'est ce qui fait perdre de l'argent, mais c'est la passion, et nous avons choisi la passion.»

La recherche fait partie du quotidien. Une recherche d'abord picturale, qu'il applique par la

L'œuvre fiduciaire

Si le peintre expose beaucoup, c'est parce qu'il explore constamment ses commandes graphiques. L'œuvre graphique de Roger Pfund est ponctuée de couleurs et de détails d'une richesse incroyable. En 1971, à l'âge de 27 ans, il voit sa jeune carrière de peintre et de musicien détournée, comme on détourne un fleuve, vers le domaine de l'argent, sortant gagnant d'un concours pour la réalisation d'une nouvelle série de francs suisses.

Alors que le monde bancaire se contente au mieux de billets dessinés au Spirotot, Pfund séduit en proposant une série thématique d'une complexité graphique étourdissante, où le moindre élément est composé d'un nombre incalculable de détails plus petits liés au thème principal, et où ligne, couleur et formes font écho au personnage que l'on veut honorer. Il s'adjoint alors un programmeur exceptionnel qui imagine pour lui des moyens de réaliser ce qu'aucun ordinateur d'alors n'avait encore réussi graphiquement. L'arrivée du Macintosh s'avère pour lui le début du possible plaisir de créer. Un travail de titan, qui aura duré près de 15 ans, et exige des mesures de sécurité totales, mais dont la beauté graphique est inestimable. «Les gens aiment voir mes billets de banque parce qu'ils racontent quelque chose. Le billet est un ambassadeur. C'est une œuvre d'art graphique signée et gravée, mais qu'on peut tenir

Pensez cadeaux... Pensez objets design !

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours, Niveau 31
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-2436
Télécopieur: (514) 866-0981
E-mail: idm@idm.qc.ca
Site web: http://www.idm.qc.ca

Lieu d'exposition et point de vente, la Galerie de l'IDM, installée à l'année au Marché Bonsecours, propose aux amateurs d'objets design une multitude de produits d'ici et d'ailleurs qui, par leur diversité de matières, de formes et de couleurs, traduisent pleinement la richesse d'inspiration dont font preuve les designers d'aujourd'hui. Il y en a pour tous les goûts (de l'acier brossé au plastique), pour toutes les fonctions (du stylo au tire-bouchon en passant par la lampe de chevet) et pour tous les budgets.

Le design en fête...

Parmi les nouveautés qu'expose la Galerie, il convient de souligner deux produits, l'un québécois et l'autre aibertain: Pierre Lessard et Eric Pouchet de Microsoie a eu l'ingénieuse idée de reproduire des plans de métro (Montréal, Paris,...) ou de régions (Québec, vignobles français,...) sur des carrés et des foulards de soie. Un cadeau original pour les voyageurs! Quant à la compagnie Hot House d'Edmonton, elle nous propose une horloge et un cadre-photos magné-

tiques en acier brossé. Les lignes courbes et pures de ces deux objets feront le bonheur des amateurs.

Le design à la portée des enfants...

L'originalité est à l'honneur chez Hannas K. Corp. de Chicago. La compagnie a conçu pour les enfants toute une série d'horloges casse-têtes en forme d'animaux. Fabriquées en caoutchouc mousse, sécuritaires, elles peuvent à loisir être démontées et remontées sans risque d'être endommagées.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie IDM:
Tous les jours, du lundi au dimanche, de 10 h à 17 h